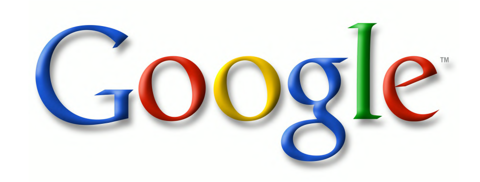








DE L'INFLUENCE

DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE

ET DE CELLE

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

SUR LE XVIIIe ET LE XIXe SIÈCLE

1

DE L'INFLUENCE

DE

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE

ET DE CELLE

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

SUR

LE XVIIIe ET LE XIXe SIÈCLE

PAR

M. FORCAME



PARIS

CHEZ DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1858

R.A.H.

INTRODUCTION.

Sous le nom désastreux de Jacobins, une secte a paru, dans les premiers jours de la Révolution française, enseignant au nom d'une Égalité illusoire et d'une Liberté désorganisatrice, le renversement des autels et du trône ; c'est sous les auspices et par l'influence de cette secte, que la France a vu son antique sol inondé du sang vénéré de ses pontifes, de ses nobles, de ses citoyens de tout âge, de tout sexe. C'est elle qui, après avoir abreuvé d'outrages et des douleurs d'une longue captivité, le roi Louis XVI, la reine Marie-Antoinette et

la princesse Élisabeth, dont le nom rappelle le souvenir de toutes les vertus, les a conduits à l'échafaud! C'est elle qui a fait de la Révolution française le fléau de l'Europe, la terreur des puissances souveraines, vainement combinées pour mettre un terme aux progrès de ces doctrines anarchiques, plus dévastatrices que l'irruption des Vandales.

Quelle est cette secte dévorante? d'où lui viennent cet essaim d'adeptes, ces dogmes sanguinaires, ces systèmes et ce délire de la rage contre toutes les institutions civiles et religieuses de nos ancêtres? Les fastes affligeants des grands fléaux qui à certaines époques ont désolé la terre ne doivent pas être le simple objet d'une curiosité stérile. L'histoire des poisons révèle ordinairement les remèdes qu'il faut leur opposer ; de même quand ces fléaux reparaissent, il n'est point inutile de rechercher quelles causes ont hâté leurs ravages ; quels moyens auraient pu en arrêter le cours ; et quelles fautes peuvent encore les rappeler. Les générations présentes s'instruisent par les malheurs passés ; espérons que dans l'histoire des nôtres, nos neveux trouveront les leçons nécessaires pour conjurer les orages de l'avenir.

L'esprit du dix-huitième siècle avait été amené par l'action de mille causes diverses ; la plus puis-

sante fut la réaction protestante contre la révocation de l'Édit de Nantes. Les écoles de Hollande, de Genève et d'Angleterre agissaient simultanément pour substituer l'examen à la croyance ; partout les exilés de France sapaient les vieilles traditions qui rattachaient la famille à la commune, à l'Église, à la province et à la cathédrale. De Luther et de Calvin il s'était formé un nombre prodigieux de sectes qui attaquaient chacune quelques parties des anciens dogmes du christianisme ; bientôt il s'éleva des hommes qui, les niant tous, firent *profession* d'incrédulité ; ils furent nommés *roués* et devinrent les adeptes d'une société sceptique et impie, dont Voltaire plus tard fut le chef.

Il est des hommes d'un talent éminent qui, séduits par de trompeuses illusions, ne craignent pas d'affirmer que la pensée des premiers auteurs de la révolution ne tendait qu'au bonheur des peuples ; qu'ils ont rencontré des obstacles inouïs ; qu'on ne régénère pas une grande nation sans de fortes secousses ; mais qu'une fois les flots de la tempête apaisés, les nations étonnées d'avoir pu redouter la révolution française, n'auront qu'à l'imiter, en s'en tenant à ses principes.

A cet espoir des imaginations à fois poétiques et ardentes, nous dirons : La Révolution française a été ce qu'elle devait être dans l'esprit de la secte :

un essai de ses forces. Ses conspirations s'étendent sur l'univers entier, et dût-il lui en coûter, partout, les mêmes forfaits elle les commettra, il est dans ses projets de pousser le crime jusqu'à la frénésie, partout où le progrès des erreurs lui promettra les mêmes succès.

CHAPITRE PREMIER

Les Philosophes et les Jacobins.

Vers le milieu du dix-huitième siècle parurent Montesquieu, Voltaire, Frédéric II, roi de Prusse, Jean-Jacques Rousseau, d'Alembert et Diderot; qui étaient destinés à exercer une grande influence sur leur siècle par l'éclat de leur talent et par l'usage pernicieux qu'ils en firent. Montesquieu, qui devait être dépassé, de très loin, dans cette guerre ouverte contre le christianisme, se montra le plus hardi en entrant dans la carrière et ses *Lettres Persannes* attaquèrent plusieurs des vérités fondamentales de la religion, avec une originalité de style

et une énergie d'expression qui rendaient l'attaque plus séduisante et par cela même plus dangereuse. Cependant il put le faire sans être inquiété, tant était déjà avancée la licence des mœurs.

Jean-Jacques Rousseau s'intitula le plus vertueux des hommes, et, dans ses *Confessions*, il se plut à savourer le souvenir de toutes les turpitudes de sa jeunesse ; il donna aux mères tendres les plus touchants conseils de la nature ; mais oubliant les devoirs imposés par le titre de père, il relégua ses enfants à l'hôpital où sont placés ceux que la honte de leur naissance condamne à ignorer le nom de celui qui leur donna le jour. Prodige continuel d'inconséquences, il avait écrit contre le suicide, et c'est peut-être lui faire grâce que de douter s'il ne prépara pas lui-même le poison qui lui donna la mort.

Voltaire haïssait la religion par orgueil ; Frédéric II, roi de Prusse, parce qu'il ne la connaissait que par ses ennemis ; d'Alembert avait trop de sécheresse et d'égoïsme dans le cœur pour en comprendre les sublimes maximes, et Diderot, dans son enthousiasme pour le chaos de ses propres idées, aimait mieux se bâtir des chimères et se forger lui-même des mystères, que de soumettre sa foi au Dieu de l'Évangile.

Dans Frédéric II, dont les sophistes ont fait le

Salomon du Nord, il y avait deux hommes : l'un, le roi de Prusse, ce héros si célèbre par ses victoires et sa tactique militaire ; l'autre, le pédant philosophe, l'écrivailleur impie, le Julien du dix-huitième siècle, moins cruel, mais plus adroit et tout aussi haineux ; moins enthousiaste et plus perfide que le Julien surnommé l'Apostat.

La correspondance qui nous apprend si bien à connaître ce roi adepte, et Voltaire, son *idole*, commence en 1736. Elle fut assidue le reste de leur vie, si on en excepte quelques années de disgrâce pour Voltaire : c'est là qu'il faut étudier l'incrédule et l'impie. Pour en jouer le rôle, Frédéric y dépose presque toujours celui de roi ; poète médiocre, métaphysicien subalterne, il n'excelle que dans deux choses, dans son admiration pour Voltaire et dans son impiété, quelquefois pire encore que celle de son maître.

Il était trop utile, à la secte, de s'étayer de l'appui d'un adepte souverain pour que Voltaire ne crût pas devoir oublier tous les caprices, tous les désagréments qu'il en avait reçus à Berlin, et jusqu'à ces coups de bâton que le monarque despote lui avait fait donner à Francfort, par un de ses majors.

Dans une des lettres de Voltaire écrite à sa nièce, madame Denis, confidente de ses pensées,

on trouve le passage suivant : « *Lamétrie* m'a « juré qu'en parlant au roi, ces jours passés, de « ma prétendue faveur et de la jalousie qu'elle ex- « cite, le roi lui avait répondu : — « J'aurai be- « soin de lui encore un an tout au plus : on presse « l'orange et l'on jette l'écorce. »

Cette lettre fut suivie d'une seconde dans laquelle il s'exprimait ainsi : « Je ne songe qu'à déserter « honnêtement, à prendre soin de ma santé, à « vous revoir, à oublier le rêve de trois années ; je « vois qu'on a pressé l'orange ; il faut penser à « sauver l'écorce. Je vais faire, pour mon ins- « truction, un dictionnaire à l'usage des rois. Mon « ami, signifie mon esclave; mon cher ami, veut « dire : vous m'êtes plus qu'indifférent. Entendez, « je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant « que j'aurai besoin de vous ! Le dictionnaire peut « être long ; c'est à mettre dans l'Encyclopédie ; et « je l'ai appelé le Salomon du Nord. » (*Lettre du 18 décembre 1752.*)

Ce fut vers cette époque que Voltaire quitta furtivement la cour de son disciple, qui fit alors de lui la risée de l'Europe ; Frédéric et Voltaire ne se revirent plus ; mais le premier n'en redevint pas moins le Salomon du Nord et Voltaire le premier philosophe de l'univers.

D'Alembert fut un des plus ardents disciples de

Voltaire; la conformité de leur penchant pour l'incrédulité, compense la différence des caractères et l'immense intervalle des talents. Voltaire était bouillant, colère, impétueux; d'Alembert réservé, froid, prudent et astucieux; le style de d'Alembert est maigre, prétentieux, entortillé, quelquefois bas et ignoble; celui de Voltaire facile, élégant, quand il veut l'être; hardi jusqu'à l'impudence, Voltaire nie, affirme, invente, frappe partout également, peu lui importe pourvu qu'il ait blessé. D'Alembert, sur ses gardes, prévoit une *réplique* qui pourrait le compromettre, il marche enveloppé de nuages et toujours obliquement, de peur qu'on ne sache où il tend; il faut à d'Alembert l'hommage des coteries; à Voltaire les cent voix de la renommée. D'Alembert enrôle et initie les adeptes secondaires, dirige les missions et entretient les petites correspondances; Voltaire appelle contre la religion du Christ, les rois, les empereurs, les grands de la terre; parmi ceux qui lui rendent hommage, l'histoire doit citer les noms de Joseph II, de la reine de Suède, de la margrave de Bareith, de Gustave III, de la princesse d'Anhalt, etc...

Il devint de mode pour les souverains du Nord d'attacher des philosophes français à leur cour. Catherine II, impératrice de Russie, avait mandé

auprès d'elle Diderot, elle lui trouva d'abord une imagination intarissable ; mais le jugement si éclairé de Catherine ne tarda pas à s'apercevoir des dangers que renfermaient les doctrines de ces prétendus philosophes et que la Russie perdrait, du côté de la tranquillité publique, plus qu'elle ne gagnerait d'instruction.

Les adeptes auxquels d'Alembert donnait le plus de soins étaient ceux destinés à remplir les fonctions de précepteurs, de professeurs, d'instituteurs; il suivait leur destin même jusqu'au fond de la Russie ; il essayait dans leurs revers de leur faire sentir sa protection ; quand elle devenait insuffisante, il recourait au crédit de Voltaire, il lui écrivait en 1773 (90me lettre.) « Ce pauvre Bertrand « n'est pas heureux ; il avait demandé à la *belle* « *Catau* de rendre à la liberté cinq ou six pauvres « étourdis de Welches ; il l'en avait conjuré au « nom de la philosophie et présenté, à l'appui de « sa demande, un mémoire justificatif, le plus élo- « quent plaidoyer que, de *mémoire de singe*, on « ait jamais fait, et Catau fait semblant de l'ou- « blier. »

Voltaire n'épargnait rien pour donner de la considération à d'Alembert, il le recommandait à ses amis, lui servait d'introducteur dans ces clubs aristocratiques, où les grands de la terre secouant,

ce qu'ils nommaient les préjugés de leurs pères, refusaient de fléchir le genou devant l'autel, cherchaient à se soustraire au joug de la religion et à n'en laisser subsister que ce qu'il faudrait pour maintenir le peuple dans la soumission. Le grand art de Voltaire consistait à faire partager sa haine, contre le Christ, à cette classe d'hommes qui brille dans le monde, par la puissance, le rang, la richesse ou l'instruction.

On a beaucoup recherché les causes premières de la Révolution française, on a voulu les attribuer aux désordres qui régnaient dans les finances; mais qui a distillé le poison corrupteur qui s'est infiltré dans le cœur des Necker, des Brienne, des Philippe d'Orléans, des Mirabeau, des Robespierre et des Danton? N'est-ce pas l'esprit philosophique qui a voulu ajouter à son apostasie religieuse celle de la révolte des peuples, et donner aux nations le plus terrible des fléaux politiques, celui de l'anarchie? Parmi les adeptes couronnés de Voltaire, tous ont bu à la coupe de l'incrédulité; mais tous ne voulaient pas que leur peuple y portât les lèvres. Entre le roi de Prusse et l'impératrice de Russie, la différence était immense; séduite par l'hommage et les talents du premier des impies, Catherine lisait les œuvres des sophistes; mais Frédéric les faisait circuler, en

composait lui-même ; les lettres de Catherine sont celles d'une femme d'esprit qui se joue quelquefois de Voltaire ; son style est léger, plein de goût, elle sait y conserver la noblesse de la souveraine, la dignité de la femme : celles de Frédéric sont les lettres d'un sophiste pédant, sans pudeur dans son impiété, sans dignité dans ses éloges : quand Voltaire écrivait à Catherine : « Nous sommes trois, « Diderot, d'Alembert et moi qui vous dressons « des autels. » Elle répondait : « Laissez-moi, s'il « vous plaît, sur la terre, j'y serai plus à portée « de recevoir vos lettres et celles de vos amis. »

Ulrique de Brandebourg avait été initiée aux mystères des sophistes par Voltaire lui-même. Bien loin de rejeter ses principes, elle ne s'était pas même sentie outragée par les vœux d'une passion que Voltaire avait eu la hardiesse d'exprimer. Devenue reine de Suède, elle apprenait à son fils à douter des mystères de la religion, et Condorcet, initiait Ankaström à ceux du grand club, qui retentissait du vœu de délivrer la terre de ses rois.

Au moment où Gustave III devait prendre le commandement en chef des armés liguées contre la Révolution française, il fut indiqué pour en être la première victime ; Ankaström s'offrit pour être le bourreau : il part de Paris et Gustave meurt frappé du poignard d'un assassin !

Les Rois avaient souscrit pour la statue de Voltaire, les Jacobins en érigèrent une à Ankaström et placèrent son buste à côté de celui de Brutus, le meurtrier de César !

En parcourant attentivement la correspondance de Voltaire avec les princes, et nous le disons à regret, avec les princesses des maisons souveraines, on y découvre que l'amorce dont il se sert pour les attirer à lui est tout entière dans l'attrait de la corruption des mœurs.

CHAPITRE II

Transition du XVIIe au XVIIIe siècle.

On dirait qu'une ligne de démarcation inflexible a été tracée entre ces deux époques, tant elles se ressemblent peu; l'une est la marche ascendante vers le pouvoir unique et l'autorité royale : elle part des troubles de la Ligue, des guerres civiles et de l'indépendance territoriale des gentilshommes, réprimés par le cardinal de Richelieu; elle passe à travers la Fronde, pour aboutir à la puissance absolue de Louis XIV, manifestée à son plus haut degré par la révocation de l'édit de Nantes. Le dix-huitième siècle, au contraire, est la démolition de

tout principe d'autorité ; on s'attaque à la foi religieuse : la génération est à la fois sceptique et sensuelle, elle recherche, elle s'inquiète, elle veut tout examiner ; tout approfondir : les dissertations politiques sur le pouvoir, sur la souveraineté du peuple apparaissent, à Londres et à Amsterdam, tandis que Locke établit sa théorie sensualiste et que Newton remue le monde avec ses idées de négation et de doute : toute la fin du règne de Louis XIV n'est qu'une lutte constante contre cet esprit nouveau qui éclate : le grand Roi a le pressentiment que la ruine de l'institution monarchique sera la conséquence nécessaire des tendances fatales de la nouvelle génération ; il la contient tant qu'il peut, par la puissance de son caractère, par la force de son gouvernement.

Le règne de Louis XIV est une des plus belles époques de nos annales, l'apogée de la gloire française, le siècle des beaux-arts et de la vraie littérature. L'éducation du Roi avait été fort négligée ; Mazarin n'avait voulu en faire qu'un prince indolent, qui, uniquement occupé de ses plaisirs, ne pensât point à le troubler dans la conduite des affaires : l'énergie de son caractère triompha des perfides calculs de son ministre ; à peine celui-ci eut-il fermé les yeux que Louis XIV, au grand étonnement de tout ce qui l'environnait, parla en

maître et fit voir qu'il possédait la première qualité d'un Roi, qui est de savoir commander et se faire obéir : on le vit dès ces premiers moments embrasser dans ses pensées toutes les parties de l'administration, montrant la ferme résolution de ne confier à personne son autorité et de n'avoir, dans ses ministres, que des exécuteurs de ses volontés.

L'armée était brave, mais mal disciplinée ; le désordre des finances que Mazarin n'avait pas eu intérêt à réprimer était à son comble ; de sages règlements rétablirent, parmi les troupes, l'ancienne discipline et par des réformes, habilement concertées, le Roi se rendit maître absolu de tous les emplois militaires. En même temps il tirait Colbert de l'obscurité où il était resté jusqu'alors, pour en faire son guide dans le dédale de l'administration financière.

Louis XIV avait commencé par faire ce que font tous les chefs de gouvernement qui veulent être maîtres absolus, il s'était emparé de l'armée et avait rétabli l'ordre dans les finances. Dès-lors, ne rencontrant plus d'obstacle à ses volontés, il suivit les traditions de sa famille et l'exemple des deux ministres, qui venaient de se succéder avec tant d'éclat et de bonheur ; il acheva d'abattre la noblesse, en lui ôtant tout caractère et toute ac-

tion politique. Ce système, poussé outre mesure, avait aussi de graves inconvénients, puisqu'il abaissait la seule barrière qui séparait le Roi du peuple. Tout ce qui pouvait figurer à la cour y fut donc appelé pour y être nivelé et confondu, sauf quelques frivoles distinctions de préséance. En même temps que Louis XIV traînait ainsi à sa suite toute cette noblesse, dont il avait su dorer les chaînes et énerver le caractère, il affectait de ne prendre ses ministres que dans des rangs inférieurs, et presque toujours dans la poussière des bureaux, et c'était là, sans doute, ce que son système despotique présentait de plus adroitement et de plus profondément conçu : en élevant ainsi des hommes nouveaux au-dessus de cette ancienne aristocratie, il achevait de l'asservir, et cependant ces instruments de sa puissance absolue ne pouvaient lui causer aucun ombrage, parce que n'ayant par eux-mêmes aucune position sociale, ils retombaient dans le néant dès qu'il lui plaisait de les abattre.

Le parlement eut aussi sa part d'asservissement. le Roi se rendit au palais, portant lui-même ses édits, et sans laisser aux chambres le temps de les examiner, ordonna qu'à l'instant même ils fussent enregistrés, leur déclarant qu'à l'avenir il entendait qu'il en fût ainsi, de tout ce qu'il lui plairait

d'envoyer à son parlement, sauf à écouter ensuite ses remontrances s'il y avait lieu.

Depuis l'origine de la monarchie, c'était la première fois que l'État était gouverné par une seule action, par une seule volonté, aussi sa prospérité dépassa-t-elle tout ce que l'imagination aurait osé concevoir : la France n'avait plus de marine, Louis XIV en créa une et bientôt ses flottes couvrirent l'Océan, d'où elles avaient depuis longtemps disparu; sous leur protection, le commerce extérieur, presque anéanti, se ranima, et des compagnies de négociants instituées et favorisées par le Roi, lui donnèrent les accroissements les plus rapides et le firent fleurir de l'orient à l'occident. Alors fut commencé le canal du Languedoc, qui devait joindre les deux mers. Des manufactures s'organisèrent de toutes parts dans l'intérieur, et ne tardèrent pas à rendre l'étranger tributaire de de nos arts industriels ; les sciences et les beaux-arts, obtinrent des établissements durables et de magnifiques encouragements, et tous ces miracles s'opéraient au milieu des fêtes et des divertissements d'une cour dont l'exquise urbanité servait de modèle à l'Europe.

Les dons extérieurs dont la nature s'était plue à douer Louis XIV ajoutaient encore leur prestige à l'éclat qui l'environnait; jamais prince ne fut en-

touré de plus de flatteurs et de séductions ; ce n'étaient pas des hommages qu'on lui rendait, c'était un culte ; malheureusement il ne sut pas rester insensible à cet enivrement, et le monarque le plus absolu de l'Europe en devint bientôt le plus orgueilleux, et sa fierté offensée eut souvent autant de part que le soutien de l'honneur national aux longues guerres qui signalèrent son règne.

Si pendant les cinquante belles années de la vie de Louis XIV, ses armées victorieuses avaient imposé leur lois à l'orient et à l'occident, ces mêmes victoires avaient aggravé ce malaise du corps social du désordre qu'y apporte, inévitablement, le dérangement des finances, source d'inquiétude pour les esprits, de haine ou de mépris contre l'autorité. Quoique Colbert eut opéré en ce genre des prodiges, il ne pouvait subvenir, à des dépenses, qui dépassaient les revenus ordinaires de l'État. Même au sein de la prospérité de son maître, il commença donc cette dette publique que ses successeurs ne firent qu'accroître : création de rentes, billets d'État, altération des monnaies, charges nouvelles, opérations ruineuses avec les traitants, toutes ces ressources, qui font face au moment et épuisent les nations, pour des siècles, furent employées pendant la dernière période de ce règne. — Que deviendra mon

royaume quand je ne serai plus ? s'écriait dans l'amertume de son cœur le monarque septuagénaire qu'épouvantaient les symptômes de destruction dont il était environné. C'est donc là qu'avait abouti tant de triomphes et de gloire, cet éclat dont brillaient les sciences, les arts, les lettres ; cette amélioration de l'agriculture et ces progrès du commerce. Il comprit alors, mais trop tard, que les destinées entières ne devaient pas être attachées à la vie d'un seul homme et qu'il avait commis une faute irréparable en isolant ainsi le pouvoir, en *annihilant* une aristocratie qui était un intermédiaire nécessaire entre le trône et l'autel, et il essaya de gouverner, par son testament, la génération qui devait lui succéder. Inutiles efforts ! La réaction suit son cours, le dix-huitième siècle commence !

CHAPITRE III

La France sous la régence de Philippe d'Orléans.

Philippe d'Orléans apparaît avec cette nouvelle époque; lié avec l'opposition qui contrariait la marche du gouvernement, il est insouciant de toute croyance, avide de nouveauté, plongé dans toutes les sensualités ; l'époque, c'est lui ; il en résume la physionomie. Les premiers actes du duc d'Orléans sont une réaction contre la pensée politique de Louis XIV : l'alliance anglaise est le principe fondamental de sa diplomatie ; mais lorsque de concessions en concessions il a créé un système faible, décousu, il s'aperçoit que rien de grand et

de fort n'est possible avec l'anéantissement de l'unité ; alors, revenant sur ses mesures premières, il remarche vers le pouvoir ; les parlements résistent, il les brise et les jette dans l'exil ; parti de l'idée de concessions et de popularité, il arrive à l'expression la plus centralisée de la puissance souveraine.

Les gens de lettres, les poètes qui, sous le siècle précédent faisaient pour ainsi dire partie de la maison des rois et des princes, commencèrent dès-lors à se déclarer les plus ardents détracteurs de la cour ; ils dédaignaient Versailles et Marly, pour ces réunions bruyantes où les poètes, dans de fréquentes libations, lançaient des épigrammes contre l'autorité royale, le gouvernement et les ministres. On rêvait un journalisme piquant et hardi, et on y préludait par des couplets et des noëls. Le jeune Arouet Voltaire, Fontenelle, Jean-Baptiste Rousseau et Lagrange Chancel dominaient toutes les causeries par leurs spirituelles satires, qui, manuscrites et incessamment copiées, retentissaient ensuite dans les gazettes de Hollande et d'Angleterre.

Cependant l'action des poètes et des gens de lettres ne se faisait que très peu sentir sur la bourgeoisie, pieuse, alors, et fervente catholique, et sur la noblesse de province, où dominaient l'esprit de

famille. C'était parmi les courtisans du régent surtout, que les impiétés avaient du retentissement ; ce dévergondage allait à ses allures dissolues. Les grands seigneurs donnaient la main aux philosophes et prenaient plaisir à se railler du catholicisme et du clergé. Il commençait à être de mode, de médire de la conscience religieuse, il se formait des sectes de philosophie, dont la mission était, disait-on, de détruire les préjugés, c'est-à-dire d'enseigner à l'homme qu'il était chair et matière et qu'après lui tout était mort ; cette école du *désespoir* se plongeait dans les jouissances de la sensualité, elle en saisissait la coupe amère, toujours vide quand on la porte à des lèvres insatiables. (1)

Si Louis XIV avait donné, dans sa jeunesse, de coupables exemples, il conservait du moins dans ses liaisons, les plus intimes, une certaine décence publique ; il ne se faisait pas honneur de son inconduite ; s'il s'abandonnait à l'entraînement de ses passions, il les voilait du nom de galanterie et d'amour ; mais l'époque de la régence est celle de la licence sans voile, ce n'est pas la tendre expression de la faiblesse qui se laisse imposer l'amour, ce n'est même pas un caprice qui part du cœur

(1) *Mémoires sur la Régence,* par M. Capefigue.

pour entrer au cœur, c'est une scène d'orgie, un pêle-mêle d'hommes ivres, de femmes échevelées (1).

Dans le vide qu'avait fait autour du régent le défaut de principes religieux, il avait appelé l'ivresse à son secours; ne pouvant absorber son imagination dans la gloire, il la noya dans les honteux plaisirs d'une incessante débauche. Telle était la cour du régent, la vie libertine de ces hommes d'impiété et d'épicurisme : autour d'eux la société suivait cet exemple, il devint ridicule d'être sage; la femme ne dut plus avoir cette coquetterie de bonne compagnie qui n'est que la fierté de soi, de sa valeur, mais chacune dût s'afficher et se glorifier de ses fautes, successives, auxquelles les satisfactions de la vanité, les illusions d'une imagination dépravée avaient plus de part que le cœur. La nature a compensé chez les femmes la profondeur de l'esprit des recherches et des méditations par le don d'embellir la vertu, par la douceur et la vivacité du sentiment, guide souvent plus sûr que les raisonnements des savants et des érudits; créées par Dieu pour être les consolatrices des affligées, la providence de ceux qui souffrent, elles doivent à leur famille, à l'intimité

(1) *Recueil* de Maurepas.

du foyer, à leurs enfants, la pratique journalière de toutes les vertus ; leur véritable empire est dans le charme de l'exemple ; mais une femme qui affiche le sensualisme, qui vise à devenir esprit fort ou philosophe est une anomalie dans la nature.

Un évènement extraordinaire vint hâter encore le débordement de cette corruption ; les finances, telles que le feu roi les avait laissées, étaient une des plaies de l'État. L'accroissement des impôts avait commencé dès la première guerre de Hollande, et depuis ce moment jusqu'à la fin de ce règne, *tout* rempli de guerres et de victoires, n'avait cessé de se grossir non-seulement de taxes nouvelles ; mais encore de toutes ces ressources perfides et désastreuses qui sont le savoir-faire des financiers et dont le résultat le plus subtil est de se procurer des capitaux ; que l'on consomme comme s'ils étaient des revenus, pour accroître ainsi les charges du gouvernement, de ces capitaux et des intérêts qu'ils portent avec eux.

La dépréciation des billets d'État qui perdaient alors de soixante à soixante-douze pour cent, était déjà une espèce de banqueroute anticipée. La recherche des traitants, loin d'avoir apporté même un palliatif à cette détresse, avait achevé de ruiner le crédit public par les rigueurs arbitraires et les dilapidations dont elle avait été suivie. Dans ces

extrémités un Écossais, nommé Law, se présenta au régent avec un plan de finances qui, renfermé dans de justes limites, aurait pu produire d'heureux effets en rendant la circulation des espèces plus facile et en doublant par le crédit les ressources de l'État et l'industrie des particuliers; mais il eut fallu se soumettre à des opérations lentes, économiques, bien enchaînées les unes aux autres. Cette marche prudente et régulière convenait peu au caractère du régent; entraîné bientôt par ce dégoût invincible qu'il avait pour les affaires, il s'ennuya des lenteurs qu'y apportèrent les délibérations des conseils et des résistances qu'il y rencontrait, quelquefois, dans l'exécution des projets; que lui suggéraient les intrigants politiques dont il était entouré.

Law, soit qu'il cherchât à flatter l'ambition du prince, soit qu'il fût réellement enivré de la faveur publique dont il jouissait, conçut un système dont le but était d'augmenter, sans mesure, la monnaie fictive qu'il venait de créer en changeant entièrement sa nature et ses garanties. A l'instar de la Compagnie des Indes, il en forma une d'Occident ou du Mississipi. La valeur des actions était garantie par des billets, que la banque générale devait échanger contre de l'argent. Ce crédit ainsi établi sur un commerce dont les bénéfices étaient

inconnus et sur la crédulité publique qui se plaisait à les exagérer au-delà des bornes du possible, il devenait facile à la banque générale ou royale d'élever au degré qu'elle voudrait ces bénéfices éventuels, d'augmenter ainsi outre mesure la valeur idéale de ses actions et de porter ainsi aux dernières limites l'émission de ses billets. Le peuple de Paris se jeta inconsidérément dans le piége qu'on venait de lui tendre ; les actions qu'on s'arrachait et qui se multiplièrent bientôt de la manière la plus extravagante, s'élevèrent en peu de temps vingt fois au-dessus de leur taux primitif. En raison de cet accroissement chimérique de valeur, le nombre des billets de Banque, représentatifs des actions, s'accrut dans une proportion non moins prodigieuse. Ils étaient supposés représenter des sommes invariables, tandis qu'on faisait subir, à dessein, de continuelles altérations à la monnaie. Tout l'argent de la France vint donc s'engouffrer à la banque ; le gouvernement remboursa en papier les rentiers et les créanciers de l'État.

Cependant il était impossible que ces papiers divers n'éprouvassent pas tour à tour des alternatives de hausse et de baisse dans leurs valeurs respectives ; ces variations dans leurs cours firent naître un nouveau genre de spéculation auquel on donna le nom *d'agio* et qui consistait à profiter habilement

de cette fluctuation d'effets publics pour vendre cher et acheter à bon marché. On ne peut se faire une idée de la fureur avec laquelle toutes les classes de la société se jetèrent dans ce trafic insensé. La rue Quincampoix fut d'abord le théâtre de cette manie frénétique. On y voyait pêle-mêle grands seigneurs, bourgeois, artisans et magistrats, on n'entendait parler, dit un historien du temps, que d'honnêtes familles ruinées, de misères secrètes, de fortunes odieuses, de plaisirs insensés ; de luxe scandaleux.

Cependant il était évident que dans ce mouvement, imprimé aux actions uniquement par l'opinion publique, il n'y avait point d'équilibre à espérer de la force des choses puisqu'il n'y avait ni garanties, ni produits réels qui pussent représenter la valeur de ces actions, et qu'au moment où Law serait dans l'obligation de payer le premier dividende, une baisse subite se ferait immédiatement sentir. Les financiers qui avaient vu avec dépit tous les revenus de l'État enlevés de leurs mains pour passer dans celles de cet étranger, hâtèrent la catastrophe en tirant sur la banque des sommes énormes qui l'épuisèrent. La difficulté de payer s'étant fait sentir, l'alarme se répandit partout aussi promptement que la pensée et les porteurs de billets se précipitèrent en foule à la Banque pour

convertir leur papier en argent. Mais l'État les força de recevoir en paiement des billets qui n'avaient plus aucune valeur et plongea ainsi dans l'obscurité, qui suit ordinairement la ruine, un nombre considérable de familles honnêtes ; tandis que d'habiles et avides spéculateurs s'enrichissaient de leurs dépouilles.

De tels bouleversements dans les fortunes, en amenant le mélange de toutes les classes de la société, achevèrent de corrompre les mœurs. Ce fut surtout dans les classes moyennes, jusque-là préservées de la contagion, que le système porta le désordre en y répandant un goût de luxe effréné, une soif ardente de richesses qui détruisirent peu à peu tout sentiment d'honneur et de vertu : chacun aspira à sortir de son état et l'on vit naître dans l'intérieur des familles, encore si régulièrement ordonnées dans le siècle précédent, des désordres jusqu'alors inconnus. A cette époque il n'y avait point de luxe dans la bourgeoisie, et cependant elle vivait heureuse des joies de la famille telle que le catholicisme l'avait constituée. La naissance d'un enfant donnait lieu aux fêtes du baptême ; celles de la première communion remplissaient d'une douce piété le cœur des jeunes mères ; puis venaient les fiançailles, le mariage, la fête du saint patron, Noël avec ses crèches et ses chants

de bergers, le carnaval, aux traditions burlesques; l'austérité du carême était tempérée par les solennités de l'Église dont les chants religieux faisaient vibrer les ogives des antiques basiliques; plus tard, les confréries populaires, sous leurs bannières de priviléges et de liberté, suivaient les processions de la Fête-Dieu qui s'acheminaient lentement au milieu des rues pavoisées et jonchées de fleurs: voici venir Messieurs les épiciers avec leurs bedaux et leurs juges, après eux les drapiers et les fripiers avec leurs prudhommes et leur conseil élu. A quelques pas, les passementiers et les tréfileurs d'or. Qui aurait osé toucher à leurs priviléges octroyés par saint Louis! Les procureurs marchaient sous la bannière de Saint-Yves, d'autres suivaient encore!

Toute la société était ainsi corporée et nulle individualité n'était laissée à son isolement. Si la police mettait la main sur le plus pauvre ouvrier, la confrérie entière prenait fait et cause pour lui, et les chefs avaient droit de remontrance jusqu'au pied du trône. N'était-ce pas là une des plus hautes garanties de libertés et de progrès dans la marche des idées?

La société élégante et oisive subissait l'action fascinatrice des doctrines philosophiques et des mœurs dissolues que la régence avait introduite; la classe bourgeoise et ouvrière restait sous l'em-

pire des paroles religieuses et des coutumes antiques ; il fallut de longues années pour la corrompre ; quand cette œuvre si triste fut accomplie, quand tous les liens furent brisés, alors ce peuple que la foi et l'espérance religieuse ne retenaient plus, se leva, menaçant et fort ! Il avait le cœur rongé d'envie, de jalousie ; dès qu'on lui eut ôté le ciel comme compensation des travaux de la terre, on éteignit en lui tout respect de la hiérarchie ; il s'aperçut alors de l'inégale répartition des richesses ; le pauvre, réduit à la poussière du tombeau, sans résurrection pour l'âme immortelle, se demanda pourquoi il y avait des oisifs et des travailleurs ; tant d'opulence et de si profondes misères ? Dès qu'il ne crut plus à la compensation morale de l'Être souffrant dans une vie éternelle, il dut chercher les jouissances physiques dans l'égalité terrestre, le bonheur matériel dans la vie actuelle et renverser l'édifice des lois humaines pour imposer une égalité violente. Le philosophisme détruisit la croyance religieuse de la France, la régence souilla la chasteté de ses mœurs, et quand l'abîme fut creusé la royauté s'écroula, il devait en être ainsi ! (1)

Une autre cause vint encore activer ce bouleversement politique. L'école anglaise avait fait des

(1) *Mémoires sur la Régence*, par M. Capefigue.

progrès en France, on raisonnait sur le balancement des trois pouvoirs, sur les droits de la souveraineté du peuple; l'esprit républicain commençait à pénétrer dans les habitudes de la société, on dissertait sur les gouvernements, on n'obéissait plus sans examen; la royauté avait cessé d'être un culte, on en discutait l'origine, on en limitait les prérogatives.

Telle était la tendance des esprits lorsqu'une attaque d'apoplexie vint frapper subitement le prince Philippe d'Orléans dans les bras de la duchesse de Phalaris.

La France se réjouit de cette mort; mais personne, en regardant autour de soi, n'eut pu dire ce qu'il espérait d'un changement.

CHAPITRE IV

Décadence de la France sous Louis XV.

Louis XV, à peine âgé de quinze ans, était d'un caractère doux, timide, inappliqué ; son affection se portait plus particulièrement sur son précepteur, l'abbé de Fleuri, évêque de Fréjus, qui quoique septuagénaire, avait une soif ardente du pouvoir et attendait du temps et de sa persévérance la réalisation de ses espérances ; aussi se réserva-t-il à l'avènement du duc de Bourbon, comme premier ministre, la direction des affaires ecclésiastiques.

Cette nouvelle administration fit presque regretter celle du régent ; le duc de Bourbon, abandonné

avec indolence aux séductions de la marquise de Prie, fut le premier qui offrit à la France le scandale d'une femme du monde, courtisane, placée à la tête des affaires publiques et s'en emparant comme d'une proie à partager avec les agents de ses intrigues. Les diplomates n'eurent pour continuer à faire prédominer leur système politique, dans le cabinet des Tuileries, qu'à remettre à cette femme la pension annuelle qu'ils avaient payée au cardinal Dubois, favori du régent. Les hommes les plus décrédités parmi ceux que le système de Law avait enrichis sans avoir pu assouvir leur avidité insatiable, formèrent la clientèle d'un prince qui s'était enrichi par les mêmes moyens qu'eux. Tout se vendit à la cour, places, honneurs, dignités, grâces, la principale occupation de ce ministère qui ne devait durer qu'un jour, fut de chercher à assurer son existence en donnant au jeune Roi une femme qui pût sur-le-champ lui faire espérer un héritier. Cette résolution prise, l'infante à laquelle il avait été fiancé et que l'on élevait à Paris, fut renvoyée en Espagne. On voulait pour Louis XV une femme dont la position et le caractère fussent tels, qu'elle pût être facilement dominée par ceux à qui elle aurait dû son élévation ; la marquise de Prie crut trouver ces garanties dans Marie Leczinska. Telle fut l'origine de

la fortune subite de cette jeune princesse, tel fut le grand œuvre du ministère du duc de Bourbon, il en triomphait, et cependant sa chute suivit de près l'évènement par lequel il avait cru s'affermir.

La haine publique croissait sans cesse par l'effet des tracasseries financières dont il ne cessait de tourmenter la nation et l'animadversion de toute la France éclata si vivement lorsqu'il essaya de créer un nouvel impôt que Louis XV se vit forcé, par l'opinion, d'exiler le duc de Bourbon à sa terre de Chantilly.

L'évêque de Fréjus qui prit le timon des affaires, était un homme médiocre, mais honnête et probe, réglé et modeste dans ses mœurs; les finances si violemment et si scandaleusement restaurées sous la régence, menaçaient de redevenir un abîme pour la France. La prodigalité du duc d'Orléans, la cupidité sans bornes de ceux dont il s'était entouré y avaient porté, depuis le système de Law, de nouvelles et funestes atteintes; le ministère du duc de Bourbon avait été une espèce de pillage; ce fut par l'ordre et l'économie que le nouveau ministre voulut réparer le déficit. Plusieurs opérations heureusement combinées produisirent de bons résultats. Il fixa d'une manière invariable la valeur des monnaies, si frauduleusement altérées sous les ministères précédents, il

trouva tout à la fois le moyen de diminuer les impôts et d'accroître les revenus publics en augmentant le prix des fermes générales ; pour éteindre des emprunts faits à des taux onéreux, il sut en contracter d'autres à des conditions avantageuses par l'effet naturel de l'aisance du trésor public. Le commerce et les manufactures reprirent de l'activité, les colonies prospérèrent; malheureusement sa politique extérieure fut trop empreinte de faiblesse.

Louis XIV avait anéanti au profit de son absolutisme l'autorité de l'Église, sûr qu'il était de la contenir par la force de sa volonté, par la position royale qu'il avait su prendre vis-à-vis de l'opposition parlementaire ou populaire, et il était mort, laissant le pouvoir isolé au milieu de toutes les résistances naturelles de la société. Cette opposition populaire s'était ranimée sous la régence, tantôt comprimée, tantôt favorisée par les hommes qui gouvernaient et achevaient de corrompre la nation. Le parti philosophique, de simple auxiliaire qu'il était d'abord dans cette lutte anarchique contre un despotisme sans force et sans habileté, parvint rapidement à y jouer un rôle prépondérant. Pendant ce temps, le jeune monarque s'abandonnait davantage de jour en jour à la mollesse et à l'oisiveté. Les souverains ne savent pas

assez tout le mal que leur fait l'apostasie des mœurs ; malheur à ceux qui ne voient dans la religion qu'un frein pour leurs sujets ; c'est l'exemple qui doit la maintenir ; quand elle n'est plus pour le chef de l'État qu'une affaire de politique, la populace la plus infime n'est pas longtemps à s'en apercevoir, alors elle ne voit elle-même, dans cette religion, qu'une arme dont on se sert contre elle, et tôt ou tard elle la brise !

Ces leçons furent souvent répétées à Louis XV par les orateurs chrétiens , elles le furent inutilement : Roi aux mœurs dissolus, il s'entoura de ministres sans foi, M. Amelot, le comte d'Argenson, les ducs de Choiseul, de Praslin, étaient tous adeptes de la secte d'incrédulité.

La déconsidération qui s'attachait à Louis XV et à ses favorites allait toujours croissant, les armées françaises devenaient la risée de l'Europe, l'Angleterre dominait tranquillement sur les mers et conquérait sans obstacle les Indes ; les puissances du nord se partageaient la Pologne. La honte attachée à cette léthargie royale, à cette décadence morale et politique, blessa et réveilla la fierté française. On se fit un point d'honneur de l'opposition, elle devint une arme, utile aux philosophes, pour saper les bases du trône, une mode que la jeunesse brillante saisit avec ardeur. Les

parlements firent des remontrances et opposèrent, au pouvoir royal, une résistance qui les rendit populaires, et comme il faut à l'opinion générale, quand elle veut se soulever, un drapeau, un point de ralliement, les philosophes prononcèrent les mots d'Égalité, de Liberté ! Ces paroles magiques retentirent au loin et furent répétées avec enthousiasme; chacun sentant le gouvernail tenu par des mains inhabiles, brava un gouvernement qui n'inspirait plus de respect ni de confiance, et les mauvaises passions, suscitées par les ambitions privées, prirent leur essor. Tous les principes étaient à la fois attaqués par les écrits de Voltaire, du sophiste Jean-Jacques Rousseau, des d'Olbach, des Helvétieus, des Montesquieu ; la lecture de ces ouvrages, en exaltant les jeunes têtes, en les remplissant d'idées fausses sur les bases du bonheur public, corrompit leur jugement sous le prétexte spécieux de les éclairer. Le gouvernement, en butte à tant de traits qui l'attaquaient de toutes parts, sortit tardivement de sa somnolence et violent comme l'est toujours la faiblesse, il prit le parti téméraire d'exiler et de casser les parlements : alors il s'éleva de la France entière un cri de réprobation, nobles et plébéiens, quoique leurs intérêts fussent si différents, semblaient animés de la même haine contre le pouvoir. L'esprit national

parut suivre les parlements dans leur exil ; ceux qui leur succédèrent n'obtinrent aucune considération ; un système le plus machiavélique qu'on eût jusqu'alors imaginé, creusait dans les finances de nouveaux abîmes, et la politique extérieure de la France subordonnée aux vues étroites et aux petits intérêts de ses agents diplomatiques, achevait de perdre ce qui lui restait, sur le continent, d'influence et de dignité. Telle était la situation de la France lorsqu'arriva la mort subite et imprévue de Louis XV.

CHAPITRE V

Avènement de Louis XVI. — Factions révolutionnaires.

Au moment où Louis XVI monta sur le trône, Voltaire écrivit à Frédéric II : — « Je ne sais pas, « disait-il, si notre jeune Roi marchera sur vos « traces, mais je sais qu'il a pris pour ses minis- « tres des philosophes, à un seul près, qui a le « malheur d'être dévot ; il a surtout M. Turgot qui « serait digne de parler à Votre Majesté ; le clergé « est au désespoir. Voilà le commencement d'une « grande révolution ! »

Ce que disait Voltaire était vrai dans toute l'acception du terme. Sous un monarque jeune et sans

expérience, doué de beaucoup de vertus, mais de ces vertus privées, qui dans des circonstances difficiles, ne suffisent pas pour bien gouverner, la philosophie pénétrant de toutes parts, le corps social, continua tranquillement son œuvre et chose étrange, tandis qu'elle poussait le pouvoir à ne chercher qu'en lui-même son droit et sa règle, qu'elle l'affermissait dans les théories du despotisme, ses doctrines à la fois égoïstes et licencieuses poussaient en sens contraire la multitude qu'elle avait pervertie et l'enivraient de jour en jour davantage de pensées, de révolte et d'anarchie. En Allemagne, en Italie de même qu'en France, c'était surtout les ordres monastiques dont on poursuivait la destruction avec le plus d'acharnement, comme si l'on eut voulu faire du pape un roi sans armée pour ensuite le renverser plus facilement de son trône pontifical.

Cependant, tandis qu'elle portait ainsi la sape jusque dans les fondements de la religion catholique, l'incrédulité se créait à elle-même une religion dans l'illuminisme, et attirant ainsi à ses doctrines ce qu'il y avait de plus corrompus depuis les classes les plus élevées de la société jusqu'aux plus infimes, cachait d'horribles projets sous d'ignobles mystères, et dans ses divers degrés

d'initiation, traçait à ces adeptes leurs règles de conduite et leurs articles de foi.

Enfin les temps annoncés par les prophètes, où les hommes devaient chercher à résoudre le problème de la société, sans Dieu, approchaient; le vieil édifice social était totalement miné dans ses bases sans qu'à la superficie aucun symptôme frappant annonçât sa chute prochaine; le changement des mœurs était inaperçu parce qu'il avait été graduel; l'usage laissait entre la noblesse et la bourgeoisie un immense intervalle que les talents les plus distingués pouvaient seuls franchir; les parlements bravant le pouvoir, mais avec des formes respectueuses, étaient devenus presque républicains sans s'en douter; les chefs des anciennes familles seigneuriales se croyaient aussi inébranlables que la monarchie et dormaient sans crainte sur un volcan; le clergé, fier de son crédit et de ses richesses, était loin de croire son existence menacée et il s'irritait contre la hardiesse des philosophes.

Tel était l'état de la société, lorsque le vertueux mais trop faible Louis XVI monta sur le trône. Le jeune monarque comprit ce que sa position avait de critique, il lui fallait un guide, un conseiller dans la personne de son premier ministre; il nomma M. de Maurepas, vieillard presque octo-

4

génaire ; ce choix ne fut pas heureux, le premier acte de sa puissance fut de rappeler les parlements disgraciés ; si leur exil avait été un acte de tyrannie, leur rappel n'aurait pas dû être un triomphe pour eux, il le fut, on leur rendit sans conditions leur puissance, et cette victoire de l'indépendance de la haute magistrature sur l'autorité enhardit l'esprit de résistance et d'innovation ; une rigueur extrême avait fait naître l'esprit de liberté en le comprimant ; un acte de justice fait avec faiblesse lui donna un nouvel essor.

Des principes anti-monarchiques et anti-religieux avaient corrompu la société ; la guerre d'Amérique avait fait germer dans de jeunes têtes nobiliaires des idées de république et d'indépendance ; le gouvernement était entré dans la fausse voie des concessions et des coups d'état. A l'esprit philosophique il opposait la censure ; mais la censure aux mains de M. de Malesherbes propageait les livres lacérés par le parlement ; jamais ministre n'abusa plus que lui de son autorité pour établir en France le règne de l'impiété; d'un trait de plume il effaçait les observations sur les lois relatives à la librairie et disait que tout livre, soit impie, religieux ou séditieux, n'était qu'une affaire de commerce. Enfin, comme de toutes parts on demandait les États-Généraux, le roi les convoqua ; mais à peine furent-

ils assemblés, que la discorde se mit dans leurs rangs. On souleva le peuple contre la noblesse, on séduisit les troupes, on brava ouvertement l'autorité royale; Louis XVI eut la coupable faiblesse de renvoyer les régiments qui veillaient à sa sûreté, alors éclata la révolution!

Turgot, arrivé au ministère par les intrigues de la secte philosophique, y apporta toutes les déclamations des clubs sur le peuple souverain, il ne comprit pas combien il était dangereux de lui donner des armes avec lesquelles il pouvait se blesser lui-même. Dans les prétendus droits du peuple, Louis XVI ne vit que les siens à sacrifier et c'est des sophismes de Turgot qu'il faut dater l'erreur qui fit à ce malheureux prince un devoir de sa facilité, de ses perpétuelles condescendances, de son inaltérable patience pour une populace dont la souveraineté le conduisait, lui, sa femme, sa sœur à l'échafaud!

Necker parut après Turgot et Necker reparut après Brienne; il n'était encore que le dernier commis d'un banquier, lorsque des spéculateurs le prirent pour leur agent dans une affaire qui devait accroître leur fortune; ils avaient le secret d'une paix très prochaine qui allait redonner leur valeur aux billets du Canada, une des conditions du traité étant le paiement de ceux qui étaient restés

en Angleterre ; ils confièrent leur secret à Necker, et convinrent que pour leur bénéfice commun il écrirait à Londres et ferait acheter tous ces billets au bas prix où la guerre les réduisait encore ; Necker consentit à l'association, se servit à Londres du crédit de son patron, les billets furent accaparés ; les associés revinrent pour savoir où en était la commission, Necker leur répondit que la spéculation lui paraissant mauvaise, il s'en était désisté et avait contremandé l'achat ; la paix signée, les billets se trouvèrent dans la caisse de Necker, qui s'en était emparé pour son compte personnel et qui réalisa ainsi un bénéfice de trois millions. Il eut alors un hôtel et tint une table ouverte qui devint pour les philosophes un de ces clubs hebdomadaires dont le Mécène était payé de ses frais de réception par les éloges des convives. Les intrigues du parti ne tardèrent pas à en faire un Sully protecteur : à force d'entendre parler des talents de cet homme pour les hautes finances, Louis XVI l'appela au contrôle général.

Parmi les moyens employés par la secte, pour hâter la révolution, un des plus infaillibles était de ruiner le trésor public ; Necker y réussit, soit qu'il ne fût qu'un instrument entre les mains des plus habiles sophistes, soit qu'il creusât l'abîme en homme qui en mesure toute la profondeur.

Dans le temps où Necker rappelé au ministère pour remplacer Brienne, faisait publier qu'il s'efforçait de combattre la famine, il était plus que d'intelligence avec Philippe d'Orléans pour réduire le peuple à toutes les extrémités de la faim et l'entraîner ainsi à l'insurrection contre le Roi, la noblesse et le clergé.

Le parlement de Rouen, touché des souffrances des populations de la Normandie, chargea son président d'écrire au ministre Necker pour demander d'obtenir la vente d'une grande quantité de blés que l'on savait être dans la province. Necker laissa la lettre sans réponse ; le premier président reçut ordre d'écrire de nouveau et d'insister sur la détresse du peuple. Necker répond enfin qu'il fait passer à l'intendant les ordres demandés ; ce dernier, pour sa propre justification, est forcé de les produire au parlement ; loin de porter l'autorisation demandée, on y voit une exhortation de différer la vente, de trouver des moyens dilatoires, des excuses, des prétextes pour éluder les sollicitations des magistrats et délivrer Necker de leurs instances.

Cependant les vaisseaux chargés de grains se promenaient de l'Océan sur les rivières et des rivières sur l'Océan. Au moment où Necker fut renvoyé, la seconde fois, le peuple était encore sans

pain. Le parlement avait acquis la preuve que les mêmes bateaux chargés des mêmes blés avaient été de Rouen à Paris, de Paris à Rouen ; rembarqués à Rouen pour le Havre et du Havre rapportés à Rouen moitié germés. M. le procureur-général profita du renvoi de Necker pour écrire à tous les substituts, dans la province, d'arrêter ces manœuvres et de donner au peuple la liberté d'acheter ces grains.

Il sera difficile à la postérité de concevoir comment un prince aussi religieux que l'était Louis XVI fut cependant toujours entouré de ces ministres appelés philosophes, mais qui, en réalité, n'étaient que d'impies révolutionnaires : la tactique des sophistes consistait à désigner eux-mêmes ceux qu'ils savaient être les plus propres à seconder leurs vues ; quand leur choix était fait, ils dirigeaient l'opinion publique et embouchaient toutes les trompettes de la Renommée en faveur de l'adepte qu'ils poussaient près du trône. Ils y avaient leurs agents et leurs intrigues, plus secrètes que celles des courtisans ; il était difficile avec tous ces moyens d'influence sur la voix publique, sur la cour elle-même, qu'ils n'en eussent pas aussi une grande sur l'esprit d'un Roi qui avait trop peu de confiance en ses propres lumières ; ce furent ces intrigues du philosophisme qui donnèrent succes-

sivement à Louis XVI les Turgot, les Brienne, les Necker, les Lamoignon et les Malesherbes, sans compter des ministres subalternes, des premiers commis, dont les sophistes conjurés s'assuraient les services. Ce fut à leurs insinuations que Louis XVI, toujours porté à la clémence, dût de se laisser persuader qu'un long exil avait suffisamment puni Voltaire.

Dans le chef des impies, il consentit à ne voir qu'un vieillard octogénaire dont on pouvait oublier les écarts en faveur de ses trophées littéraires. Il fut convenu qu'à son approche les lois se tairaient, que l'arrêt du parlement serait passé sous silence. Les magistrats semblèrent ne plus se souvenir de l'avoir porté; c'était ce que voulaient les conjurés. L'arrivée de Voltaire dans Paris fut leur triomphe à tous : cet homme, dont la longue carrière n'avait été qu'une guerre tout à la fois publique et souterraine contre le catholicisme, fut reçu dans la capitale d'un Roi très chrétien, fils aîné de l'Église, avec toutes les acclamations accordées aux héros de retour de leurs victoires contre les ennemis de la patrie; partout où l'on savait que Voltaire se montrerait, une foule innombrable d'adeptes et de curieux accourait sur ses pas. Toutes les académies célébrèrent son arrivée; elles le félicitèrent dans le Louvre, dans ce palais des Rois, où

Louis XVI devait bientôt se trouver prisonnier, et plus tard victime de l'arrière conjuration des impies.

Ce fut au retour du théâtre, et dans les travaux qu'il reprenait pour mériter de nouveaux applaudissements que Voltaire se sentit averti que sa longue carrière allait se terminer. D'Alembert, Diderot et Marmontel accoururent pour soutenir sa constance dans ses derniers moments ; ils ne furent témoins que de ses remords et de ses fureurs. Les conjurés perdirent beaucoup avec Voltaire, du côté des talents, mais ses armes leur restaient dans ses volumineuses impiétés. Voltaire s'était fait le chef des sophistes impies ; il n'avait pas encore quitté la terre qu'il se trouvait être celui des sophistes rebelles ; il avait dit à ses premiers adeptes : Terrassons les autels, et qu'il ne reste pas au Dieu des chrétiens un seul temple, un seul adorateur. Son école ne tarda pas à dire : Brisons les sceptres et qu'il ne reste pas aux rois de la terre un seul sujet ou un seul trône !...

De cette alliance commune devait bientôt naître cette double révolution qui, de la même hache, allait abattre, en France, les autels de la religion, le trône du monarque, la tête de Louis XVI et menacer du même sort tous les rois de la terre !

Nous allons maintenant dévoiler ce que la secte

de Weishaupt vint ajouter aux moyens et aux complots des adeptes du philosophisme que les tendances du siècle avaient si malheureusement disposés à s'enfoncer dans les antres maçonniques.

CHAPITRE VI

Origine de l'ordre des Templiers.

L'ordre des chevaliers du Temple, fondé par Hugues de Paganis et confirmé par un bref d'Eugène III, en 1146, eut d'abord pour mission tout ce qu'une pieuse charité pouvait inspirer de zèle en faveur des chrétiens que la dévotion appelait, en ce temps, à visiter la terre sainte. Simples hospitaliers, ces chevaliers se rendirent célèbres par leurs exploits contre les Sarrazins ; l'ordre ne tarda pas à se propager, il acquit, en Europe, des richesses immenses ; les chevaliers oublièrent alors leur qualité de religieux ; l'éclat des armes leur

resta ; ils n'en firent plus le même usage. Bien des années avant leur destruction, l'histoire leur reprochait, non pas seulement un simple relâchement de leur vertu première, mais les dérèglements qui les firent proscrire : Mathieu Pâris, quand ils étaient dans toute leur puissance, les accusait déjà d'avoir converti en ténèbres la lumière de leurs prédécesseurs ; d'avoir abandonné leur première vocation pour se livrer à d'ambitieux projets et à des plaisirs illicites ; de se montrer usurpateurs, injustes et tyranniques ; d'être d'intelligence avec les infidèles pour faire avorter les projets des princes chrétiens, et d'avoir porté la trahison jusqu'à communiquer tout le plan de Frédéric II au soudan de Babylone qui, justement indigné de leur perfidie, en avertit lui-même l'empereur.

On a dit que Philippe-le-Bel et Clément V avaient concerté entre eux la destruction des Templiers ; mais loin de favoriser les desseins de Philippe-le-Bel contre les chevaliers du Temple, le pape déclare d'abord nulles les poursuites de ce prince ; il suspend les évêques, archevêques, prélats, inquisiteurs de France. Le roi l'accuse en vain de favoriser les crimes des Templiers, Clément ne se rend à ses désirs qu'après avoir fait interroger, en sa présence, soixante-douze chevaliers, non en juge qui cherche des coupables, mais en homme

intéressé à les trouver innocents pour se justifier du reproche de favoriser leurs déportements; il n'exige d'eux d'autre serment que celui de répondre spontanément aux questions qui leur sont adressées ; c'est en face de leurs aveux faits en présence des notaires publics, qu'il révoque la suspense des évêques et permet qu'on suive, pour le jugement des Templiers, les dispositifs de Philippe-le-Bel. Cent quarante de ces chevaliers sont alors entendus dans Paris : tous, à l'exception de trois, avouent les crimes qui leur sont imputés (1).

Cependant nous devons dire que dans les neuf mille maisons que possédait l'ordre des Templiers, il en était plusieurs où l'impiété et d'infâmes coutumes n'avaient point pénétrées ; mais le secret observé dans les cérémonies de l'initiation des chevaliers, dont ni princes ni rois n'avaient pu obtenir d'être témoins, depuis plus d'un demi-siècle, ne permettent guère de révoquer en doute que les deux tiers de l'ordre connaissaient ces abominations et avaient négligé d'y introduire une réforme, les uns par faiblesse, les autres par corruption ; dès-lors l'extinction de l'ordre devenait nécessaire.

Un certain nombre de chevaliers coupables, échappés à la mort ou à la proscription se réuni-

(1) Traité sur la condamnation des Templiers, par Dupuy.

rent pour la conservation de leurs affreux mystères. A leur code d'impiété ils ajoutèrent le vœu de se venger des rois, des pontifes et de toute religion qui anathématisait leurs dogmes ; ils se firent des adeptes qui transmirent de génération en génération les mêmes mystères d'iniquité. L'intervalle des temps, les mœurs de chaque siècle, ont pu varier une partie des symboles et des systèmes, mais l'essence en est restée ; les vœux, les serments, la haine et les complots sont les mêmes.

Dans les mystères des Templiers, l'initiant disait au récipiendaire : « Jurez que vous croyez en « Dieu créateur, qui n'est mort et ne mourra point.» A ce serment succédait un blasphème : l'image de leur culte était représentée par une tête d'homme devant laquelle ils se prosternaient ; cette tête se retrouve dans les loges de la Hongrie où la franc-maçonnerie s'est conservée dans la simplicité de ses premières superstitions ; elle se retrouve encore dans le *miroir magique* des maçons de la cabale. La Liberté, l'Égalité se cachaient chez les Templiers sous le nom de Fraternité : *qu'il est bon, qu'il est doux de vivre en frères !* était le cantique favori de leurs mystères. Il est encore celui des maçons et le masque de toutes leurs erreurs politiques. Le plus terrible des serments soumettait à la vengeance des frères, à la mort même, celui des

Templiers qui aurait révélé les mystères de l'ordre; même serment chez les francs-maçons, mêmes menaces pour celui qui le violerait, mêmes précautions encore pour empêcher les profanes d'être témoins de ces mystères. Les Templiers commençaient par faire sortir de leurs maisons quiconque n'était pas initié; ils mettaient à chaque porte des frères armés pour écarter les curieux; ils plaçaient des sentinelles sur le toit de leur maison, toujours appelée Temple. De là encore chez les maçons cet adepte, nommé frère terrible, armé d'un glaive, pour veiller à l'entrée des loges et pour en repousser les profanes; de là cette expression : le Temple est couvert, pour dire : les sentinelles sont placées, nous pouvons agir en liberté; de là cette expression, *il pleut,* c'est-à-dire le Temple n'est pas couvert; la loge n'est pas gardée, nous pouvons être vus ou entendus. Ainsi leurs symboles, leur langage, jusqu'à ces noms de Grand-Maître, de chevalier du Temple, trahissent dans les francmaçons les descendants des chevaliers proscrits.

A quel titre Condorcet et Siéyès, Fauchet, Mirabeau, Guillotin, Lalande, Bonneville, Volney et d'autres encore, connus à la fois comme adeptes de la franc-maçonnerie et fomentateurs de la révolution, viendraient-ils revendiquer, pour leurs ancêtres, les chevaliers du Temple, si ce n'est

parce qu'ils croyaient avoir hérité d'eux ; tous les principes de cette liberté, de cette égalité, qui ne sont autre chose que la haine du trône et de l'autel.

L'origine des sociétés secrètes remonte à la plus haute antiquité. En suivant leur développement à travers les siècles, nous les voyons de l'Orient se répandre dans l'Occident, où elles prirent successivement les noms d'Albigeois, de Cathares, de Patarins, des Bégards et de Bulgares ; elles furent connues plus tard sous la dénomination de Brabançons, de Navarrois, de Basques, de Coteraux, de Pastoureaux, d'Henriciens, de Léonistes et autres surnoms qui rappellent les plus terribles ennemis que les mœurs, l'autel et le trône eussent eus en Europe jusqu'à leur époque.

En étudiant les dogmes de leurs diverses branches, on y reconnaît le monstrueux ensemble de tous les Jéhovah des loges maçonniques ; dans leur double principe se trouve le double dieu des maçons de la cabale et des maçons martinistes. Tout se lie depuis les Cathares jusqu'aux Albigeois et aux chevaliers du Temple, et de ceux-ci aux francs-maçons jacobins, aux illuminés de Weishaupt. On remarque le même esprit dans ces maximes désorganisatrices, qui furent le caractère distinctif des Albigeois ; de même que les Jacobins ils

profanaient les églises, incendiaient les maisons religieuses, massacraient impitoyablement, femmes, enfants et vieillards ; quand la force publique avait enfin triomphé de ces féroces sectaires, ils rentraient dans leurs antres, ou leurs loges, et se réduisaient aux sociétés secrètes ; alors ils avaient aussi leurs serments et leur doctrine occulte, leurs signes et leurs grades, comme les arrière-maçons ont leurs parfaits maîtres.

Condorcet fait dériver toutes ces sectes de l'esclave curbique, plus généralement connu sous le nom de Manès, héritier des manuscrits du philosophe et astrologue Bassilide, il y puisa le code de sa doctrine, établit des mystères pour les différents grades de ses adeptes, qui prirent le nom de manichéens ; Manès, justement puni pour ses impostures, leur laissa, en mourant, son supplice à venger, et leur ordonna de chercher à ramener les peuples, à la liberté et à l'égalité, par les voies du fanatisme et de la superstition. A l'aide du mystère, la secte se propagea ; éteinte une première fois en Italie, en Espagne et en France, elle arriva de nouveau, de l'Orient, dans le onzième siècle ; les chevaliers du Temple en adoptèrent les mystères, leur extinction offrit à la secte de nouveaux prétextes pour se fortifier dans leurs projets de destruction de toute société politique. Les siècles et les

mœurs varièrent les formes, modifièrent les opinions, l'essence resta, ce fut toujours la prétendue lumière de l'égalité et de la liberté à répandre; le dernier des serments était: haine au Dieu crucifié, haine aux Rois couronnés. Tel est le précis historique de l'origine de la franc-maçonnerie, tel est le fond de ses secrets. Nous allons démontrer comment ces mêmes mystères devinrent pour les philosophes, conjurés contre le christianisme et contre la monarchie, le grand moyen de hâter leurs complots et d'amener la révolution.

CHAPITRE VII.

Secret général des francs-maçons.

En parlant des francs-maçons, la vérité et la justice nous font un devoir de faire une exception, qui mette à l'abri, de nos accusations, un grand nombre de frères initiés aux loges maçonniques, qui auraient eu horreur de cette association, s'ils avaient soupçonné qu'elle pût jamais leur faire contracter l'obligation de lever l'étendard de la révolte contre le catholicisme et la monarchie.

Quoique dans les premiers grades toutes les pratiques paraissent puériles, il en est cependant qui ne sont employées que pour juger de l'im-

pression qu'elles peuvent faire sur les nouveaux adeptes et du degré, d'initiation, où la secte pourra les admettre. Le but de leur mission, leur dit-on, est de bâtir des temples à la vertu et des cachots au vice. L'ère maçonnique, ajoute-t-on, n'est point celle du christianisme; l'année de la lumière, date, pour eux, des premiers jours du monde, leur culte est antérieur à la révélation évangélique, à celle des patriarches, à la loi de Moïse : elle est la religion de la nature!

Dans le langage des maçons, toutes les loges forment un temple, qui s'étend de l'Orient à l'Occident, et du Midi au Septentrion. Dans ce temple on admet, indistinctement, le juif et le chrétien, les adorateurs de Mahomet, ceux de Brama et de Confucius : Dans les grades inférieurs, ils apprennent à être bienfaisants et charitables; ils peuvent persister dans l'exercice de ces vertus, jusqu'à celui où, dans une initiation plus avancée, on fait adroitement pénétrer, dans leur âme, le doute. La foi est bientôt remplacée par l'indifférence religieuse, et on leur enseigne alors que toutes les religions ne sont qu'erreurs et préjugés (1).

Le serment de ne jamais révéler que la base de

(1) *Esprit de la Maçonnerie*, par Guill. Hutchinson.

la doctrine maçonnique se trouvait dans ces deux mots : *égalité, liberté*, annonçait qu'il devait y avoir dans cette phrase un sens caché, qu'il importait à la secte de ne faire connaître qu'à un certain nombre d'élus ; c'était pour arriver à l'explication des derniers mystères, qu'il fallait tant d'épreuves, de serments et de grades.

Dans celui d'apprenti, plusieurs des frères, armés de glaives, se formaient en deux lignes, tenant leurs épées levées et penchées, les pointes en avant, de manière à former ce que les maçons appellent la *voûte d'acier ;* le récipiendaire passait sous cette voûte, et, arrivé devant une espèce d'autel, élevé sur deux gradins au fond de la loge, le vénérable lui faisait un long discours, sur l'inviolabilité du secret, qui allait lui être confié, et sur le danger de manquer au serment qu'il allait prononcer ; il lui montrait les glaives prêts à percer les traîtres, et lui annonçait qu'il n'échapperait pas à la vengeance : Le récipiendaire jurait qu'il consentait à avoir la tête coupée, le cœur et les entrailles arrachés, et ses cendres jetées au vent, s'il venait jamais à trahir ce secret. Le serment prononcé, le vénérable embrassait le frère, *égal* et *libre,* la loge se fermait et on passait gaiement au repas maçonnique.

Pour celui de maître maçon, la loge était tendue de noir ; au milieu s'élevait un sarcophage, cou-

vert d'un drap mortuaire ; les frères se tenaient à l'entour dans l'attitude de la douleur et de la vengeance. L'adepte admis, le vénérable lui racontait l'histoire allégorique, ou la fable suivante : « Adoniram, choisi par Salomon, présidait au paiement des ouvriers qui bâtissaient le temple ; ces « ouvriers étaient au nombre de trois mille. Adoniram les divisa en trois classes, apprentis, compagnons et maîtres. Il donna à chacun son mot « d'ordre, ses signes de ralliement et la manière « dont ils devaient le toucher pour en être reconnus. Trois compagnons voulant se procurer la « *parole*, et par là le salaire des maîtres, se cachèrent dans le temple, se postèrent à trois « portes différentes. Au moment où Adoniram avait « coutume de fermer le temple, il rencontre le « premier compagnon qui lui demande la *parole* « *du maître* ; Adoniram refuse de la faire connaître, son agresseur lui assène sur la tête un coup « de massue. Il veut fuir par une autre porte, « même demande et même traitement ; au troisième refus, il est frappé à mort. Ses assassins « l'enterrent sous une pierre, au-dessus de laquelle ils plantent une branche d'acacia.

« L'absence d'Adoniram désespère Salomon. Un « des maîtres découvre le cadavre et le prend par « un doigt, qui se détache de la main, il saisit le

« poignet qui se sépare du bras ; le maître, dans
« son étonnement, s'écrie : *Mac-Benac*, ce qui signifie, disent les maçons : *la chair quitte les os*.
« Dans la crainte qu'Adoniram n'eût révélé leur
« mot d'ordre, appelé la parole, les maîtres convinrent de le changer et d'y substituer *Mac-Benac*, mots vénérables aux yeux des francs-maçons. »

L'adepte apprenait que le but de son grade était de s'occuper de retrouver cette parole, perdue par Adoniram, et de venger la mort de ce martyr du secret maçonnique. La plupart des maçons, qui ne voyaient dans cette fable, et dans les simulacres dont elle était accompagnée, que des pratiques puériles, se souciaient peu de pénétrer, plus avant, dans ces mystères, qui ne prenaient un caractère sérieux que dans le grade d'élu : on le divisait en deux parties, l'une s'appliquait à la vengeance, non plus d'Adoniram, mais de Hiram ; l'autre à la recherche de la doctrine sacrée, qu'exprimait la parole perdue, par la mort d'Adoniram.

Pour l'initiation à ce grade, les frères, vêtus de noir, portaient autour du cou un ruban en sautoir et, au côté gauche, un plastron sur lequel étaient brodés une tête de mort, un os et un poignard, entourés de la devise : *Vaincre ou mourir*. L'aspirant, les yeux couverts d'un bandeau, était conduit

dans la loge, où, après des épreuves et des menaces de mort, il n'obtenait grâce de la vie, qu'en promettant de venger le père des maçons par le supplice de son assassin. On lui montrait une sombre caverne, on lui criait : Entrez ! frappez tout ce qui vous résistera ! Défendez-vous, et vengez votre maître : c'est à ce prix que vous serez *élu !*

L'initié, portant un poignard de la main droite, une lampe de la gauche, s'avançait ; un fantôme venait à sa rencontre, la voix répétait : Vengez Hiram ! voilà son meurtrier ! Il frappait, le sang coulait, il était alors proclamé digne d'être *élu* (1). Dans la deuxième partie de ce grade, l'adepte et ses confrères, revêtus des ornements du sacerdoce, offraient le pain et le vin, suivant l'ordre de Melchisedec. L'objet secret de cette cérémonie était de rappeler les maçons à la religion de la nature, et de leur persuader que celle de Moïse et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en n'accordant qu'aux ministres du sacerdoce, le privilége, exclusif, de célébrer les cérémonies du culte, avaient violé les droits naturels de la liberté et de l'égalité religieuse. La Bible, le compas et le triangle, avaient à leurs yeux un sens caché, qui était ainsi expliqué : la Bible, leur disait-on, vous enseigne qu'il faut suivre la loi

(1) *Archives des Francs-Maçons.* Berlin, 1784.

naturelle que l'Éternel avait gravée dans le cœur d'Adam; le compas vous avertit que Dieu est le point central de toutes choses, dont les unes et les autres sont également proches et également éloignées; le triangle, que Dieu a fait toutes choses égales.

La plus grande partie des maçons admis à ce grade ne cherchaient pas à se rendre compte du but de ces mystères; fatigués de la multiplicité des épreuves, ils se contentaient des grades inférieurs, qui suffisaient pour assister aux banquets, aux fêtes, ou pour avoir droit aux secours que les loges destinaient aux indigents. Celui dont le zèle ne se refroidissait pas, passait ordinairement du grade d'élu, aux trois grades de la chevalerie écossaise. Tout maçon qui voulait être admis, dans ces hautes loges, apprenait que, jusqu'alors, il avait vécu dans l'esclavage, et comme symbole de son abjection, il paraissait devant les frères, le cou entouré d'une corde, et demandait à rompre le lien qui le retenait esclave; son humilité devait s'accroître encore, quand il voulait obtenir de passer du second grade, de maître écossais, à celui de chevalier de Saint-André. Enfermé alors dans un réduit obscur, couché sur la terre, il était abandonné à lui-même pour méditer sur son esclavage et pour apprendre à connaître le prix de la liberté. Elle ne lui était accordée

qu'après avoir juré, sur le salut de son âme, de ne jamais trahir les secrets qui lui seraient confiés. Chaque grade, et chaque subdivision de grade, avait les siens, qui soumettaient l'aspirant aux plus terribles vengeances de Dieu, ou des frères, s'il devenait parjure.

Dans le premier grade de chevalier écossais, la science maçonnique ne lui était encore donnée que comme celle de Salomon et d'Hiram, renouvelée par les chevaliers du Temple ; mais dans le second grade, elle se trouvait avoir pour fondateur : Adam, le premier homme ; puis, Noé, Nemrod, Salomon, Hugues de Paganis et Jacques Molay, dernier grand-maître des Templiers.

Dans le troisième grade, on lui dévoilait que la parole si longtemps oubliée et perdue par la mort d'Hiram, était le nom de *Jehovah*. On lui disait que les chrétiens voulant bâtir une église à Jérusalem, sur le terrain, où avait été située la partie du temple de Salomon, appelée le *Saint des Saints*, trois pierres, qui avaient servi de fondement à l'ancien édifice, attirèrent, par leur forme et leur union, l'attention des Templiers ; que leur étonnement redoubla quand ils virent le nom de *Jehovah* gravé sur la dernière ; ils reconnurent que c'était la parole perdue par la mort d'Adoniram. De retour en Europe, les chevaliers du Temple porté-

rent ces précieuses reliques en Écosse et en firent les pierres fondamentales de leur première loge, et comme elle fut inaugurée le jour de saint André, ils en prirent le nom.

Les maçons écossais, successeurs de ces chevaliers, se déclarèrent tous prêtres de Jehovah, parce que ce sacerdoce les délivrait de l'obéissance due aux préceptes de l'Évangile, et qu'ils faisaient consister le bonheur et la liberté dans le retour au déisme.

Cependant les hauts mystères ne sont point épuisés, il reste aux francs-maçons à découvrir le nom de celui qui a détruit le culte du déisme, sur la terre ; la secte détestait ce ravisseur, il fallait inspirer la même haine à ses profonds adeptes ; ce but était celui du grade appelé *chevaliers de Rose-Croix*. Pour la cérémonie d'initiation à ce grade, la loge était tendue en drap noir ; vers le fond s'élevait un autel, surmonté d'un transparent qui laissait apercevoir trois croix ; celle du milieu portait l'inscription ordinaire des crucifix ; les frères, en chasuble sacerdotale, étaient assis, à terre, dans un profond recueillement, l'air triste et affligé, le front appuyé sur la main en signe de douleur. Le vénérable demandait à un surveillant : « Quelle heure est-il ? » Le nouvel admis répondait : « Il est la première heure du jour, l'instant où le

« voile du temple se déchira, où les ténèbres et la « consternation se répandirent sur la surface de « la terre, où la lumière s'obscurcit, où les outils « de la maçonnerie se brisèrent, où l'étoile flam- « boyante disparut. »

L'adepte auquel on expliquait le sens de ces paroles impies, comprenait que le jour où le mot de *Jehovah* fut perdu, était précisément celui où Notre-Seigneur, en mourant pour le salut des hommes, consommait le grand mystère de la religion chrétienne et détruisait toute autre doctrine, soit judaïque, naturelle ou philosophique : plus un maçon était attaché à cette prétendue loi naturelle, plus il apprenait à détester le divin auteur de la révélation évangélique : pour assouvir cette haine, il fallait, aux adeptes de ce grade, un mot d'ordre qui fut un blasphème : ils le trouvaient dans l'inscription apposée sur la croix. Notre plume se refuse à donner plus de détails.

Quand un maçon parvenait au grade de *rose-croix,* si on ne pouvait espérer de le rendre impie, on lui représentait qu'il régnait dans le christianisme, actuel, une foule d'abus, contre la liberté et l'égalité des enfants de Dieu ; qu'une révolution seule pouvait, en purifiant les mœurs, rappeler ces temps primitifs, où tout était en commun, où il n'y avait, parmi les chrétiens, ni riches, ni pauvres, ni

hauts et puissants seigneurs; mais si l'adepte était jugé digne de subir les grandes épreuves, il était admis au grade de *kadosch,* interprété l'homme régénéré. Quelques adeptes de ce grade nous ont appris que tous les prestiges d'une fantasmagorie effrayante, étaient employés pour mettre à l'épreuve le courage et la persévérance de l'aspirant; qu'il était enfermé, lié et garrotté, dans un souterrain, d'où partait une tour étroite, qui s'élevait jusqu'au comble des loges; tout à coup, il se sentait saisir par des machines qui le tenaient suspendu dans ce puits ténébreux, où on le hissait, quelquefois, pendant des heures entières. A la suite de cette épreuve, l'initié s'essayait au rôle d'assassin; mais le maître des frères à venger n'était plus Hiram, c'était Molay, et celui qu'il fallait tuer était le roi Philippe-le-Bel, sous le règne duquel l'ordre des Templiers avait été détruit. Au moment où l'adepte sortait de l'antre, portant la tête de ce roi, il s'écriait : *Nékom!* je l'ai tué. L'initié, après avoir prononcé le plus terrible des serments, apprenait que, jusqu'alors, la vérité ne lui avait été manifestée qu'à demi; que cette *liberté* et cette *égalité,* dont on lui avait donné le mot d'ordre dès son entrée, consistaient à ne reconnaître aucun supérieur; à ne voir, dans les rois et les pontifes, que des hommes qui n'avaient d'autres droits que ceux qu'il

plaisait au peuple de leur donner, et que ce même peuple pouvait leur ôter.

Ainsi, la secte suivait une marche lente et compliquée, mais dont l'épreuve, dans chaque grade, tendait directement vers le même but.

Dans ceux d'apprenti et de compagnon, la secte commençait par jeter, en avant, les mots d'*égalité*, de *liberté*. Elle n'occupait ensuite les initiés que de repas maçonniques, mais déjà elle les habituait au plus profond secret par un affreux serment.

Dans celui de maître, elle racontait l'histoire, allégorique, d'Adoniram et celle de la parole qu'il fallait retrouver. Dans le grade d'élu, elle accoutumait ses adeptes, à des pensées de vengeance et de meurtre, sans leur dire le nom, de celui qu'ils devaient immoler.

Dans les grades écossais, les maçons étaient déclarés libres; la parole, si longtemps cherchée, était celle du déiste; dans celui de chevaliers rose-croix, le culte de Jehovah devait remplacer la religion chrétienne; dans le grade de kadosch, l'assassin d'Adoniram devenait le roi qu'il fallait tuer, pour venger le grand-maître Molay et l'ordre des maçons, successeurs des Templiers. Tel était l'ensemble du système maçonnique, et c'est ainsi que, par le développement successif de son double principe *d'égalité et de liberté*, de son allégorie du maître des ma-

çons à venger, de la parole à retrouver, la secte conduisait ses adeptes de secrets en secrets, les initiant enfin à tout le code de la révolution et du jacobinisme.

Les auteurs francs-maçons conviennent, en général, que l'on peut diviser cette secte en trois classes : l'hermétique, la cabalistique et l'éclectique. Le système des maçons hermétiques, c'est-à-dire de ceux qui, dans les grades écossais, s'occupaient plus spécialement de chimie, n'était autre chose que le panthéisme ou le vrai spinosisme ; toute leur doctrine se réduisait à ce terme d'Hermès trismégiste : Tout est partie de Dieu ; si tout en est partie, tout est Dieu.

Nous n'entrerons pas dans le détail d'un système aussi absurde qu'impie ; celui des maçons cabalistiques était encore plus humiliant pour l'esprit humain, surtout dans un siècle qui osait s'intituler, celui des lumières et de la philosophie. Le Jehovah des loges cabalistiques était à la fois le dieu *Sisamoro* et le dieu *Sénamira ;* au premier venait se joindre le génie *Sallak*, et au second, le génie *Sakak*. En lisant ces mots en sens inverse, on y trouvait *Oromasis* ou le dieu bon, et *Arimanes* le dieu méchant. Autour d'eux se groupaient des intelligences, d'un ordre supérieur, qui présidaient, disaient-ils, aux planètes, au soleil levant et au soleil couchant, au croissant de la lune et à sa dé-

croissance ; d'autres, d'un ordre inférieur, mais supérieur à l'âme humaine, se distribuaient l'empire des étoiles et des constellations ; ils présidaient à tous les évènements, heureux ou malheureux, de l'existence. Tous connaissaient ce qu'il y avait de plus caché dans le passé et dans l'avenir ; tous pouvaient communiquer ces précieuses connaissances à leurs adeptes. Pour se les rendre favorables, le maçon devait étudier, ce que nous appelons, dans le langage familier, le grimoire du magicien ; il devait apprendre le nom, les signes des planètes, des constellations et des esprits qui y influençaient, et les chiffres qui les désignaient. Il fallait qu'au mot de *Ghénilia* il reconnût le soleil levant, intelligence pure, douce, active, qui présidait à la naissance, aux bonnes affections naturelles ; dans celui de *Tophoros*, Saturne, la planète où résidait la pire des intelligences. Nous ne donnerons point ici le dictionnaire de ce grimoire ; nous ne décrirons, ni les cercles, ni les triangles, ni le tableau, non plus que les urnes et les miroirs magiques de toute cette science du cabaliste rose-croix. Arrivé à ce point de folie, d'extravagance, de superstition et d'impiété, l'adepte n'en devenait que plus cher à la secte, puisqu'il démontrait qu'il préférait le code de *Sisamoro* et de *Senamira* à celui de l'Évangile ; qu'il choisissait d'être fou plutôt que chrétien.

CHAPITRE VIII.

Union des philosophes aux francs-maçons.

Les francs-maçons cherchaient depuis longtemps à s'insinuer dans l'esprit d'un homme dont la protection pût leur être utile près du souverain, lorsque le prince de Conti témoigna le désir d'être reçu maçon. Ils lui offrirent, aussitôt, le titre de grand-maître des loges françaises; mais les mystères furent, pour lui, ce qu'ils étaient pour tous ceux dont les sentiments étaient trop connus, pour leur parler d'une égalité et d'une liberté, sous laquelle leur rang et leur grandeur disparaîtraient;

la présence du prince de Conti, parmi eux, persuada aisément à Louis XV qu'il n'avait rien à craindre des francs-maçons. La police de Paris suspendit ses recherches; on toléra les loges; les progrès de l'esprit philosophique amenèrent nécessairement ceux de la secte; les sophistes se firent tous maçons; Voltaire seul n'avait pas été initié, mais les frères lui avaient trop d'obligations pour qu'il ne reçût pas l'hommage de leur reconnaissance. L'impie octogénaire ne fut pas plutôt de retour à Paris qu'ils préparèrent une somptueuse fête pour son admission. A quatre-vingts ans, Voltaire vit la lumière. Quand il eut prononcé la formule du serment, le secret qui le flatta le plus, fut d'apprendre que les adeptes, désormais ses frères, étaient depuis longtemps ses plus zélés disciples; que leur secret, tout entier, consistait dans cette égalité et cette liberté, qu'il avait si souvent prêchée lui-même. A cette initiation, se trouvaient sous la même ligne et sous le nom de frères, Condorcet, Lalande, Dupuis, Bonneville, Volney, Fauchet, Bailly, Lafayette, Menou, Chapellier, Mirabeau et Siéyès; dans une même loge, les adeptes d'Holbach et ceux de Philippe-Égalité. C'est à la réunion des philosophes aux maçons que se fit la métamorphose des arrière-maçons en maçons athées, déistes ou panthéistes; c'est alors que furent ajoutés

aux anciens grades ceux de chevalier du soleil et de druide.

Un bureau général, connu en France sous le nom de Grand-Orient, sous les ordres apparents du grand-maître, mais régi en effet par les plus profonds adeptes, était le point central de la correspondance générale des loges, le tribunal, en dernier ressort, où se jugeaient les différends ou procès maçonniques, et le conseil suprême, dont les ordres ne pouvaient être violés, ou éludés, sans encourir la peine des parjures. Près de ce tribunal résidaient les envoyés, les députés des loges, répandus dans les diverses villes, chargés de transmettre les ordres et d'en notifier l'exécution. Chaque loge avait son président, sous le titre de vénérable, dont le devoir était, tantôt, de leur faire passer les lois du Grand-Orient, tantôt de disposer les frères aux ordres qui leur arriveraient. Toutes les instructions se transmettaient dans un langage énigmatique, un chiffre spécial, ou par des voies secrètes, de crainte qu'un faux-frère, ou même qu'un maçon, étranger à l'inspection, ne se mêlât aux vrais adeptes, sans en être connu : il était un mot d'ordre spécial, changé tous les semestres, et régulièrement envoyé, par le Grand-Orient, à toute loge sous son inspection ; chaque loge envoyait ses contributions pour l'entretien de ce bureau central;

celles qui n'étaient pas comprises dans l'inspection du Grand-Orient, étaient sous la direction d'une mère-loge, qui se nommait un grand-maître, et entretenait la même correspondance.

Toute cette partie de la constitution maçonnique était à peu près connue de chaque frère ; le temps devait venir où l'adepte le plus novice se montrerait aussi zélé que l'adepte consommé : il fallait pour cela remplir les premières loges d'une jeunesse sceptique ou envieuse, que séduisaient les écrits incendiaires de Voltaire, du club d'Holbach, les productions antichrétiennes, antimonarchiques des philosophes. Pour exciter l'enthousiasme des frères, il suffirait de leur inspirer le désir d'un nouvel ordre de choses, et de diriger leurs bras, au moyen d'un chef, dans chaque loge. Les ordres du comité central pouvaient, au même jour, à la même heure, faire sortir tous ces essaims d'adeptes, disposés, armés, en un instant, de baïonnettes, de piques, de torches, de haches, et porter subitement, partout, la terreur, le désastre, et désigner d'avance les victimes à sacrifier, les châteaux à brûler ; et, dans le désordre même de l'insurrection, conserver tout l'accord des moyens, paralyser à la fois la justice et la force publique, désorganiser, bouleverser tout, et, pour s'organiser eux-mêmes dans le nouvel empire, ne faire que changer les

loges souterraines en clubs de jacobins, les adeptes en municipes, montrer enfin la révolution irrésistible, consommée, dès l'instant où elle paraîtrait, et avant même qu'on n'eût pensé à l'arrêter.

La loge établie à Paris, rue Coq-Héron, présidée par le duc de Larochefoucauld, était devenue plus spécialement celle des grands maçons ; c'était là que Siéyès et Condorcet tenaient leurs conseils, ce fut là, aussi, le berceau du club de la propagande. L'auteur qui a le mieux connu cet établissement est M. Girtaner : sa qualité d'étranger et de savant le rendant moins suspect, il entra plus avant que bien d'autres dans la confidence des frères. Nous citerons les passages suivants extraits de ses Mémoires sur la Révolution française :

« Le grand objet du club propagandiste est d'é-
« tablir un ordre philosophique dominant sur l'o-
« pinion du genre humain. Pour être admis à
« cette société, il faut être partisan de l'athéisme
« dogmatique, ou ambitieux, ou mécontent du
« gouvernement. Il y a dans cette société deux
« sortes de membres, les contribuables et les non-
« payants. En 1791, il y avait dans la caisse géné-
« rale trente millions de livres, argent comptant.
« Les propagandistes ont deux grades, les aspi-
« rants et les initiés ; toute leur doctrine repose sur
« les bases suivantes : Le *besoin et l'opinion* sont

« les mobiles de toutes les actions de l'homme ;
« faites naître le besoin ou dominer l'opinion, et
« vous ébranlerez tous les systèmes du monde,
« ceux-là même qui semblent le mieux consolidés.
« On ne saurait nier, disent-ils, que l'oppression
« sous laquelle vivent les hommes ne soit affreu-
« sement barbare. C'est à la lumière philosophique
« à réveiller les esprits, à répandre l'alarme con-
« tre les oppresseurs ; cela, une fois fait, il faut at-
« tendre le moment où les esprits seront générale-
« ment disposés à embrasser le nouveau système
« et le faire prêcher à la fois dans toute l'Europe.
« S'il est des opposants, il faudra les gagner, ou
« par la conviction, ou par le besoin ; s'ils persévè-
« rent dans leur opposition, il faudra les traquer
« et leur refuser partout droit de bourgeoisie. »

Louis XVI devait peu croire à des projets de révolte contre sa personne ou son trône. Cherchant le bonheur de ses sujets dans toute la sincérité de son cœur, n'ayant jamais connu que des sacrifices à faire pour son peuple, et ne formant de vœux que pour mériter d'en être aimé, comment aurait-il pu se persuader que l'on parviendrait à le faire passer pour un tyran, lui, le plus juste des princes, le plus honnête homme de son empire ? Malheureusement, il fut le plus faible des rois. L'inertie et l'insouciance du comte de Maurepas, son premier

ministre, laissèrent paisiblement se préparer les grandes secousses qui devaient éclater après lui. Le sophiste Turgot ne parut un instant que pour essayer des systèmes qui minaient sourdement la monarchie; les sordides épargnes de Saint-Germain ne firent que l'affaiblir par la suppression de ses plus braves défenseurs; Necker ne sut que ruiner le trésor public par ses emprunts, et accuser M. de Calonne de l'épuiser par ses profusions. Sous le comte de Vergennes, la fausse politique, fomentant au dehors les révolutions, en appelait tout l'esprit au dedans. Des courtisans avides fatiguaient le Roi par leurs intrigues, aliénaient le peuple par leur scandale, le corrompaient par leur impiété, l'aigrissaient par leur luxe. L'assemblée des notables semblait être convoquée pour réparer de grandes fautes, aux dépens du clergé, de la noblesse. Entre la cour et la haute magistrature, les dissensions étaient prêtes à renaître. Brienne allait paraître, pour faire retomber, sur l'autorité, le mépris, la haine qu'il méritait lui-même : et pas un ministre qui réprimât l'esprit d'impiété et de rébellion, qui comprît la nécessité de faire respecter l'autorité et de soumettre aux lois, un peuple qui méprisait la plupart de ses chefs, et qui n'avait plus pour frein la religion.

Les sophistes d'Holbach, les adeptes maçons,

les mécontents de toutes les classes, nobles et plébéiens, désiraient un changement; les conjurés propagandistes saisirent ce moment pour concentrer leurs forces et hâter la catastrophe.

Pendant que M. de Calonne, jaloux de mettre un terme à l'embarras qu'avait laissé Necker dans les finances, convoquait les notables ; une société que l'on croyait nouvelle, s'établissait sous le nom d'Amis des Noirs, à l'hôtel de Lussan, rue Croix-des-Petits-Champs ; elle se composait des adeptes imbus des principes de la philosophie moderne, presque tous initiés aux mystères de la franc-maçonnerie ; les membres qui payaient deux louis, de souscription, avaient droit de prendre part aux délibérations du comité régulateur, composé de Condorcet, Mirabeau aîné, Sieyès, Brissot, Pelletier de Saint-Fargeau, Voladi et Lafayette. Brissot, à cette époque, n'occupait encore qu'un rang secondaire ; mais il avait déjà conçu le plan d'une république, et son philosophisme ne devait s'effrayer d'aucun forfait jusqu'au moment où les haches, dont il s'était servi, pour abattre le trône, feraient justice de ses propres crimes.

Ceux qui ne savent pas ce que peut, sur un esprit borné, l'encens des philosophes, seront étonnés de trouver le nom de Larochefoucauld parmi les êtres de cette espèce ; mais il fallait un plastron à

Condorcet ; tant qu'il put se servir de ce malheureux duc, il le mena aux clubs, à l'assemblée, partout, il lui fit croire qu'il lui servait de guide au chemin de la vertu : A la tête des hordes révolutionnaires, Lafayette se crut sur celui de la gloire ; à côté des sophistes, il se crut philosophe ; héros des halles, il se crut Washington.

Lorsque le marquis de Beaupoil fut invité à se faire inscrire sur la liste de cette société, on lui dit qu'elle s'occupait du soulagement des nègres et de l'abolition de l'esclavage ; il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il avait été trompé : « Malgré « mon aversion pour ces sortes de réunions, écri- « vait M. le marquis de Beaupoil à un de ses amis, « j'eus la constance d'assister aux séances du club « régulateur jusqu'à ce que j'en eusse parfaitement « connu l'esprit et les projets ; je vis que tous les « membres de la société des Noirs faisaient aussi « partie de toutes les loges maçonniques et spé- « cialement de l'assemblée des philantropes ; je re- « connus qu'il y avait dès-lors une correspon- « dance très suivie avec toutes les sociétés du même « genre établies en Europe et en Amérique ; ceux « des frères qui n'étaient pas du comité régulateur « y venaient apporter leur offrande, ils se dissé- « minaient ensuite dans les loges, dans les clubs

« de toute dénomination, qui au fond professaient « les mêmes principes. »

Quand la révolution triomphante eut dispensé ses adeptes de se cacher sous le nom d'amis des Noirs, cette société parut dissoute, le comité régulateur resta seul pour diriger plus sûrement les clubs parisiens, même celui plus spécialement appelé des jacobins. Parmi les moyens employés, par les régulateurs, pour recruter le nombre prodigieux de bras dont ils avaient besoin, celui qui y contribua le plus efficacement fut la correspondance avec les loges maçonniques; l'on en comptait plus de cent cinquante dans Paris, autant et peut-être davantage dans les autres villes et dans les plus petits bourgs. Les délibérations prises au *comité régulateur* s'envoyaient au *comité central du Grand-Orient;* de là elles partaient pour toutes les provinces à l'adresse du vénérable ou président de chaque loge. Dès l'année même où le comité régulateur fut établi, la plus grande partie des vénérables reçurent leurs instructions, accompagnées d'une lettre conçue en ces termes : « Aussitôt que vous aurez reçu le paquet ci-joint, vous en accuserez la réception; vous y joindrez le serment d'exécuter fidèlement et ponctuellement tous les ordres qui vous arriveront sous la même forme, sans vous mettre en peine de savoir de quelle

main ils partent, ni comment ils vous arrivent: si vous refusez ce serment, ou si vous y manquez, vous serez regardé comme ayant violé celui que vous avez fait, à votre entrée dans l'ordre ; souvenez-vous de *l'acqua-tophana*, le plus efficace des poisons, souvenez-vous des poignards qui attendent les traîtres. »

Dans la crainte que leurs séides ne fussent pas encore assez nombreux, le comité régulateur résolut d'admettre, aux petits mystères de la franc-maçonnerie, non-seulement les artisans, mais les manouvriers les plus grossiers et même les gens sans aveu ; les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau furent alors maçonnisés, et devinrent une force révolutionnaire qui s'organisait sous les yeux des chefs des conjurés. Les philosophes avaient ouvert la voie à l'opinion : les adeptes d'une secte, en tout temps, ennemie du christianisme et des souverains, s'étaient multipliés ; les principes d'impiété, de rébellion, s'étaient identifiés, dans les nouvelles loges, avec ceux du moderne philosophisme ; les complots, les ruses, les secrètes intelligences réunissaient les bras ; tels étaient les progrès de la double conspiratiou aux approches des États-Généraux. Les francs-maçons et les sophistes du club d'Holbach, résolurent alors de se donner un chef dont le nom et la puissance pût les

couvrir de son égide et sanctionner, ainsi, les crimes qu'ils méditaient; ils nommèrent Philippe d'Orléans !

Une jeunesse passée dans la débauche avait blasé son cœur; ses yeux trahissaient la bassesse de son âme; lâche et vindicatif, ambitieux et rampant, prodigue et usurier, fier de son nom et de son rang parmi les princes, et prêt à s'abaisser au niveau de la plus vile populace; colère et impétueux devant ses confidents; froid et dissimulé en présence de ceux qu'il voulait perdre; ne méditant jamais de plus cruels projets que lorsqu'il prenait le masque d'homme bienfaisant; possédant tous les vices de Cromwell sans en avoir le génie; affectant la sensibilité et prêt à voir verser des flots de sang: tel était le chef que le ciel dans sa colère préparait aux conjurés. Son cœur était le gouffre de toutes les passions, il ne lui manquait que l'occasion pour en faire éclore des crimes.

Son exil au château de Villers-Coteret fut l'étincelle qui alluma, dans son âme, tous les feux de la vengeance. Il haïssait déjà Louis XVI parce qu'il était Roi, il haïssait Marie-Antoinette parce qu'elle était Reine; il jura de les perdre, il le jura dans les transports de la rage et de la frénésie; le calme ne revint dans son cœur que pour méditer les moyens de remplir ce serment. Il commença par s'entourer

de tout ce que la France avait d'hommes perdus, de dettes et de débauches ; il appela auprès de lui ce Laclos, dont le génie semblait être celui que l'enfer avait chargé de tracer au crime sa route tortueuse et souterraine ; Mirabeau et Siéyès accoururent, il leur fut aisé de lui faire comprendre les ressources que lui offraient les loges maçonniques dont il était déjà le chef honoraire.

Dès-lors il fut admis aux dernières épreuves ; celle qui lui offrit dans l'antre des *kadosch* un Roi à poignarder fut pour lui un essai voluptueux ; Philippe d'Orléans, en prononçant ces paroles *haine au culte*, *haine aux Rois*, comprit combien ce serment devait mettre d'obstacle à ses vues, ultérieures, sur le trône de Louis XVI ; mais il voulait être vengé, il avait dit : je le serai, dussé-je y dépenser ma fortune, y perdre la vie même. En prononçant ce vœu, une carrière immense de forfaits s'était ouverte devant lui, pas un seul ne l'effraya, il lui tardait de la parcourir toute entière.

Les conjurés attendaient avec impatience la convocation des États-Généraux. Le parlement de Paris les demandait ; la France croyait y voir le grand moyen de sa régénération ; mais nous n'avons pas dit, encore, les complots de toutes les sectes qui ne les appelaient, que pour en faire le tom-

beau de la monarchie et le sépulcre de toutes ses lois.

Sous le nom d'illuminés était venue se joindre aux encyclopédistes et aux maçons une horde de conjurés, plus habiles encore à tramer les complots et à réaliser des projets dévastateurs ; jurant tout à la fois haine à Dieu, au gouvernement et aux lois, afin de ne plus laisser ni base, ni prétexte à aucun pacte social, proscrivant le *tien* et le *mien*, ne connaissant d'*égalité*, de *liberté*, que sur la ruine entière et universelle de *toute propriété*.

Comment des principes aussi désorganisateurs ont-ils pu réussir à fonder une secte qui compte, aujourd'hui, parmi ses trophées, des autels écroulés, des sceptres brisés ou morcelés, des constitutions renversées, des nations domptées et des monarques tombés sous ses poignards ?

Comment l'illuminisme est-il devenu une puissance assez redoutable pour tenir l'univers, consterné, sous le joug d'une crainte, qui ne permet plus à un seul souverain de dire : demain, je serai Roi ; à un seul peuple, demain j'aurai encore mes lois et ma religion ; à un seul citoyen, demain ma fortune et ma maison seront encore à moi, je ne me réveillerai pas entre l'arbre de la liberté, d'un côté, et l'arbre de la mort, la dévorante guillotine de l'autre.

Comment les adeptes secrets de Weishaupt ont-ils pu amener les forfaits et les désastres de ce fléau, de brigandage et de férocité, appelé la révolution ? Comment président-ils encore, invisibles moteurs, à tous ceux que le socialisme médite pour amener l'entière dissolution des sociétés humaines? L'ordre que nous suivrons pour dévoiler les fastes de la secte sera celui de ses époques les plus remarquables.

CHAPITRE IX

Weishaupt, fondateur de l'illuminisme.

Parmi les adeptes de Jean Weishaupt, plus connu dans les annales de la secte, sous le nom de Spartacus, il existe une tradition qui attribue l'idée première de l'illuminisme à un marchand jutlandais, nommé Kolmer, qui après avoir séjourné, pendant quelque temps, en Égypte, se serait mis à parcourir l'Europe en faisant des adeptes, auxquels ils prétendait communiquer les antiques mystères de Memphis. Quoi qu'il en soit de ce premier maître, il est certain que Weishaupt eut des notions au moins informes, des anciens

illuminés, puisqu'il en a adopté le nom ainsi que la partie la plus désorganisatrice de leur système. Athée, de cœur, et détestant toute théosophie, Weishaupt ne prit de Manès, de l'esclave révolté contre tous les gouvernements, que l'universalité de l'anarchie, et des sophistes, ou prétendus philosophes du jour, que leur haine pour Dieu, que le pur athéisme. La doctrine des uns conduisait à la nullité de toute loi politique et civile ; la doctrine des autres, à celle de toute loi religieuse : de ces deux systèmes il forma un monstrueux ensemble, dont le résultat fut un vœu ardent, d'obtenir l'abolition générale de la religion, de la propriété et de tout gouvernement.

La médiocrité de sa fortune l'avait porté à consacrer les dernières années de son éducation à l'étude des lois ; il n'avait pas encore vingt-sept ans quand il parvint à se faire nommer professeur de droit à l'Université d'Ingolstadt : ce fut en affectant de remplir, avec zèle, ces fonctions que Weishaupt se crut admirablement placé pour tramer et conduire, d'une main invisible, la révolution qu'il méditait ; il pesa l'influence que sa qualité de maître lui donnait sur ses élèves ; il se sentit la force de suppléer par des leçons secrètes à celles qu'il devait leur donner publiquement. C'était peu de gagner à l'anarchie et à l'impiété les disciples

qu'il avait sous la main : Weishaupt voyait le genre humain, d'un pôle à l'autre, soumis aux dogmes religieux et à l'autorité des lois ; il admirait surtout le régime des jésuites, qui, sous un même chef, faisaient tendre partout au même but, tant d'hommes dispersés dans l'univers ; ce qu'avait fait la sagesse des saints fondateurs, de l'ordre de saint Benoît, de saint François, de saint Ignace pour étendre ou maintenir l'empire de la foi, il résolut d'imiter leurs moyens en se proposant des vues diamétralement opposées. Weishaupt avait à peine vingt-huit ans, et la base des lois désorganisatrices qu'il voulait donner à la société était déjà posée.

Il commença par essayer ses moyens de séduction sur deux de ses élèves ; l'un nommé *Massenhausen*, qu'il surnomma *Ajax*, jeune homme de vingt ans, devenu dans la suite conseiller à Burkshausen, et l'autre nommé *Merz*, qu'il appela Tibère, à peu près du même âge, mais qui n'a eu de remarquable qu'une turpitude de mœurs qui fit dans la suite rougir de honte son corrupteur même. Dès que Weishaupt les jugea dignes par leur impiété, d'être admis à ses mystères, il leur conféra le plus haut des grades, qu'il eut alors imaginé, il les nomma ses aréopagistes, s'installa leur chef et voulut que cette monstrueuse association prît le nom d'ordre des illuminés.

En consultant les archives de la secte, nous pouvons diviser l'histoire de son établissement en deux parties ; la première comprendra l'extrait et l'analyse des lois qu'elle s'est donnée pour parvenir à son but ; la seconde, le développement de ses progrès, depuis son origine jusqu'au moment où, riche de toutes ses légions révolutionnaires, elle vient s'unir aux jacobins et poursuivre avec eux cette guerre de désolation qui menace d'une ruine absolue les trônes, les autels, les lois et la propriété. En disant ce que la secte a fait et les projets qu'elle médite, puissions-nous apprendre aux peuples et aux chefs des gouvernements ce qu'ils ont à faire eux-mêmes pour éviter les dangers qui les menacent encore et dont la source, loin d'être tarie, leur présage pour l'avenir de funestes désastres plus terribles peut-être que ceux qui ont déjà couvert la France de ruines et de sang.

CHAPITRE X.

Code de l'ordre des illuminés.

Weishaupt en donnant le nom d'adeptes aux premiers élèves qu'il avait pu séduire, n'avait pas osé leur confier encore toute la profondeur de ses mystères. Satisfait d'avoir jeté les fondements, il ne se hâta pas d'élever un édifice qu'il avait trop envie de rendre durable pour s'exposer à le voir s'écrouler faute des précautions nécessaires pour le consolider. Sa tête ruminait, combinait lentement et silencieusement cet ensemble de lois, ou plutôt de ruses, d'artifices et de piéges, sur lequel

il réglait la préparation des candidats, les services des initiés, les fonctions, la conduite des chefs.

Cependant ses premiers disciples, devenus ses apôtres, lui faisaient des prosélytes, il ajoutait lui-même au nombre de ses adeptes, il les dirigeait par ses lettres, il proportionnait ses avis aux circonstances, il avait l'art de ménager les promesses, de tenir en suspens la curiosité; il annonçait, à ses confidents, une morale, une éducation, une politique toutes nouvelles, et ceux-ci pouvaient assez prévoir que ces promesses aboutiraient à une liberté, sans frein, à une religion, sans Dieu, à une politique, sans loi, sans dépendance; mais il n'osait pas encore leur dévoiler entièrement toute sa pensée. Enfin après cinq années de méditations, de sa part, de consultations, avec ses confidents, et surtout à l'aide du baron Knigge, il vint à bout de fixer la marche de ses mystères, de rédiger le code de la secte, c'est-à-dire l'ensemble des principes, des lois et du gouvernement adopté, par les illuminés, pour arriver au grand objet de leur conspiration.

Les élèves de Voltaire, ceux de Jean-Jacques Rousseau, avaient commencé par dire: Tous les hommes sont égaux et libres, ils en avaient conclu que personne, au nom même d'un Dieu qui se révèle, n'avait le droit de prescrire des règles à leur

foi ; l'autorité de la révélation se trouvant annulée, ils n'avaient plus laissé pour base de la religion, que les sophismes d'une raison, sans cesse égarée par les passions. Ils avaient dit encore : les hommes sont égaux et libres ; donc tous les citoyens ont un droit égal à faire la loi, et au titre de souverain ; la conséquence de ce principe était l'abandon de l'autorité aux caprices de la multitude, il ne restait, alors, pour forme légitime des gouvernements, que l'anarchie du peuple démocrate et souverain.

Les principes de Weishaupt, sur l'égalité et la liberté, sont fondés sur les droits essentiels que l'homme, dans sa perfection originaire et primitive reçut de la nature ; la première atteinte à cette égalité fut portée, disait-il, par la propriété ; l'atteinte à la liberté, par les sociétés politiques ou les gouvernements ; les seuls appuis de la propriété et des gouvernements, sont, les lois religieuses et civiles ; donc, pour rétablir l'homme dans ses droits primitifs d'égalité, de liberté, il faut, enseignait-il, commencer par détruire la religion, la société civile, et terminer par l'abolition de toute propriété.

Si la vraie philosophie avait pu pénétrer dans les loges de l'illuminisme, elle aurait démontré, aux adeptes et à leur maître, l'absurdité d'une telle doctrine ; elle leur aurait dit que la nature, en or-

donnant à l'homme de se multiplier sur cette terre et de la cultiver, lui annonçait, par cela seul, que sa postérité était destinée, un jour, à vivre sous l'empire des lois sociales ; elle aurait fait observer que sans la propriété, la terre resterait inculte et déserte, que sans lois religieuses et civiles, cet immense désert ne nourrirait plus que des hordes éparses de vagabonds et de sauvages ; que son égalité et sa liberté, loin d'être les droits essentiels de l'homme dans sa perfection, n'étaient qu'un principe de dégradation et d'abrutissement, si elles ne pouvaient subsister qu'avec ses anathêmes contre la propriété, la religion et la société.

Mais la vraie philosophie se taisait à l'école et dans les loges de Weishaupt; d'un sophisme il faisait la base de son système, le secret ultérieur de ses mystères. Weishaupt avait pour principe, que le grand art de rendre infaillible une révolution quelconque, était d'amener insensiblement l'opinion publique à la désirer, — « quand elle ne « saurait éclater sans exposer celui qui l'a conçue « à la vindicte publique, écrivait-il au baron de « Knigge ; c'est dans l'intimité des sociétés secrètes « qu'il faut savoir la préparer. Quand il s'agit « d'une révolution universelle, tous les membres « de cette société, tendant au même but, s'appuyant « les uns, les autres, doivent chercher à dominer,

« insensiblement, et sans apparence de moyens
« violents, non pas la partie la plus éminente ou
« la plus distinguée d'un seul peuple, mais les
« hommes de tout état, de toute nation, de toute
« religion ; il faudra souffler partout un même
« esprit, diriger les hommes épars sur la surface
« de la terre vers le même but : Cet empire une fois
« établi, par l'union et la multitude des adeptes,
« il faudra que la force succède à l'influence invi-
« sible, liez alors les mains à ceux qui résisteront,
« c'est-à-dire, écrasez tout ce qui restera d'hommes
« que vous n'aurez pas pu convaincre. »

Weishaupt savait très bien, que pour réaliser son système, il lui faudrait l'opinion et les bras d'une génération entière. C'est donc à diriger d'une main invisible, leurs pensées, leurs actions et leurs efforts, communs, que tendent les lois dont il a composé le code de son illuminisme. D'après ces lois, la secte est divisée en deux grandes classes, ayant chacune leurs sous-divisions et leurs graduations proportionnées aux progrès des adeptes.

La première classe est celle des *préparations*. Elle se sous-divise en quatre grades : ceux de *novice*, de *minerval*, d'*illuminé mineur* et d'*illuminé majeur*. A cette même classe, des préparations, appartiennent les grades intermédiaires, que l'on peut appeler d'intrusion ; ceux que la secte

emprunte de la franc-maçonnerie, comme un moyen de propagation. Parmi ces grades maçonniques, le code illuminé admet les trois premiers sans altération, il adapte plus spécialement aux vues de la secte, comme une dernière préparation à ses mystères, le grade de chevalier écossais, appelé aussi de l'illuminé directeur.

La deuxième classe, nommée celle des mystères, est divisée elle-même en *petits et grands mystères*. Aux *petits mystères* appartiennent, le sacerdoce de la secte et son administration, deux grades, qu'elle appelle, l'un, celui de ses *prêtres*, l'autre, celui de ses *régents* ou *princes*.

Les grands mystères ont pour grades, le *mage* ou le philosophe, et enfin, l'*homme-roi ;* l'élite de ces derniers forme le conseil des *aéropagistes*.

L'influence dont jouit la secte, dérive principalement de celui que le code désigne sous le nom, de frère insinuant, ou d'enrôleur. Weishaupt en sentait trop l'importance pour ne pas y consacrer tout son génie. Les diverses parties de ce rôle se réduisent à trois : la première apprend au frère insinuant à distinguer les sujets sur lesquels il doit fixer son choix et ceux qu'il doit exclure ; la seconde lui indique les moyens qu'il doit employer pour déterminer à se faire enrôler ceux qu'il en croit dignes ; la dernière partie est l'art de former

les novices et de les enchaîner à l'illuminisme, avant même qu'ils aient été admis à la cérémonie de l'initiation.

Les instructions du frère insinuant portent que, pour apprendre à connaître les sujets qu'il peut enrôler, il devra se munir de tablettes en forme de journal; tous ceux qui l'entourent seront l'objet de ses investigations: il tâchera de découvrir quelles sont leurs passions, leurs préjugés, leurs liaisons, leurs intérêts, leur fortune, en un mot, tout ce qui pourra donner sur eux des détails les plus circonstanciés; chaque jour il consignera, sur ses tablettes, ce qu'il aura découvert en ce genre; deux fois par mois il fera le relevé de ses observations, il en transmettra l'ensemble à ses supérieurs. Ce système d'inquisition tiendra l'ordre au courant, du nom des hommes desquels il doit espérer la protection, ou redouter l'opinion, des moyens à prendre pour gagner les uns et pour écarter les autres; c'est pour le frère insinuant surtout que le code porte : appliquez-vous à l'art de vous contrefaire, de vous masquer. *Tais-toi! Tâche de paraître parfait! Masque-toi!* sont les trois grands préceptes de l'illuminisme.

Quand le frère enrôleur est parvenu à lier un novice à l'ordre par le serment de se soumettre, à perdre son honneur, sa vie même, plutôt que de

méconnaître cet étrange et redoutable droit, qui fait dépendre, des satellites de l'illuminisme, la vie et la mort de quiconque plaira ou déplaira à ses supérieurs ; quand le novice en est arrivé au point de ne pas voir que ce prétendu droit, au lieu de lui montrer une société de sages, n'annonce qu'une fédération d'assassins et d'émissaires du vieux de la montagne ; quand enfin il s'est livré lui-même et s'est soumis à ce terrible droit, le novice est dans toutes les dispositions que ses supérieurs attendaient pour l'élever au second grade de la classe préparatoire, le frère insinuant termine sa mission, en servant lui-même d'introducteur à son élève.

Pendant les ténèbres de la nuit, le novice est conduit dans une chambre à demi-éclairée ; là, deux hommes l'attendent, ce sont, après le frère insinuant, les deux premiers illuminés qu'il lui soit permis de connaître : l'un, à demi caché par une lampe recouverte d'un voile, est le supérieur ou délégué initiant ; l'autre, prêt à écrire l'acte d'initiation, sert de secrétaire. Nul autre n'est admis que le novice et son introducteur. Une première question lui est adressée pour lui demander s'il persévère dans son intention d'être reçu parmi les frères ; sur sa réponse affirmative, les questions se succèdent, elles tendent toutes à s'assurer s'il est

disposé à la soumission, la plus absolue, aux lois de l'illuminisme; l'introducteur se rend garant des dispositions de son élève, et demande en retour pour lui la protection de l'ordre. Alors l'initiant s'adressant au novice, lui dit : « Votre désir est « juste ; au nom de l'ordre sérénissime dont je « tiens mes pouvoirs, et au nom de tous ses mem- « bres, je vous promets justice et secours. » Prenant ensuite une épée nue qui est sur la table, il en présente la pointe au cœur du novice, et continue : « Mais si tu n'allais être qu'un traître, qu'un « parjure, apprends que tous les frères seront « appelés à s'armer contre toi ; ne crois pas « échapper, ou trouver un lieu de sûreté ; quelque « part que tu sois, nos frères inconnus te pour- « suivront, te tourmenteront jusqu'à t'arracher les « entrailles. » Il replace l'épée sur la table, et reprend : « Mais si vous persistez dans le dessein « d'être admis dans notre ordre, prêtez le serment « qui vous est présenté. » La formule en est conçue en ces termes :

« En présence du Dieu Tout-Puissant, et devant « vous, plénipotentiaires du très haut et très excel- « lent ordre dans lequel je demande à être admis, « je reconnais ici toute ma faiblesse naturelle et « l'insuffisance de mes forces... Je voue un éternel « silence, une fidélité et obéissance inviolables à

« tous les supérieurs et aux statuts de l'ordre ; je « renonce pleinement à mes propres vues, à mon « jugement personnel ; je m'engage à regarder les « intérêts de l'ordre comme les miens ; je promets « de le servir de mon sang, de mon honneur et de « ma fortune. Si jamais, par imprudence, passion, « ou méchanceté, j'agis contre les lois ou contre « le bien du sérénissime ordre, je me soumets à « tout ce qu'il lui plaira d'ordonner pour mon « châtiment. »

Ce serment, signé par le novice, et enregistré dans les archives de la secte, l'initiant lui déclare qu'il fait partie de l'ordre, mais qu'il n'y connaîtra encore que ceux qui, du même rang que lui, auront le même supérieur. Dès cet instant, il est élevé au grade de minerval, il devient membre de l'académie de la secte, et apprend les signes auxquels les frères de ce grade se reconnaissent, signes tous dans le genre de ceux des maçons.

Si vers la fin de ces travaux littéraires, il reste au frère minerval, ce que les adeptes appellent les inclinations religieuses, on lui conférera les trois premiers grades ; il restera sous l'inspection des supérieurs illuminés, mais il ne sera jamais, pour eux, qu'un frère minerval déclaré inhabile dans les registres de l'ordre. A-t-il, au contraire, donné des

preuves de peu d'attachement à sa religion et à son prince, il sera élevé au grade d'*illuminé mineur*, et passera promptement à celui de *novice écossais*, ou d'*illuminé majeur*. Cette double dénomination a aussi un double but; comme novice, il est enté sur la franc-maçonnerie, et n'est qu'un piége tendu à la crédulité des élèves qui se montrent peu dignes d'êtres initiés aux mystères de la secte, il sert uniquement d'introduction au grade de chevalier écossais, qui termine la carrière des dupes. Comme véritable grade, il enchaîne l'adepte par des liens toujours plus indissolubles; il sert de préparation immédiate aux grands mystères, et fournit à l'illuminisme les maîtres de ses académies. Quand le récipiendaire a donné, par écrit, l'assurance qu'il reconnaît les supérieurs de l'illuminisme comme chefs *secrets inconnus*, mais légitimes de la franc-maçonnerie, qu'il adhère et veut adhérer pour toujours au système maçonnique de l'illuminisme, qu'il se croit obligé de travailler sous la direction et sous les ordres de ses supérieurs, *dans le sens et suivant le but de l'ordre*, pour le bonheur du genre humain; les chevaliers écossais l'invitent alors à assister *au chapitre secret*, c'est le nom que prend la loge dans ce grade; elle est tendue en vert, splendidement éclairée et décorée. Les chevaliers, en bottes, en éperons, l'épée au côté,

la croix suspendue au cou, par un ruban vert, sont rangés autour d'un trône, sur lequel est assis le préfet des chevaliers ; une croix, en émeraude, brille sur son tablier, et l'étoile de l'ordre orne sa poitrine ; à sa droite, est le frère porte-glaive, tenant l'épée de l'ordre ; à sa gauche, le maître des cérémonies, un rituel à la main.

Le préfet, adressant la parole au récipiendaire, lui dit : « Tu vois ici une partie de nos légions in-
« connues, unies par des liens indissolubles, pour
« combattre au nom de l'humanité. Si tu veux te
« rendre digne de veiller avec eux et d'entrer dans
« ce sanctuaire, ton cœur doit être pur et ton
« esprit brûler d'un feu divin pour la dignité de la
« nature. La détermination que tu prends est la
« plus importante de ta vie. Nous ne faisons point
« un jeu de vaines cérémonies. En te créant che-
« valier, nous attendons de toi des exploits nobles,
« grands et dignes de ce titre. Salut de notre part,
« si tu viens pour nous être fidèle ; si tu dois être
« un faux-frère, sois tout à la fois maudit et mal-
« heureux. Puisse le grand Architecte de l'univers
« te précipiter dans l'abîme. A présent, fléchis
« le genou, et fais sur cette épée le serment de
« l'ordre. »

Dès qu'il est prononcé le préfet déclare au réci-

piendaire qu'il le crée chevalier de l'ordre de Saint-André, suivant l'antique usage écossais : Lève-toi,
« lui dit-il ensuite, et, désormais, garde-toi de flé-
« chir le genou devant celui qui est homme comme
« toi. »

CHAPITRE XI.

Petits mystères. — L'Épopte.

Quelque assurée que la secte put être de la fidélité de ses élèves, Weishaupt redoutait cependant d'en trouver que le dernier objet de son illuminisme révolterait. De là cette sous-division de grades dans les petits mystères même. Le premier qu'obtient l'adepte dans cette classe l'initie au sacerdoce de la secte ; de chevalier écossais il devient *Epopte*, c'est sous ce nom seul qu'il doit être connu de la classe inférieure ; dans les grades supérieurs il est appelé *Prêtre*.

Au jour convenu pour cette initiation l'adepte

introducteur se rend chez le prosélyte, lui place un bandeau sur les yeux et le fait monter dans une voiture dont les stores sont fermés; après mille détours les chevaux s'arrêtent, le prosélyte, conduit par la main, monte lentement au vestibule du temple des mystères; son guide le dépouille alors des symboles maçonniques, lui met à la main une épée nue, lui ôte le bandeau de dessus les yeux, et lui défend d'entrer dans le sanctuaire avant d'y être appelé : quelques instants s'écoulent, puis une voix s'écrie : — « Viens, malheureux fugitif! « les pères t'attendent; entre et ferme la porte « derrière toi. » Le prosélyte obéit, il pénètre dans le sanctuaire; ses yeux éblouis peuvent à peine supporter l'éclat de la multitude de bougies qui resplendissent sur des tentures rouge et or; au fond du temple, il voit un trône surmonté d'un riche dais; près du trône une table sur laquelle est une couronne, un sceptre, une épée, des florins d'or, des bijoux précieux qu'entrelacent des chaînes; au pied de cette table, sur un coussin écarlate, une robe blanche, une ceinture, simples ornements du costume sacerdotal.

« — Vois et fixe les yeux sur l'éclat de ce trône, « lui dit le hiérophante, si ces couronnes, ces « sceptres et tous ces monuments de la dégrada- « tion de l'homme ont des attraits pour toi, parle,

« nous pourrons peut-être satisfaire tes vœux ; si « tu veux t'élever pour aider à opprimer tes frères, « va, essaie à ton propre péril. Cherches- tu la « puissance, la force, de faux honneurs, les su- « perfluités? nous travaillerons pour toi ; nous te « procurerons ces avantages passagers : nous te « mettrons aussi près du trône que tu peux le dé- « sirer ; mais notre sanctuaire te sera fermé pour « toujours ; ici tu vois briller les attributs de la « royauté, et là, sur ce coussin, tu découvres le « modeste vêtement de l'innocence ; décide-toi.... « choisis ce que ton cœur préfère. »

Si, contre toute attente, le candidat prend la couronne, il est arrêté par ce cri : monstre, retire-toi ! cesse de souiller ce lieu saint; va, fuis, tandis qu'il en est encore temps. « A ces mots il sera « éconduit par le frère introducteur ; s'il prend la « robe blanche : — Salut à l'âme grande et noble « qui vient se joindre à nous ; mais arrête, il ne « t'est pas encore permis de te vêtir de cette robe ; « il faut d'abord que tu apprennes quel est le but « de la mission que nous te destinons ; le code des « mystères va t'être ouvert.

Le candidat s'assied; les frères dans un profond silence écoutent le discours du hiérophante, qui prenant le ton de l'enthousiasme apprend à l'initié que la nature, ayant un plan immense à

développer, commence par les termes les plus petits et les plus imparfaits, qu'elle parcourt régulièrement tous les termes moyens, pour conduire les choses à un état de perfection qui ne sera peut-être lui-même que le plus petit terme, dont elle partira ensuite pour les élever à une perfection d'un ordre supérieur.

L'initié qui serait maître de sa raison et non soumis à l'empire de la fascination, concluerait de cet exposé que le genre humain s'est perfectionné en passant de son état, prétendu primitif et sauvage, à la société civile, que s'il doit arriver à un état plus parfait encore, ce n'est certainement pas en retournant à l'état sauvage.

Cependant le hiérophante continue à développer les principes de sa doctrine : « La nature, dit-« il, a destiné le faible à servir parce qu'il a des « besoins ; le fort à dominer parce qu'il peut être « utile ; si l'un perd sa force, que l'autre l'acquière, « ils changeront de place ; celui qui servait devien-« dra maître ; celui qui a besoin d'un autre en « dépend aussi, il a lui-même renoncé à ses droits, « ainsi peu de besoins est la base première de la « liberté, c'est en cela que les sauvages sont au « suprême degré les plus éclairés des hommes et « peut-être aussi les seuls libres ; dès l'instant où « les peuples se réunirent en nations, ils cessèrent

« de se reconnaître sous un nom générique ; le « nationalisme fut appelé patriotisme et fit naître « le localisme, l'esprit de famille. Supprimez la « propriété, retranchez cet amour de la patrie, et « vous apprendrez de nouveau aux hommes à se « connaître et à s'aimer comme hommes ; le lien « des cœurs se déroule et s'étend. » Abrégeons ces sophismes de l'hiérophante illuminé, sous prétexte de son amour universel laissons-le s'indigner contre ces noms de Grecs, de Romains, de Français, d'Anglais, de païens et de juifs, de chrétiens et de musulmans qui distinguent les nations ou les cultes ; laissons-le répéter qu'à travers tous ces noms celui *d'homme* s'oublie, ce prétendu amour universel, pour le hiérophante illuminé comme pour les sophistes désorganisateurs, est le manteau de la plus odieuse hypocrisie. Ils ne prétendent aimer tous les hommes également que pour se dispenser d'en aimer un seul ; ils détestent l'amour de la patrie parce qu'ils haïssent les lois des nations ; aux affections de la famille, ils substituent l'amour universel ; mais ils n'étendent ce lien que pour annuler sa force et son action : ils se disent citoyens de l'univers pour cesser d'en remplir les devoirs dans leur patrie.

Le hiérophante en parcourant les diverses époques du genre humain, depuis l'institution civile,

ne voit dans les fastes de la société qu'oppression, despotisme, esclavage, la guerre succédant à la guerre, les révolutions aux révolutions et se terminant toujours par la tyrannie.

Supposons un instant un véritable sage présent à ces leçons, son cœur s'indignera et il interrompra le hiérophante pour lui dire : Insensé ! quel oracle t'apprit à ne voir dans les fastes de la société que ceux de ses brigands et de ses monstres ; n'est-ce donc que dans la peste, la famine, la foudre, les tempêtes et dans les éléments déchaînés que se trouve l'histoire de l'univers ? N'est-il point de jours calmes et heureux pour l'homme en société ? le soleil est-il un astre malfaisant, parce qu'il est des temps pour les frimats et pour les nuages ? faudra-t-il quitter un toit hospitalier parce qu'il est des incendies ? Maudirez-vous la vie et la santé parce qu'il est aussi des douleurs et des infirmités ? Pourquoi ce tableau rembruni des désastres qui viennent se mêler dans le cours des siècles à l'histoire de la société? pourquoi ce silence absolu sur les maux dont elle nous délivre, sur les avantages qu'elle procure à l'homme en le tirant de ses forêts, si honnête et probe il n'a pas besoin de lois, de magistrats, de souverain qui lui défendent d'opprimer, de voler les autres ; il a besoin d'un gouvernement qui l'empêche d'être

victime de la force ou de la mauvaise foi; si les adeptes d'une secte désorganisatrice appellent cette soumission aux lois esclavage, le sage la nomme sûreté et garantie de la liberté, il ne connaît pas de lois qui empêchent de faire le bien, de vivre heureux et tranquille dans la société; le méchant seul ne voit de liberté que là où il peut faire le mal impunément; le sage n'a pas besoin de cette liberté; il sait gré à celui qui l'empêche, vous l'appelez tyran, despote, il le nomme son roi, son bienfaiteur.

Mais le but des leçons de l'épopte n'est pas de rendre hommage à la vérité, il redit sans cesse aux adeptes que la vraie morale est l'art d'apprendre aux hommes à *devenir majeurs*, à secouer le *joug de la tutelle*, à se mettre dans l'*âge de la virilité*, que nos principes, dit-il, deviennent l'opinion et la règle des mœurs, faisons enfin de la *raison* la religion des hommes, et le problème sera résolu.

Cependant l'hiérophante termine son discours; l'initié, avant de recevoir l'onction sacrilége, est reconduit au vestibule; là, il est revêtu d'une tunique blanche; une large bande de soie écarlate lui sert de ceinture; une lisière de la même couleur attache et fait retomber les manches, à partir de l'avant-bras. Un voile se lève et laisse aperce-

voir un autel surmonté d'un crucifix, le rituel de l'ordre, un encensoir, une fiole d'huile sont près de l'autel. Le doyen faisant les fonctions d'évêque, entouré de ses acolytes, prie sur l'initié, le bénit, lui coupe quelques cheveux sur le sommet de la tête, le revêt des ornements sacerdotaux; la formule de la tiare est la même que celle des Jacobins pour leur bonnet rouge. « Couvre-toi de ce bonnet, il vaut mieux que la couronne des Rois. » Le doyen offre ensuite à l'initié un rayon de miel et un peu de lait en lui disant : « Voilà ce que la « nature donne à l'homme. Combien il serait heu-« reux, si le goût des superfluités, en lui ôtant « celui d'une nourriture si simple, n'avait multi-« plié ses besoins et empoisonné le baume de sa « vie. »

Lorsqu'un époptе se distingue assez par son habileté pour avoir part à la direction politique de l'ordre, il est élevé à la dignité de régent ou de prince illuminé. L'investiture de la principauté se fait en lui donnant le bouclier, les bottes, le manteau et le chapeau de l'ordre; revêtu des insignes de son nouveau grade, il écoute en silence les instructions qui lui sont données sur le rôle qu'il doit désormais jouer dans l'ordre.

CHAPITRE XII.

Classe des grands mystères. — Le mage et l'homme-roi.

Weishaupt en divisant ses grands mystères en deux classes a distribué aussi ses derniers secrets en deux parties, les uns ont pour objet la religion, il les revèle à ses *mages*; il réserve pour le grade de *l'homme-roi* ce qu'il nomme sa politique.

Suivons séparément ces grades et nous verrons que le code de l'illuminisme n'est qu'une suite de préparations, à la doctrine et aux principes, dont ses mystères ultérieurs sont le dernier résultat. Pour ces deux grades il n'est plus de cérémonies d'initiation, on ne permet pas même aux élus de les

transcrire, on les leur communique par une simple lecture.

Le premier, qui est celui de *mage* appelé aussi le *philosophe* contient les principes fondamentaux du spinosisme : tout à leurs yeux est matériel ; Dieu et le monde ne sont qu'une même chose ; les religions sont regardées comme inconsistantes, chimériques et dues à l'invention d'hommes ambitieux. Le second grade des grands mystères, appelé l'*homme-roi*, enseigne que chaque père de famille paysan ou artisan, noble ou bourgeois est souverain, comme l'étaient les hommes sous la vie patriarcale, à laquelle on doit ramener le genre humain.

« Ce que nous avons fait jusqu'ici pour vous, « leur dit l'initiant, dans ce grade, tendait à vous « rendre digne de travailler comme nous et avec « nous à la destruction, à l'anéantissement de la « propriété, de la famille, de la magistrature, du « gouvernement, des lois et de toute société civile ; « république démocratique, ou monarchie et aris- « tocratie.

« Tous les hommes sont égaux et libres ; c'est là « leur droit imprescriptible ; mais ce n'est pas sous « les rois seulement qu'ils perdent l'usage de cette « liberté ; elle est nulle partout où il existe d'au- « tres lois pour les hommes que leur volonté même ;

« le despotisme et la tyrannie ne dépendent pas « seulement d'un monarque ou d'une aristocratie ; « elles résident essentiellement dans le peuple sou- « verain et démocrate, dans le peuple législateur ; « quel droit a cette multitude et cette majorité de « me soumettre moi et la minorité à ses décrets? « Était-ce là le droit de la nature? existait-il un « peuple souverain et législateur quand l'homme « jouissait de son égalité et de sa liberté naturel- « les? la soumission aux lois tyranniques des gou- « vernements populaires, n'est donc pas plus dans « la nature que celle accordée aux monarchies. « Sous la vie patriarcale, les hommes construi- « saient-ils des villes, des maisons? Ils étaient « égaux et libres, leur patrie était le monde, et non « un royaume ou une république dans un coin « de terre.

« Soyez égaux et libres et vous serez cosmopo- « lites ou citoyens du monde. Frère et ami, cette « vie patriarcale, à laquelle la secte veut vous « ramener, remonte à une époque antérieure à la « *propriété*, à la construction de demeures fixes et « à la culture des champs ; la secte ne veut ni de « lois agraires, ni abolir la distinction de *riches* et « de *pauvres*, elle exige la destruction de toute « propriété, celle du *pauvre* comme celle du « *riche*. »

Si l'illuminisme ou socialisme commence par dépouiller les heureux de la terre, de leurs palais ou de leurs domaines, c'est pour apprendre au pauvre que l'origine de sa propriété n'étant pas mieux fondée, le moment de s'emparer de sa cabane ou de son champ arrivera pour lui comme pour le riche.

Le Genevois Jean-Jacques Rousseau, prévenant les leçons de Weishaupt, avait fait entendre ce sophisme : « Le premier qui, ayant enclos un ter-« rain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva « des gens assez simples pour le croire, fut le vrai « fondateur de la société civile. Que de crimes, « a-t-il ajouté, que de guerres, de meurtres, de « misères n'eût point épargné au genre humain celui « qui, arrachant les pieux ou comblant les fossés, « eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter « cet imposteur ! Vous êtes perdus si vous oubliez « que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à « personne ! »

Qu'il aurait épargné de forfaits et de spoliations ce même philosophe, si, renonçant à son désastreux paradoxe, il avait su donner au genre humain des leçons plus vraies, plus réfléchies, s'il avait dit : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci n'est à personne !* je le cultiverai ; de stérile, je le rendrai fertile, afin

d'en tirer ma subsistance, celle de ma femme et de mes enfants ; pour récompense de mes travaux, ce terrain sera à moi. »

Le premier qui, tenant ce discours, seconda le vœu de la nature et trouva des hommes assez sages pour l'imiter, fut le bienfaiteur de l'humanité. Il apprit à ses enfants qu'ils n'étaient pas faits pour disputer aux animaux ou pour s'arracher entre eux les fruits sauvages de la terre ; il leur dit qu'il était des vertus, domestiques et civiles, préférables à la vie vagabonde et trop souvent féroce des *nomades*. Sa postérité fut bénie, ses générations se multiplièrent ; s'il ne put prévenir tous les maux, il arrêta au moins ce premier fléau, cette stérilité qui étouffe le germe de la vie et ne laisse aux forêts que des hommes épars, trop souvent semblables au lion et au tigre, à qui, seuls, elles sont destinées.

Weishaupt parle à ses adeptes d'Abraham et des patriarches, du *père, prêtre* et *roi*, seul souverain de la *famille*, et leur imagination se laisse séduire par l'aspect d'un père entouré des ses enfants, exerçant sur eux le plus doux des empires, et chacun d'eux, docile à cette souveraineté donnée par la nature, en révérer les ordres, en prévenir toutes les volontés. Mais, dans le code de l'illuminisme, cet empire n'a pas de réalité ; la puissance paternelle cesse avec la faiblesse de l'enfant ; le patriar-

che-roi ne doit pas s'attendre plus à la reconnaissance et à l'amour de ses sujets qu'à leur obéissance. Weishaupt, en leur donnant une *liberté*, une *égalité* entière, leur a déjà appris à méconnaître l'autorité de la famille plus encore que l'amour de la patrie. Par quels liens vos enfants vous appartiendront-ils, dès qu'ils pourront, sans crainte, résister à votre souveraineté patriarcale, ou même dès que leurs bras débiles auront assez de force pour cueillir le fruit dont ils feront leur nourriture; tous les liens de la nature s'effacent dans les derniers mystères de Weishaupt; l'enfant, de même que le tigre, oublie son père dès qu'il peut courir seul à sa proie. C'est donc en propageant la dépravation des mœurs, par l'extinction des plus justes, des plus purs sentiments de la nature, que la secte consomme ses mystères. Au nom de son *égalité et de sa liberté*, elle maudit l'empire et l'amour de la patrie; au nom de cette même égalité, de cette même liberté, elle abjure l'empire et l'amour de la famille.

CHAPITRE XIII.

Essais de Weishaupt auprès des loges maçonniques. — Le baron Knigge.

Weishaupt avait, dès les premiers jours de son illuminisme, compris tout le parti qu'il pourrait tirer de la multitude des francs-maçons répandus en Europe. — « Que je vous dise une nouvelle, écri-
« vait-il à un de ses adeptes : Je pars pour Munich
« et vais me faire recevoir maçon afin de cimenter
« une alliance entre eux et nous. »

Weishaupt reçut en effet les premiers grades maçonniques dans la loge appelée de Saint-Théodore. On lui disait en vain que toute discussion religieuse ou politique était bannie des loges ; qu'un

véritable franc-maçon était essentiellement fidèle à son prince et au christianisme : Weishaupt savait ce que devenaient, dans son illuminisme, ces assurances ; il crut aisément qu'il en serait de même chez les francs-maçons. Bientôt le baron Zwach lui fournit le moyen de pénétrer dans leurs secrets sans être obligé d'en subir les épreuves. Weishaupt, dès-lors, ordonna à tous ses aéropagistes de se faire recevoir francs-maçons et de créer une loge à Munich, à Eichsladt, et dans toutes les circonscriptions illuminisées.

Les rose-croix virent avec dépit s'élever une nouvelle société secrète, qui ne peuplait ses loges qu'aux dépens des leurs et qui commençait à les décréditer, en se vantant d'avoir seule les vrais secrets de l'ordre. Quelques impie que fussent ceux de ces rose-croix, et quoique leur système conduisît au même but, quant à l'annullation du christianisme, la route qu'ils prenaient pour y arriver était toute opposée à celle de Weishaupt ; ce dernier méprisait toutes les superstitions de l'alchimie ; il détestait leur théosophie ; il se jouait de leur double principe, de ces génies bons ou mauvais, dont tant de rose-croix ont besoin pour leur science de la magie, de la cabale et de la *faculté d'Abrax*.

« *Abraxas*, écrivait Weishaupt à un de ses « adeptes intimes, est une réunion de lettres ima-

« ginée par Bassilide, sophiste d'Alexandrie et fa-
« meux hérésiarque au second siècle, pour expri-
« primer le nombre des trois cent soixante-cinq
« intelligences ou esprits dont il formait son Dieu.
« En effet, les lettres dont ce mot est composé,
« rendent précisément, en grec, ce chiffre de 365 :
« A B R A X A S
1 2 100 1 60 1 200 Bassilide fondait toute
« sa magie sur le nombre de ses génies ; de là,
« cette faculté d'Abraxas, pour dire la science de la
« magie. »

Malgré tout l'avantage que Weishaupt savait tirer des symboles et des explications maçonniques, pour conduire ses adeptes à l'impiété, il lui fallait un confident qui pût le seconder dans ses travaux de perversité ; le démon des révolutions lui envoya un baron hanovrien, du nom de Knigge, qui peut être comparé à un de ces génies malfaisants, impatients de voler partout où le roi des enfers leur a montré le mal à faire. La grande jouissance de Weishaupt était de bouleverser le monde sans en être vu ; la conscience des forfaits était pour lui ce qu'est pour l'honnête homme celle des vertus, ses succès lui suffisent. Le baron Knigge était un de ces êtres qui se mêlent et qui veulent toujours paraître avoir tout fait ; tous deux sont impies et désirent également s'affranchir du frein des lois ; mais Weishaupt a des idées arrêtées et fixes que la révo-

lution doit réaliser ; Knigge est irrésolu, fantasque ; il variera ses leçons, il les adaptera aux caractères de ses élèves, il fera un déiste, un sceptique de celui dont il ne pourra faire un athée. Weishaupt veut tout anéantir ; religion, magistrats, société, propriété ; Knigge détruira moins s'il peut espérer de gouverner ce qui restera des débris de la société. Du fond de sa retraite, l'un a plus étudié les hommes, il sait mieux ce qu'il voudrait en faire ; l'autre les juge d'après leurs intrigues, il se contentera de de ce qu'il pourra en faire. Disciple chaleureux du charlatan *Schrœder*, le Cagliostro de l'Allemagne, Knigge, à vingt-cinq ans, croyait aux mystères et se livrait à toutes les évocations de l'antique et de la moderne cabale. Au milieu de ses opérations magiques il se flattait de voir se débrouiller le chaos des idées qui roulaient dans sa tête. Il sut se procurer les manuscrits les plus rares, les plus mystérieux des loges maçonniques, il en étudia toutes les sectes. Il joignit à cette étude celle des sophistes du jour, s'abandonnant ainsi, d'un côté, aux folies cabalistiques ; de l'autre, à l'impiété philosophique. Courtisan sans faveur, il quitta son prince pour se faire directeur d'une troupe de comédiens ; il laissa ensuite le théâtre pour prendre du service militaire dans les troupes de Hesse-Cassel. Son esprit inquiet et brouillon lui ayant valu

son congé, il se fit écrivain, remplit ses libelles d'invectives contre le catholicisme; quelques jours après, il adopta cette religion et l'abandonna ensuite pour recommencer contre elle ses diatribes, se rangea de nouveau parmi les protestants et finit par écrire en déiste.

Ainsi s'était formé, dans l'agitation successive de la cour, du théâtre, du militaire, des francs-maçons, des sophistes, des apostats, des libellistes, cet homme en qui Weishaupt devait trouver le plus digne de ses adeptes et le plus actif de ses coopé-pérateurs.

CHAPITRE XIV.

Congrès à Wilhelmsbad. — Illuminés théosophes. — Swedenborg.

Une assemblée générale des députés maçonniques venait d'être convoquée à Wilhelmsbad pour l'année 1781. L'une des sectes les plus dangereuses qui y était représentée, était une espèce d'illuminés, se disant Théosophes, fondée par le baron Emmanuel de Swedenborg, qui naquit à Upsal en 1688. Après avoir passé une grande partie de sa vie à étudier les sciences les plus abstraites, s'être montré successivement poète, philosophe, métaphysicien, minéralogiste, marin, théologue, astronome, il fut frappé d'une de ces fièvres qui laissent

après elle de longues traces du dérangement des organes. Ses méditations ou ses aberrations se ressentirent des spéculations auxquelles il s'était livré sur l'infini, sur l'esprit, la matière, Dieu et la nature. Il se crut tout à coup inspiré et envoyé de Dieu pour révéler des vérités nouvelles. Il expose lui-même en ces termes l'origine de son apostolat : « — Je dînais fort tard dans mon auberge à Lon« dres ; je mangeais avec grand appétit, lors« qu'à la fin de mon repas, je m'aperçus qu'un « brouillard se répandait sur mes yeux et que le « plancher de ma chambre était couvert de rep« tiles hideux. Ils disparurent, les ténèbres se dis« sipèrent, et je vis distinctement, au milieu d'une « lumière vive, un homme assis dans un coin de « la chambre, qui me dit d'une voix terrible : *Ne « mange pas tant*. A ces mots, ma vue s'obscurcit, « ensuite elle s'éclaircit peu à peu, et je me trouvai « seul.

« La nuit suivante, le même homme rayonnant « de lumière, se présenta à moi et me dit : « Je « suis le Seigneur Créateur et Rédempteur, je t'ai « choisi pour expliquer aux peuples le sens inté« rieur et spirituel des Écritures sacrées, je te dic« terai ce que tu dois écrire. »

« Je ne fus point effrayé, cette fois, et la lumière, « quoique très vive, ne fit aucune impression dou-

« loureuse sur mes yeux ; le Seigneur était vêtu de
« pourpre et la vision dura un quart d'heure. Cette
« nuit même les yeux de mon intérieur se trouvè-
« rent ouverts et disposés pour voir dans le ciel,
« dans le monde des esprits et dans les enfers, où
« je trouvai plusieurs personnes de ma connais-
« sance, les unes mortes depuis longtemps, les
« autres récemment. »

Swedenborg date cette vision de 1745, il vécut jusqu'en 1772, écrivant sans cesse quelques nouveaux volumes de ses révélations, voyageant d'Angleterre en Suède, et presque chaque jour, de la terre au ciel ou aux enfers. Il faut une grande patience pour lire toutes ces productions, et quand on les a bien étudiées, il n'est pas facile d'avoir une opinion arrêtée sur l'auteur. Dans Swedenborg illuminé, les uns croiront voir un homme en proie à un délire constant ; d'autres reconnaîtront le sophiste et et l'impie, plusieurs y verront le charlatan hypocrite : il serait aisé de montrer ces divers caractères réunis dans cet homme. Le veut-on insensé et livré à toutes les folies d'un visionnaire ? suivez-le dans ses fréquents voyages au monde des esprits ; là il vous montre un paradis en pleine correspondance avec la terre ; il décrit le ciel et ses campagnes, ses forêts, ses rivières, ses provinces, ses villes ; là, il est des universités pour les anges savants, des foires

et des hôtels de la Bourse pour les anges commerçants ; il y voit des esprits des deux sexes qui s'unissent et qui jouissent éternellement de la jeunesse, de la beauté et de la santé.

Les écrits et la vie de Swedenborg fournissent partout les allures du charlatan ; il assure avoir des esprits à ses ordres, et ces esprits sont censés lui révéler les choses les plus secrètes. La princesse Ulrique, reine de Suède, lui demande pourquoi son frère, le prince de Prusse, était mort sans répondre à une lettre qu'elle lui avait écrite. Swedenborg promet de consulter le feu prince. Le lendemain il revient et s'adresse en ces termes à la reine : « Votre frère m'est apparu cette nuit, et il « m'a chargé de vous annoncer qu'il n'a pas ré- « pondu à votre lettre parce qu'il désapprouvait « votre conduite. Il dit que votre imprudente poli- « tique et votre ambition ont été cause du sang ré- « pandu. Je vous ordonne, de sa part, de ne plus « vous mêler des affaires de l'État, et surtout de ne « pas exciter des troubles dont vous seriez tôt ou « tard la victime. »

La reine est étonnée, Swedenborg a ajouté des choses qu'elle seule et le feu prince pouvaient savoir ; la réputation du charlatan s'accroît ; mais pour apprécier combien ce mérite de devin était peu fondé, il suffit de savoir que la lettre avait été

interceptée, par deux sénateurs, qui profitèrent de l'occasion pour dicter à Swedenborg la leçon qu'ils voulaient donner à la reine.

Swedenborg, comme sophiste impie, a deux systèmes : l'un apparent et manifeste pour les niais et les dupes, l'autre réservé aux élus ; l'un qui ne semble tendre qu'à réformer le christianisme, l'autre qui conduit à l'athéisme, au spinosisme et au matérialisme. Swedenborg a imaginé deux mondes; l'un *invisible et spirituel,* l'autre visible et matériel ; son monde spirituel comprend le ciel, la demeure des esprits, et l'enfer.

Sans nous arrêter à décrire toutes les hallucinations d'une imagination en délire, disons que Swedenborg substitue ses propres dogmes à ceux de l'Évangile, et annonce à ses adeptes le retour d'une religion naturelle, semblable à celle qui régnait dans le monde avant le déluge. Il est difficile d'expliquer dans un langage simple et intelligible la doctrine de Swedenborg : sa divinité première est un prétendu soleil, spirituel, qui se forme, dans les hautes régions, du feu le plus ardent et le plus lumineux ; il nomme Dieu la chaleur et l'ardeur qui attise ce feu. Tant que la matière est dans un état d'expansion, d'agitation, d'incandescence et qu'elle reste dans ces régions brûlantes, il le nomme soleil spirituel ; les parties moins subtiles ou moins

inflammables qui sont poussées vers une des extrémités de ces régions, forment en se réunissant le soleil naturel ; elles ne sont pas encore matière, mais elles le deviennent en se coagulant à l'extrémité des atmosphères de ce second soleil ; là, elles se rapprochent, se refroidissent, s'épaississent, forment de lourdes masses, et deviennent enfin ce qu'il plaît à Swedenborg de nommer *matière*. Elles cessent d'être Dieu, ou soleil spirituel, parce qu'elles ne sont plus en état d'incandescence.

La doctrine de Swedenborg conduit donc au matérialisme pur ; pour amuser ses demi-initiés, il a sa Nouvelle-Jérusalem ; mais ses profonds adeptes se sont réfugiés dans les antres de la franc-maçonnerie *rozi-crucienne*. Les vœux de Swedenborg sont donc les mêmes que ceux des arrière-loges, ennemies de nos Rois et de toutes lois religieuses et civiles.

Son Dieu chaleur et lumière, son double monde, son double homme, ne sont évidemment encore que de bien légères modifications du double principe de Manès ; sa science magique, celle des évocations et celle des Eons appartient toute entière à la cabale.

Vers l'année 1777, les disciples de Swedenborg prirent le nom d'illuminés Théosophes ; leurs prin-

cipales loges siégeaient à Avignon, à Lyon, à Manchester ; leurs mystères dès-lors s'étaient mêlés à ceux des martinistes. Les deux sectes avaient chacune leurs députés à Wilhelmsbad.

CHAPITRE XV.

Les Martinistes.

Le système religieux de M. de Saint-Martin se composait d'un être premier, unique, universel, sa cause à lui-même, et source de tout principe; il produisait un nouvel être de la même substance que lui-même; bon d'abord mais qui devenait méchant et ne voulait que le mal. Le principe bon, malgré sa toute-puissance, ne pouvait former ni le monde, ni aucun être corporel sans la participation du mauvais principe; l'un agissait, l'autre réagissait; ces combats perpétuels formèrent la terre et les corps. Dans ces temps antiques l'homme existait sans enveloppe matérielle; cet

état était bien préférable à celui où il se trouve maintenant; mais il abusa de la liberté, il s'écarta du centre où le bon principe l'avait placé; alors il eut un corps, et ce moment fut celui de sa chute : cependant comme il avait conservé quelque dignité dans son état d'abaissement, saint Martin enseignait qu'il redeviendrait un jour ce qu'il était avant les germes et les temps, qu'il s'était égaré en allant de quatre à neuf, qu'il se retrouverait en retournant de neuf à quatre.

Ce langage énigmatique s'éclaircissait à mesure que le martiniste avançait dans les mystères. On lui apprenait que le nombre *4* est la ligne droite, le nombre *9* la circonférence ou la ligne courbe, que le soleil est le nombre quartenaire; le nombre neuf la lune et par conséquent la terre dont elle est le satellite. L'adepte en concluait que l'homme, avant les temps, était dans le soleil ou dans le centre de la lumière, qu'il s'en était échappé par le rayon, et qu'arrivé jusqu'à la terre, en passant par la lune, il retournera un jour à son centre pour se réunir plus tard au Dieu bon.

Ce rapide aperçu de la doctrine religieuse des martinistes suffit pour démontrer l'esprit d'impiété qui les régissait : mais ce n'était pas assez pour cette secte de renouveler, de propager ces délires d'une philosophie insensée contre le christia-

nisme, il fallait encore que la haine des lois vint se mêler à ces mystères ; l'adepte martiniste ne reconnaissait d'autorité légitime ; que celle qui s'exerçait par le père de famille avant le déluge.

Les martinistes avaient fondé à Avignon des écoles secrètes, destinées à donner l'explication de leur code mystérieux ; elles disposaient à l'initiation, on y apprenait l'art de paraître évoquer les morts, de faire parler des hommes absents, de voir ce qu'ils faisaient à une distance de mille lieues, celui de faire tourner et parler les tables, toutes les ressources que les charlatans, de tous les âges, emploient pour faire illusion au peuple et vivre aux dépens de sa crédulité superstitieuse ; les martinistes l'étudiaient pour renverser le trône et les autels.

De toutes les assemblées générales tenues pendant l'espace de trente années par les francs-maçons à Brunswick, à Wisbaden et dans les autres villes de l'Allemagne ; aucune n'avait été aussi imposante que celle de Wilhelmsbad par le nombre des élus, par la variété des sectes dont elle se composait ; c'était en quelque sorte tous les éléments du chaos maçonnique réunis dans le même antre. Pendant six mois ils délibérèrent dans leur immense et ténébreuse loge ; sans que les souverains ou les magistrats parussent s'inquiéter de ce qui

se tramait contre eux ou leur peuple. La politique s'en reposa, sans doute, sur les princes que les maçons comptaient parmi leurs frères, elle ne savait pas qu'il n'est pour les adeptes de ce rang que des demi-confidences, elle ignorait que pour les comités secrets les grands noms ne furent jamais qu'une protection, à l'abri de laquelle on sait se mettre alors même que l'on médite la ruine du prince protecteur.

A dater du congrès de Wilhelmsbad, les progrès de la secte bavaroise deviennent rapides; leur chef-lieu est désormais à Francfort, auprès du baron Knigge; bientôt les loges se multiplient, la Franconie, la Souabe, les cercles du Haut et du Bas-Rhin, la Westphalie ont leurs époptes et presque dans chaque ville des écoles minervales. Celles de Vienne et de Berlin annoncent presque immédiatement que l'illuminisme se répand dans le Tyrol et la Styrie, il pénètre dans l'Italie; d'autres adeptes le propagent dans les loges de Bruxelles, de la Hollande et de la Livonie. Il n'y avait pas encore une année que le congrès de Wilhelmsbad était terminé que déjà l'on trouve dans les archives de la secte des rapports officiels et des comptes rendus par les époptes sur l'état général de leurs provinces, sur les progrès de leurs novices, de leurs initiés et de leurs émissaires.

CHAPITRE XVI.

Députation des illuminés de Weishaupt aux francs-maçons de Paris. — Convocation des États-Généraux. — Règne de la Terreur. — Mort de Louis XVI.

Dès l'année 1782, le baron Knigge et Weishaupt avaient formé le projet d'agréger à leur illuminisme la nation française ; mais son génie ardent, impatient et difficile à contenir offrait, à ces deux chefs, de puissants motifs pour ne pas trop hâter leurs conquêtes au-delà de Strasbourg ; l'explosion en France pouvait être prématurée, et Weishaupt ne voulait pas d'une révolution partielle et locale, qui pouvait ne servir qu'à mettre sur leurs gardes les divers souverains de l'Europe. Weishaupt vou-

lait que de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion les peuples eussent tous leur 14 juillet; que les Rois s'éveillassent comme Louis XVI, captifs de leurs sujets; que les autels et les trônes pussent s'écrouler au même instant.

Les Français, dans ce plan, devaient naturellement être le dernier des peuples illuminisés, parce qu'on était sûr que leur activité n'attendrait pas, pour éclater, que l'explosion pût être instantanée et universelle; cependant il existait déjà des adeptes dans le centre même de ce royaume; quelques-uns avaient été admis aux secrets de la secte lors de l'assemblée de Wilhelmsbad. Dès la même année, Diétrich, ce maire de Strasbourg qui devint, en Alsace, l'émule de Robespierre, se trouvait déjà sur la liste des frères; mais ils avaient un adepte bien plus important dans la personne du marquis de Mirabeau.

Par quelle étrange fatalité les ministres du plus honnête homme des Rois, avaient-ils cru devoir confier une partie de ses intérêts à cet homme, dont toute la vie n'avait été jusqu'alors qu'un tissu de la plus monstrueuse immoralité.

Envoyé à Berlin, il fût bientôt environné d'illuminés: Nicolaï, Biester, Gédicke, Leuchsenring devinrent sa société favorite; à Brunswick il fût initié par Mauvillon, alors professeur au collége

Carolin et élève du baron Knigge, aux derniers mystères de l'illuminisme.

De retour en France, il commença par introduire lui-même les nouveaux mystères dans sa loge appelée des *Philolètes*. Son premier collègue fut l'abbé de Talleyrand de Périgord. Mirabeau connaissait les motifs qui, jusqu'alors, avaient empêché les chefs de l'illuminisme de travailler encore à la conquête de la France ; il sut leur persuader qu'il était temps, pour eux, de se montrer chez une nation qui n'attendait que leurs moyens pour hâter une révolution, à laquelle tant d'autres conjurés la disposaient depuis longtemps.

La politique de Mirabeau prévalut dans l'aréopage de Weishaupt ; les voix se réunirent et il fut décidé que la France serait illuminisée. Cette mission était trop importante pour être abandonnée à des adeptes ordinaires : Amélius Bode, élève tout à la fois de Knigge et de Weishaupt, s'offrit et fut élu pour député auprès des loges, par lesquelles cet apostolat devait commencer. On assigna à Bode, pour adjoint, un autre disciple de Knigge, que la secte avait nommé Bayard, et dont le vrai nom était Guillaume, baron de Busche : capitaine au service de la Hollande, héritier d'une grande fortune, adroit, plein de ces ruses et de ces artifices, que les frères insinuants appellent prudence et sa-

gesse; ce baron avait eu pour première mission celle de propager les complots de la secte dans les provinces même, qui croyaient avoir acquis en lui, un officier prêt à donner sa vie pour le maintien des lois.

Les circonstances ne pouvaient être plus favorables pour les députés et plus désastreuses pour la France. Le philosophisme du siècle avait fait, dans les loges, tout ce qu'on pouvait attendre des disciples de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, pour préparer le règne de cette égalité et de cette liberté, dont les derniers mystères devenaient, par Weishaupt, ceux de l'impiété et de l'anarchie la plus absolue.

Une ligne de démarcation avait été fixée entre les anciens grades et ceux de la moderne franc-maçonnerie; les premiers avec leurs banquets et l'obscurité de leurs symboles étaient abandonnés au commun des frères; les autres, sous le titre de grades philosophiques, étaient plus spécialement ceux que nous avons fait connaître sous le titre de chevalier du soleil, de derniers rose-croix et de chevalier Kadosch.

A la tête de toutes les loges, il s'en trouvait, dans Paris, trois plus spécialement remarquables par l'autorité qu'elles exerçaient sur les autres; ou par leur influence sur l'opinion des frères : la pre-

mière, appelée le Grand-Orient était, en quelque sorte, le parlement maçonnique, ayant ses quatre chambres, dont la réunion formait la grande loge du conseil, où tout ce qui avait rapport aux intérêts de l'ordre se décidait en dernier ressort ; à ce parlement étaient attachés trois grands officiers de l'ordre appelés : le grand-maître, l'administrateur général et le grand conservateur. A l'arrivée des députés illuminés, le premier de ces grands officiers était Son Altesse Philippe, duc d'Orléans, premier prince du sang ; sa qualité de grand-maître, son impiété et son ambition faisaient assez pressentir, aux députés de l'illuminisme, qu'il était prêt à tout faire en leur faveur, auprès de cette multitude de loges qui le reconnaissaient pour chef.

Le tableau de sa correspondance nous montre, dès l'année 1787, deux cent quatre-vingt-deux villes ayant chacune des loges règulières sous les ordres de ce grand-maître. Dans Paris seulement, il en comptait quatre-vingt-une, il y en avait seize à Lyon, sept à Bordeaux, cinq à Nantes, six à Marseille, dix à Montpellier, dix à Toulouse, et, presque dans chaque ville, un nombre proportionné à leur population. Celle plus spécialement chargée de la correspondance étrangère était à Paris, celle appelée des amis réunis, présidée

par le révolutionnaire Savalette de Lange. Cet adepte, chargé de la garde du trésor royal, c'est-à-dire honoré de la confiance qu'aurait pu mériter un sujet fidèle, avait fait de sa loge, non-seulement le lieu de réunion des adeptes de tous les systèmes, mais aussi celui des plaisirs et des splendeurs de l'aristocratie. Toutes les semaines une musique harmonieuse, des concerts et des bals y appelaient les frères du grand monde ; ils y accouraient en somptueux équipages. Les crésus de la maçonnerie fournissaient aux dépenses de l'orchestre, des rafraîchissements, des lustres aux scintillantes bougies, et de tous les plaisirs, qu'ils croyaient être le seul objet de leur réunion.

Mais tandis que ces frères se livraient aux douceurs d'une trompeuse égalité, d'une chimérique liberté, ils ignoraient, qu'au-dessus de la loge commune, était placée celle appelée le comité secret des amis réunis, et dont les chefs étaient deux hommes également célèbres dans les mystères, soit à Lyon, soit à Paris; l'un, W***, l'autre, Chappe de La Henrière.

Pendant le temps que durait la fête, deux frères terribles armés de leurs glaives, défendaient l'entrée des archives de la correspondance secrète. L'adepte auquel étaient adressées toutes les missives des frères d'Allemagne ou d'Italie, n'avait

même pas la permission de franchir le seuil de la porte ; il ignorait le chiffre de la correspondance et était simplement chargé de remettre les lettres à Savalette de Lange ; le secret restait ainsi au comité.

La loge des Neuf-Sœurs avait pour protecteur, le duc de La Rochefoucauld, et pour vénérable, ce Pastoret, dont le rôle révolutionnaire aurait moins étonné si l'on eût mieux connu celui qu'il jouait dans le secret des loges. On voyait dans la sienne, Brissot, Garat, le commandeur Dolomieu, Lacépède, Bailly, Camille-Desmoulins, Ceruette, Fourcroy, Danton, Millin, Lalande, Bonne, Château-Randon, Chénier, Condorcet, Mercier, Gudin, Lamétherie, le marquis de La Salle, Champfort.

Dans la loge de la Candeur, se trouvaient les Lameth, surnommés les ingrats, les marquis de Montesquiou, de Chabrillan, de Custine, de Lusignan, le prince de Broglie, et les hommes plus spécialement dévoués à Philippe d'Orléans ; son conseiller Laclos, son chancelier La Touche, Sillery, le plus vil de ses esclaves, et d'Aiguillon, le plus hideux de ses masques ; quant à Siéyès, il avait créé au Palais-Royal une nouvelle loge, appelée le club des Vingt-Deux : c'étaient les élus des élus. A tous ces noms, il faut ajouter encore celui de Guillotin, qui cité au parlement pour la

publication d'un mémoire séditieux, vit accourir en sa faveur des milliers d'adeptes, dont les menaces et les attroupements firent sentir aux magistrats qu'il n'était plus temps de sévir contre les fédérés maçonniques.

Tel était l'état des loges à l'arrivée des députés de l'illuminisme germanique. A partir de cette époque, les charlatans cessent d'évoquer les esprits, et de faire parler les absents et les morts : le mesmérisme disparaît. Une nouvelle direction est donnée aux secrets maçonniques, un nouveau grade s'introduit dans les loges ; les frères de Paris se hâtent de l'envoyer aux frères des provinces. Jusqu'alors il avait été difficile de juger par la disposition des loges françaises quel genre de révolution l'emporterait. Les francs-maçons, en général, voulaient un changement de constitution, mais leurs principes désorganisateurs ne se montraient qu'aux élus ; l'esprit de patriotisme, dans la plupart des frères, l'emportait sur l'esprit maçonnique ; l'opinion, comme le cœur, restait encore au Roi, il fallait pour triompher de cette opinion les sophismes insidieux des époptes de Weishaupt.

Quelque démocrate que fût déjà la franc-maçonnerie, ses assemblées se composaient rarement des ouvriers de la lie du peuple ; mais dès qu'elles

furent illuminisées, elles se remplirent de portefaix, de crocheteurs, d'artisans, de paysans qui venaient entendre parler d'égalité, de liberté, et s'exalter la tête en écoutant discourir sur les droits de l'homme. Ce fut alors que Philippe d'Orléans appela aux mystères et fit recevoir francs-maçons, ces légions de gardes-françaises destinées au siége de la Bastille; les officiers quittèrent leurs loges en les voyant se remplir de leurs subordonnés. C'est à cette même époque que s'établirent, dans Paris, une foule de clubs et de sociétés formées à l'instar de celles que l'union germanique avait multipliées au-delà du Rhin. Elles ne furent pas de simples loges, mais des comités régulateurs et politiques. Leurs délibérations, ainsi que celles du comité des noirs, étaient portées au comité de correspondance du Grand-Orient, d'où elles étaient envoyées aux vénérables des provinces. C'est la chaîne de Weishaupt, c'est l'art de soulever les peuples du levant au couchant, du midi au septentrion. Le dernier de ces clubs régulateurs est l'*aréopage* transporté d'Allemagne à Paris; au lieu de Spartacus, de Philon : c'est Philippe d'Orléans, c'est Mirabeau, c'est Siéyès, Savalette et Condorcet. A peine ont-ils connu la chaîne de Weishaupt qu'elle se forme et s'étend jusqu'aux extrémités, les ordres se succèdent et se pressent jusqu'au

moment où arrivent les États-Généraux. L'insurrection est fixée au 14 juillet 1789. En ce jour, les cris de *liberté et d'égalité* se font entendre hors des loges ; Paris est hérissé de piques, de baïonnettes et de haches ; la Bastille est tombée, les courriers qui en portent la nouvelle aux provinces reviennent en disant que les villes et les villages sont en insurrection, que les cris de *liberté*, *d'égalité* retentissent sur toutes les routes. En ce jour, il n'est plus d'antres maçonniques, les vrais adeptes occupent les sections, les hôtels-de-ville, les comités révolutionnaires. Les insurgés ont essayé leurs forces, les barrières sont brûlées, les châteaux incendiés, le redoutable jeu des lanternes a commencé ; des têtes ont été portées sur des piques ; le monarque a été assiégé dans son palais, ses gardes ont été immolés ; des prodiges de fidélité et de courage ont seuls pu sauver la Reine, le Roi est emmené captif dans sa capitale.

Abrégeons le souvenir de ces horreurs, l'Europe en a frémi : revenons à la main qui en a conduit et organisé la chaîne. C'est dans un temple du Dieu de l'Évangile, c'est dans l'église des religieux, appelés Jacobins, que Mirabeau, Barnave et Siéyès appellent tous les adeptes des loges parisiennes; c'est là, qu'ils s'établissent avec les hommes qui composaient le club Breton ; la horde des frères

conjurés se hâte de le suivre; les sophistes de Voltaire ont quitté l'hôtel d'Holbach et leurs loges pour ce nouveau repaire, et là ils ont rejeté jusqu'au manteau de leur philosophisme : tous sont couverts du bonnet rouge, Condorcet, Brissot Bailly, Garat, Ceruty, Mercier, Rabaud, Cara, Dupuis, Dupont, Lalande, Chapellier, Péthion, le marquis de La Coste, athées, déistes, encyclopédistes, économistes, soi-disant philosophes, ils sont tous sur la listes des Jacobins, sur la première ligne des rebelles, comme ils le furent sur celle des impies. Tous veulent renverser ce qui existe; mais pour créer un nouvel ordre de choses, il est encore des vœux qui s'entrechoquent : il faut aux uns le dieu de leur philosophisme, et le philosophisme des autres ne souffre point de dieu. Lafayette veut un roi doge soumis à l'empire et aux lois du peuple souverain ; Philippe d'Orléans, qu'il n'y ait point de roi, ou qu'il le soit lui-même; Brissot ne reconnaît ni le roi Philippe d'Orléans, ni celui de Lafayette, il lui faut la magistrature de sa démocratie; à Mirabeau, un ordre de choses quelconque dont il soit le grand modérateur; Dietrich, Condorcet, Babœuf, et autres adeptes de Weishaupt, ne veulent que l'homme-roi, n'ayant que lui-même pour maître.

Les disciples de Montesquieu et de Jean-Jacques

Rousseau avaient dit, dès l'année 1771, que l'homme ne pouvait être rétabli dans ses droits primitifs d'égalité, de liberté, et le peuple dans ses droits imprescriptibles de souverain législateur que par une assemblée générale des députés nationaux ; que le grand obstacle au rétablissement de ces droits était dans cette antique distinction des trois ordres, du clergé, de la noblesse et des communes. Obtenir la convocation des États-Généraux, anéantir dans ces mêmes États cette distinction des trois ordres, tel devait être et tel fut en effet le premier des moyens révolutionnaires. Le vide que Necker avait laissé dans le trésor public, les déprédations et les désordres d'un siècle sans mœurs, avaient réduit un monarque, qui presque seul conservait les mœurs antiques au milieu des désordres qui l'entouraient, à convoquer les notables de son empire pour travailler au bonheur de son peuple. Ce vœu est le prétexte que les conjurés saisissent pour hâter l'Assemblée Nationale, où ils espèrent faire triompher leurs complots. Tout ce que la sagesse des notables pourra suggérer à Louis XVI sera rejeté d'avance; il fallait à Philippe d'Orléans et à ses comités politiques les États-Généraux, afin que les tribuns du peuple vinssent discuter leurs droits contre le souverain.

Pour la première fois, Philippe d'Orléans affiche

le zèle pour les affaires publiques ; il proteste solennellement contre les dispositions de Louis XVI; il s'unit à tous ces magistrats que distinguait alors l'esprit des factions, à ce d'Éprémênil, encore infatué des visions martinistes et des principes révolutionnaires ; aux conseillers de Monsabert et Sabatier, les plus ardents ennemis de la cour ; à ce Fréteau, qu'anime un même esprit, et à ce Pelletier de Saint-Fargeau, qui votera un jour la mort de son Roi ! Il se joue du Parlement, et, à force d'intrigues, il en obtient le premier cri légal, la première demande formelle des États-Généraux.

La fermentation des esprits fait hésiter Louis XVI; Philippe d'Orléans ajoute à la fermentation, il solde les émeutes; Louis XVI croit enfin devoir accorder ces États-Généraux. La secte, qui les doit au duc d'Orléans, n'a plus besoin que d'un ministre qui en dirige l'action. Le Roi, cédant à l'esprit d'intrigue qui l'entoure, croit encore trouver dans Necker l'homme qui doit sauver la France, il lui confie le soin de diriger la convocation des États-Généraux.

Necker, pour assurer la majorité aux tribuns des conjurés, commence par doubler aux États les députés du tiers ; ils arrivent en masse, fiers de la multitude, ils se déclarent à eux seuls Assemblée

nationale ; la noblesse et le clergé réclament en vain le droit, non moins précieux pour eux que pour l'État, de balancer les délibérations, de varier les corps délibérants, de peser dans les uns les résolutions que l'intérêt, la passion, ou l'artifice des tribuns pourrait avoir hâtées dans les autres. Pour conserver ce droit, le clergé et la noblesse ont sacrifié tout ce qui pourrait n'être que privilége dans les prétentions exclusives, ce qui n'est qu'intérêt pécunier dans la distribution de l'impôt ; le vrai privilége que leur envient Necker et les conjurés, c'est le droit d'annuler toutes résolutions contre la religion ou la monarchie. Il faut, pour obtenir *leur égalité*, *leur liberté*, que les suffrages cessent de se peser par ordre, qu'ils se comptent par têtes, que ceux du clergé et de la noblesse viennent se confondre et s'anéantir devant la multitude ; il faut que la majorité de leurs chambres ne soient plus que la minorité dans le grand ensemble des communes. Louis XVI ordonne en vain le maintien des trois ordres, conformément à l'ancienne constitution, les conjurés protestent ; leur président Bailly les assemble au Jeu-de-Paume, ils y ont tous juré de donner à la France la constitution de leurs complots, et bientôt ils se sont arrogés le droit de faire et de promulguer les lois. Les secrets de la secte peuvent maintenant sortir des loges ; sous

le titre de droits de l'homme, ils vont être la base de la révolution.

La première loi de ces législateurs déclare, « que « les hommes sont tous égaux et libres, que le « principe de toute souveraineté réside essentiel- « lement dans la nation, que la loi n'est autre « chose que l'expression de la volonté générale. »

Depuis un demi-siècle, Montesquieu, d'Argenson, Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, les adeptes francs-maçons et les illuminés, ont fait de ces principes, de l'orgueil et de la révolte, le fondement de leurs mystères, et ces droits désorganisateurs n'ont fait que passer, de leur école publique et secrète, au frontispice de leur code révolutionnaire ; mais l'amour de leurs autels et de leur prince est encore dans le cœur des Français ; il faut aux conjurés une force tirée du sein même de ce peuple qu'ils puissent diriger à leur gré, ou pour ou contre lui, suivant qu'ils le verront docile ou rebelle à leurs voix, et surtout une force qui annulle celle du souverain. Déjà leur armée de nationaux est formée, et c'est du fond des loges maçonniques qu'est sorti l'exemple et le signal. Savalette de l'Ange, le président du comité secret des *amis réunis*, s'est présenté aux municipes parisiens : « Messieurs, leur a-t-il dit, voici des citoyens

« que j'ai exercés à manier les armes pour la dé-
« fense de la patrie ; je ne me suis point fait leur
« major ou leur général : nous sommes tous égaux,
« je suis simplement caporal ; mais j'ai donné
« l'exemple, ordonnez que tous les citoyens le
« suivent ; que la nation prenne les armes, et la
« liberté est invincible. »

Savalette, en tenant ce discours, présente sept ou huit insurgés, équipés en soldats comme lui ; leurs aspect et les cris répétés, de *sauvons la patrie*, excitent l'enthousiasme, un peuple immense entoure en ce moment les municipes ; la motion de Savalette est à l'instant changée en décret. Le lendemain, l'armée des nationaux se forme et bientôt les provinces en ont des milliers. Il est temps que Louis XVI éprouve la puissance des conjurés ; il a chassé Necker, ils l'ont forcé de le rappeler ; il hésite à sanctionner les droits de l'homme, à reconnaître la souveraineté du peuple; ils sauront le lui montrer dans l'exercice de sa toute-puissance.

Les chefs des conjurés se réunissent, et ils ont organisé l'insurrection, de nuit, des 5 et 6 octobre. Mirabeau, Péthion et Chapellier, Montesquiou et Duprat, Charles Lameth, Laclos, Sillery et d'Aiguillon, préviendront l'Assemblée qu'il faut au peuple des victimes ; ils l'empêcheront de se porter

auprès du monarque pour veiller sur ses jours, et ils profiteront des ténèbres pour animer la populace ; Philippe d'Orléans les enivrera jusqu'à la frénésie, et il leur montrera dans la Reine la première victime à immoler. Ce jour du 6 octobre fut le dernier de la monarchie française, soixante gardes-du-corps, les seuls dont les perfides assurances de Lafayette aient permis à Louis XVI de rester entouré, forment autour de lui et de Marie-Antoinette la barrière des héros : leur valeur, enchaînée par les ordres d'un Roi qui ne leur permet pas de répandre le sang de ses assassins, ne les empêche pas de prodiguer le leur ; fidèles à l'antique honneur de leur race, ils meurent en défendant leur Roi !

Le jour qui vient éclairer cette scène de carnage a fait pâlir les nationaux, ils se souviennent enfin qu'ils sont Français, que ce sont des frères qu'ils immolent ; tout leur vœu est désormais d'emmener Louis XVI au milieu d'eux, de le voir habiter dans Paris le palais de ses pères. Le Roi croit se confier à l'amour de son peuple, tandis qu'il ne fait que céder à l'impulsion des conjurés, qui ne veulent pas perdre les fruits de cette affreuse nuit. Ce qu'il en a coûté pour obtenir la sanction de leurs droits de l'homme, annonce le besoin qu'ils auront de leurs séides pour appliquer et faire passer

en lois les conséquences de ces principes désorganisateurs ; chacun de ces décrets, qui veut successivement anéantir la religion et la monarchie doit coûter une émeute : captif dans Paris, Louis XVI sera habituellement sous la main des révoltés, soudoyés par Necker et d'Orléans ; Lafayette proclamera l'insurrection le plus saint des devoirs, elle sera sans cesse à l'ordre du jour, Mirabeau, Chapellier et Barnave en fixeront l'heure et l'objet, les ordres passeront de leur antichambre aux Jacobins et aux faubourgs, et chaque jour, à l'heure convenue, le Roi, le clergé, la noblesse et tous ceux qui pourraient s'opposer aux décrets du moment, se verront entourés d'une populace dont les conjurés dirigeront les cris et les fureurs.

Oter à l'Église ses corps religieux, priver le reste de ses ministres de leur subsistance, sous prétexte des besoins de l'État, miner sourdement l'édifice, substituer aux autels de Jésus-Christ le culte du grand architecte de l'univers, à l'Évangile la *lumière* des loges, au Dieu de la révélation le Dieu de leur prétendue raison, tels étaient le but des sophistes, les mystères les plus modérés des arrière-loges maçonniques ; les vœux de religion d'abord suspendus et bientôt abolis, le clergé dépouillé de ses propriétés, les fonds de l'Église convertis en assignats pour payer les traitants ; les vases sacrés,

profanés et pillés, tout l'or et l'argent des temples, jusqu'à l'airain sonnant qui servait à convoquer le peuple à la prière, convertis en lingots pour payer les spoliateurs même, ne sont encore que les premiers essais de cette guerre, que la révolution vient faire à l'Église chrétienne. Mais il lui reste encore sa foi, et Mirabeau a prononcé que si la France n'est pas décatholisée, la révolution n'est pas consolidée. A cette décision succèdent les décrets d'une constitution qu'il appelle civile, et dont il fait le code du clergé. C'est la première religion inventée pour accoutumer le peuple à ne plus en avoir.

Cette religion, fondée sur les principes mêmes de l'égalité et de la liberté révolutionnaires, constitue le peuple souverain, dans le sanctuaire, comme il s'est constitué souverain auprès du trône. Les évêques français ont offert leur tête et refusé le serment de l'apostasie; le culte national n'est plus que celui du parjure et de l'intrusion; tout vrai prêtre de Jésus-Christ est banni de son temple; ceux de Nîmes et d'Avignon sont massacrés, et la plus magnifique église que la France eût élevée à Jésus-Christ, n'est plus que le Panthéon des dieux que la France s'est fait des coryphées de son impiété.

De nouveaux serments, toujours plus insidieux,

sont proposés aux prêtres ; leur constance fatigue, ils sont accusés d'être réfractaires à la loi ; on décrète leur déportation, et ces décrets eux-mêmes ne sont, pour les révoltés, que le signal de faire ce que les conjurés législateurs n'osent pas statuer publiquement; mais leurs municipes ont entassé dans les temples, changés en vastes prisons, ces prêtres à déporter ; les insurgés sont aux portes, armés de piques et de haches ; c'est le jour des hercules et des bellérophons-septembriseurs ; c'est celui des adeptes bourreaux, exercés dans les derniers mystères à venger *Abiram*, à frapper les victimes, à arracher le cœur, à porter en triomphe les têtes des prétendus profanes.

Quand l'historien peindra ces jours d'atrocité, qu'il se souvienne du serment des Kadosch, il sera moins surpris de voir tant de pontifes, de prêtres immolés en ce jour à la haine des adeptes ; nous tenons d'un témoin oculaire lui-même, que, pendant les massacres des 2 et 3 septembre, les bourreaux tendaient la main, en francs-maçons, à ceux des simples spectateurs qui les approchaient; ils les accueillaient ou les repoussaient, suivant qu'ils les trouvaient experts ou ignorants dans la réponse.

Cependant des légions de victimes désignées aux provinces échappent aux massacres. Les conjurés municipes de Paris ont beau inviter la France en-

tière à chercher son salut dans la mort de tant de prêtres, prétendus réfractaires ; les commissaires des conjurés-législateurs ont beau parcourir les campagnes, les villes, et avertir le peuple que l'esprit du décret déportateur n'est pas l'exil, mais la mort ; le peuple n'est pas mûr pour tant d'atrocités ; les bourreaux manquent pour exécuter les décrets de la seconde assemblée, qui voit, en frémissant, des victimes échapper à sa rage, et porter aux nations étrangères, le spectacle de tant de milliers de pasteurs exilés pour avoir conservé leur foi au Dieu de l'Évangile.

La secte n'a pas dit encore par quel culte elle veut suppléer à celui de nos pères ; il n'est plus en France d'église pour les catholiques ; mais les intrus constitutionnels, les enfants de Luther et de Calvin, prononcent encore dans leurs temples le nom de Jésus-Christ. La troisième assemblée lève le masque : les hiérophantes de Weishaupt ont dit dans leurs mystères : Qu'il viendrait ce jour où *la raison serait le seul code de l'homme*. L'adepte Hébert paraît avec ce code : il sera le seul du jacobin égal et libre ; les prêtresses de Vénus se présentent, et il en fait *l'image de sa divinité de la raison*. Que nul encens ne brûle désormais, s'écrie-t-il, si ce n'est autour de cette idole. Tout ce qui avait pu échapper jusqu'alors à l'ancien culte

va tomber sous la hache; on cherchera à abolir jusqu'à la mémoire du Dieu des chrétiens, de ses saints et de ses fêtes; leurs jours sont effacés des calendriers du peuple, comme ils l'étaient depuis longtemps de celui de la secte. L'ordre des années, des mois, des semaines, est renversé; le grand jour du Seigneur, le dimanche, est aboli; il rappelait au peuple le repos et l'existence d'un Dieu créateur, et sur les tombeaux il est permis seulement d'inscrire : Que la mort est un sommeil éternel. S'il reste encore quelques prêtres de ce Dieu créateur, qu'ils abjurent jusqu'au caractère de l'ancien sacerdoce, ou qu'ils périssent entassés dans les prisons, hachés sous la guillotine on engloutis sous les eaux. C'est le règne des conjurés Hébert et Robespierre.

Les tyrans se divisent et se substituent les uns aux autres, la révolution elle-même a ses péripéties. Au milieu de ces vicissitudes, l'impiété change de forme et ne se désiste pas de sa guerre contre l'Évangile et les prêtres du Christ. Le peuple ne veut point du culte de la *raison* sans Dieu; Robespierre lui donne pour un temps l'Être suprême; Laréveillère-Lépaux arrive avec son culte théophilantropique; c'est la quatrième religion inventée par la secte. Ainsi se développent au grand jour les trames si longtemps ourdies dans les ténèbres par les so-

phistes de l'impiété; ainsi la révolution française est venue accomplir ce vœu de leurs mystères, l'anéantissement du christianisme et de ses ministres, la destruction du trône et de la monarchie.

Ici, que de forfaits se présentent encore à l'historien ! Si sa plume ne s'y refuse pas, qu'il en trace la multitude, mais qu'il ne perde jamais de vue la secte qui les a enfantés; qu'il en suive la marche, les acteurs auront beau varier, les conjurés-législateurs se succéder, tous sortiront des mêmes antres où ses adeptes ont formé leurs complots; la trame aura passé par des mains différentes, elle sera toujours la même; l'égalité et la liberté en seront le principe; les conséquences se poursuivront contre les rois et la société, ainsi que contre Dieu et la religion.

Deux années entières se passent en calomnies, en insurrections, en décrets. Louis XVI, captif dans son palais, a cru trouver la liberté dans sa fuite à Varennes; Lafayette ne le laisse un instant dans l'illusion que pour le ramener abreuvé d'opprobre et resserrer ses liens. Vaincu par l'adversité, Louis sanctionne enfin cette constitution, et bientôt il est réduit à chercher un asile dans le sein même de l'assemblée qui prononce l'arrêt qui suspend son titre de Roi. Brissot fut constamment le chef de la conspiration du 10 août. Initié à tous

les mystères du club d'Holbach, et disputant à Condorcet même le premier rang parmi les sophistes Voltairiens, il était arrivé à l'assemblée en se félicitant de se voir appelé à remplir le vœu qu'il avait fait d'ériger *la France en république*. A peine se trouva-t-il assis sur le banc des législateurs qu'il chercha à distinguer, parmi les adeptes, ceux auxquels il pourrait confier son projet de renverser ce fantôme de roi que leurs prédécesseurs avaient encore laissé sur le trône. Il retrouva toute la haine qu'il ressentait, dans le cœur de Péthion, de Buzot, de Vergniaux, de Guadet, de Gensonné et de Louvet. Dans le plan tracé par les conjurés, la France devait d'abord être inondée de journaux, invitant le peuple à mettre enfin la dernière main à l'œuvre de la liberté. A force de libelles, de calomnies et de traits odieux répandus sur Louis XVI et sur la Reine, ils parviennent à leur arracher l'estime et l'affection des Français.

Les adeptes des clubs excitent en même temps des troubles continuels, afin d'en faire retomber l'odieux sur le Roi et sur la Reine Marie-Antoinette; l'assemblée, sous prétexte d'écarter le danger dans lequel tant de séditions semblent mettre la France, compose, sous le nom de commission extraordinaire, un comité secret dont la faction est appelée celle des Girondins. C'est là que Brissot, nommé

président de la commission, prépare et rédige les décrets consommateurs de la rébellion ; il voudrait lui donner l'apparence d'une révolution sollicitée par un peuple philosophe, fatigué de ses monarques, et ne voulant plus d'autre Roi que lui-même. Mais les émissaires qu'il a envoyés dans les provinces viennent lui apprendre que la nation ne se résout point à se passer de Roi. Il se détermine alors à obtenir par la ruse et par la force ce qu'il n'a pu opérer par la conviction. Il appelle tous ceux que la révolution a rassemblés vers le midi, sous le nom de *Marseillais*, il ordonne à ses commissaires de faire avancer vers Paris les forçats de Brest ; il dévoile ses projets aux chefs jacobins ; Barbaroux et Panis, Carrère et Beaujois, à de Besse, Gallis et de Langres, à Fournier le créole, au général Westermann ; Kieulin de Strasbourg, Santerre le brasseur, Antoine de Metz et Gorsas le journaliste se joignent aux Girondins. Les conseils se tiennent tantôt chez Robespierre, tantôt à l'auberge du *Soleil d'or*, auprès de la Bastille. Siéyès leur amène son club des vingt-deux ; Marat, Prudhomme, Millin, Alexandre et Chabot soulèvent les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau : Philippe d'Orléans les seconde de son or et de son influence ; il a juré de s'asseoir sur le trône de Louis XVI, ou de le renverser, dût-il être écrasé par sa chute.

Les décisions sont arrêtées, le tocsin a sonné toute la nuit ; le 10 août paraît ; la seconde assemblée a consommé sa tâche. Louis XVI est déclaré déchu de tous ses droits à la couronne ; du palais de ses pères il est passé aux tours du Temple : c'est là que la troisième assemblée des législateurs viendra le prendre pour le conduire à l'échafaud et remplir les derniers serments des arrière-loges.

Mais le temps est venu où les adeptes des sectes se disputent la gloire des forfaits de cette horrible journée. Elle donne à Brissot le sceptre des jacobins ; Robespierre, Marat et Danton le lui arrachent. Il veut le reprendre. Son apologie et celle de Louvet, son co-adepte, est l'histoire même de la conspiration que nous venons de tracer : il en ressort une grande vérité dans la théorie des révolutions. Elle démontre que ces insurrections qu'on dit être le résultat des vœux du peuple, de la majorité de la nation, sont, au contraire suscitées par les séides des révoltés, afin de s'emparer de l'autorité et de dominer ce même peuple par la force et la terreur.

Louis XVI n'est plus Roi ; la France est érigée en république ; ainsi la secte avance vers la consommation de ses mystères. Mais cet homme qui fut Roi existe encore, et les adeptes n'ont pas été en vain exercés, dans l'antre des kadosch, à fouler

aux pieds les couronnes, à trancher la tête du mannequin des Rois : il faut qu'aux jeux atroces succèdent des vengeances réelles. Robespierre s'avance : laissons-le là avec tous ses bourreaux ; ce n'est point lui, c'est la secte qui dévore Louis XVI, et, dans ce prince même, distinguons la victime qu'elle poursuit. Les jacobins eux-mêmes auraient aimé et révéré Louis XVI s'il n'eût pas été Roi ; ils font tomber sa tête, comme ils abattent les statues d'Henri IV ; il n'a point d'autres titres à leur haine. Il fut roi, et il faut que tout ce qui annonce qu'il exista des monarques, que leurs monuments et leurs emblêmes soient livrés à la hache ; ce n'est pas à Louis, c'est à la royauté que se fait cette guerre de Vandales. Louis XVI, pendant un règne de dix-neuf années, n'a pas signé la mort d'un seul homme ; il s'est annoncé Roi, en commençant par sacrifier à ses sujets le tribut de son avènement à la couronne. Il abolit en faveur de son peuple l'usage des corvées ; en faveur des accusés ou des coupables, l'usage de la torture. Ce ne sont point là les édits d'un tyran. Ils l'ont encore vu abandonner tous les droits féodaux de ses domaines, afin d'obtenir par l'exemple, en faveur de son peuple, ce que la justice et le droit des propriétés ne lui permettaient pas de requérir par voie d'autorité. Louis XVI n'a aucun de ces vices odieux ou

onéreux aux nations ; il est religieux, ennemi du faste ; il est compatissant, généreux pour le pauvre ; ils l'ont vu distribuer ses trésors pour réchauffer, vêtir et nourrir les pauvres, et, adoucissant pour eux les rigueurs de l'hiver, porter lui-même ses secours dans les chaumières. Jamais prince ne fut moins jaloux de ses droits. S'il a su parler en maître qui veut être obéi, c'est lorsqu'environné d'assassins, il disait à ses gardes : S'il faut, pour me sauver, *qu'une goutte de sang soit répandue, je défends qu'on la verse.* Reportons-nous aux dernières paroles de ce Roi-martyr : — « Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont « faits mes ennemis, sans que je leur en aie donné « aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner. » Il monte à l'échafaud, et les conventionnels-régicides n'osent contempler ce front dont la sérénité annonce la paix de l'âme, mais ils craignent la séduction de ses paroles, ils font rouler autour de lui le bruit de leurs tambours. Louis XVI n'est plus ! Il a péri sur l'échafaud parce qu'il était Roi ; la fille des Césars parce qu'elle était Reine ; qu'elle ne fut jamais plus digne de l'être que dans ces jours où elle montrait tant de grandeur d'âme, au milieu des conjurés, bourreaux de son époux et les siens. Madame Élisabeth a péri parce qu'il n'y a point d'innocence, de magnanimité, qui rachètent, aux

yeux des jacobins, le crime d'être fille de Roi, sœur de Roi. Philippe d'Orléans a beau servir la secte de sa fortune, de ses bassesses ; il a beau porter la lâcheté et l'infamie jusqu'à voter, avec ses conjurés, la mort de son parent, de son Roi, et, sous le nom d'Égalité, renier son rang, son nom et son père ; dès l'instant où la secte n'a plus besoin de sa coopération, il meurt, parce qu'il fut de la race des rois. La peine de mort est décrétée contre tout homme qui osera proposer en France le rétablissement d'une monarchie.

La guillotine est permanente dans Paris, elle se promène dans les provinces à la recherche des royalistes ou des prêtres ; elle ne suffit plus à leurs bourreaux. Notre plume se refuse à dire la multitude des victimes qui tombent, à la fois, dans le sang des fusillades ou qui sont englouties par les noyades. Mais Dieu vient donner au monde un spectacle de sa justice : le Christ n'a plus d'autels; les Rois n'ont plus de trône ! Ceux qui ont renversé le trône et l'autel conspirent les uns contre les autres ; les prêtres intrus, les déistes et les athées ont égorgé les catholiques, ils s'entre-égorgent les uns les autres ; les constitutionnels ont chassé les royalistes, ils sont chassés à leur tour par les républicains ; les démocrates de la république une et indivisible tuent les démocrates fédérés ; la faction

de la Montagne guillotine celle de la Gironde; Brissot, Gensonné, Guadet, Fauchet, Rabaud, Barbaroux et trente autres sont jugés par Fouquier-Tinville, qui lui-même est bientôt conduit à l'échafaud. Couthon, Danton, Chabot et Clootz, le suivent ou le précèdent; Péthion et Buzot périssent dans les forêts, consumés par la faim; Perrin meurt dans les fers, Condorcet s'empoisonne dans sa prison; Valazé et Labat se poignardent; Marat est tué par Charlotte Corday; Robespierre n'est plus; Fouché, Thibaudeau et Siéyès restent encore, parce qu'il faut que la France ait ses fléaux vengeurs, sous le nom de directeurs.

Rewbel, Carnot, Barras, Laréveillère-Lépaux et Le Tourneur volent ses armées, chassent ses députés, foudroient ses sections, la pressent dans leurs serres et font peser sur elle un joug de fer. Tous tremblent devant eux, ils s'effraient, se jalousent, s'exilent les uns les autres; mais de nouveaux tyrans arrivent et s'unissent; le silence de la Terreur règne sur vingt-cinq millions d'esclaves, tous muets au seul nom de La Guiane, de Merlin ou de Rewbel; tel est la position de ce peuple tant de fois proclamé *égal, libre et souverain!*

A travers cette succession de massacres, de factions et de tyrans, la secte n'a pas cessé un mo-

ment de poursuivre ses projets destructeurs contre la propriété et la société. Les adresses de Babœuf, de Drouet et de Lagnelet, prouvent que la secte des Jacobins méditait de nouvelles spoliations; elle avait dépouillé les nobles et le clergé de leurs palais et de leurs domaines; elle voulait que les bourgeois, les marchands et les paysans fussent aussi dépossédés de leurs terres, de leurs maisons ou de leur fortune. Les phases de la révolution française démontrent que les hommes des sociétés secrètes poursuivaient un même but, leur propre élévation et l'anéantissement de la religion et de la monarchie; mais ces hommes qui, pour arriver à la chaise curule, avaient feint pour la liberté un enthousiasme démesuré, trompaient le peuple sur ses plus chers intérêts, portaient sur leur front, amour de la patrie écrit en caractères de sang, et fondaient, sur la permanence des massacres, la permanence de leur insolente et future grandeur.

CHAPITRE XVII

Le général Bonaparte, premier consul. — Napoléon, empereur.

À ces temps désastreux, au despotisme de l'anarchie, succéda celui de la gloire ; l'honneur s'était réfugié dans les camps, et un jeune guerrier, que l'éclat de ses nombreux faits d'armes avaient déjà rendu cher à la France, vint sauver sa patrie ; aussi prudent qu'énergique, le général Bonaparte, après la chute du pouvoir débile qui gouvernait sous le nom de Directoire, fut nommé premier consul, puis consul à vie, et, sans blesser les susceptibilités nationales, il sut avec adresse, s'élever jusqu'à l'Empire. Un trône était vacant ;

couronné des lauriers de dix batailles, il se fit une échelle de gloire pour y parvenir; à sa voix, la France reprit une face nouvelle; il rouvrit les temples, protégea la religion, rétablit le règne des lois et dota l'Empire du code qui constitue maintenant la base de la législation française.

« L'histoire de Napoléon, » a dit un illustre écrivain de nos jours, « est celle de la restauration « des idées de gouvernement; général, consul, « Empereur, il n'eût qu'un but : celui d'une cen- « tralisation formidable des intelligences et des « faits, pour les tourner au profit de l'autorité sou- « veraine. » Loin de vouloir abaisser la noblesse, il entoura son trône de celle que la hache du bourreau avait épargnée; il en augmenta les rangs, des grandes illustrations militaires.

Napoléon ne lutta pas contre la révolution, il la dompta vigoureusement; son gantelet de fer pesa si fortement sur les hommes de la convention et des comités, qu'il les conduisit en esclaves derrière son char; et sa volonté fut si énergique, qu'il put revêtir d'un manteau de pourpre ou d'une couronne de comte, ceux qui s'étaient glorifiés du titre de sans-culotte. Quand Napoléon voulut la reconstruction du pouvoir, tout se plaça sous l'égide de son épée, et lorsqu'il tenta le 18 brumaire, le temps était fini pour la république; on désirait

l'union gouvernementale, sans laquelle il n'y a pas de vastes projets réalisables. Cette puissance de volonté de Napoléon est bien plus merveilleuse que l'histoire de ses conquêtes et de ses victoires, heureux s'il eût pu mettre un frein à son ambition; grandi au jeu des batailles, il fut renversé par leur excès ; mais aurait-il pu conserver sa puissance sous le règne de la paix, et les nations de l'Europe, blessées dans leur dignité, pouvaient-elles supporter en silence le cachet que Napoléon avait imprimé sur leur front ? Ce n'est pas probable. S'il fût chercher l'ennemi jusqu'au Kremlin, l'ennemi en passant sur Paris, le poursuivit jusqu'au rocher de Sainte-Hélène. Si on peut lui reprocher d'avoir laissé le territoire français moins étendu qu'il ne l'avait reçu, on doit lui rendre des actions de grâces pour avoir su dompter et écraser l'anarchie, et si la gloire du grand Capitaine a éprouvé des revers, il en est une autre pure et immortelle, celle du législateur.

CHAPITRE XVIII

La Restauration, les Cent-Jours, les comités secrets.

Les armées étrangères à la suite des fatales campagnes de 1814, convoitaient déjà le partage de la France, lorsqu'apparut un descendant de la maison de Bourbon.

Après vingt-trois années d'exil, Louis XVIII rentrait aux Tuileries : tout était changé dans sa patrie ; esprit religieux, mœurs, institutions ; une génération nouvelle était née et s'élevait, bercée dans des idées de conquête et de gloire : le gouvernement se trouvait placé dans des circonstances difficiles ; il fallait ne point manquer de recon-

naissance pour les services d'une émigration fidèle et ne point froisser les illustrations de l'empire. Malheureusement, Louis XVIII ne pouvait se passer d'un favori, et son choix n'eût pas l'assentiment de la nation. Le duc de Blacas, plein de vanité et de jactance, mécontentait également les anciens et les nouveaux serviteurs : l'émigration et l'Empire ; Ministre, il servait d'intermédiaire entre le Roi et son conseil ; premier Gentilhomme de la chambre, il ne laissait parvenir au Roi que les plaintes et les observations qui ne contrariaient point son système.

Cependant, un comité général, sous la direction d'un conseil supérieur, s'était établi et s'occupait activement de rappeler l'Empereur Napoléon de son exil de l'île d'Elbe. Vers la fin de 1814 et pendant les deux premiers mois de 1815, il étendit ses relations avec les provinces, créa dans chaque arrondissement, des comités secondaires qui se croyaient isolés et ignoraient ce qui se passait au-dessus d'eux. Au mois de janvier 1815, la police la plus active ne serait jamais parvenue à surveiller cette quantité demesurée d'associations secrètes étrangères, indépendantes les unes des autres, et néanmoins, marchant de concert vers un même but.

Le 20 mars ramena l'empereur aux Tuileries, et

on vit alors avec effroi des groupes d'individus à voix rauques, à visages sinistres, discourir sur les droits de la souveraineté du peuple : ces hommes étaient ceux que Fouché et Carnot employèrent aux meutres de Lyon et de la province. Bonaparte, comme général, premier Consul ou Empereur, les contraignit de se blottir dans leur bouge sanglant; mais ils viennent de seeouer la torpeur dans laquelle ils sont restés plongés pendant toute la durée de l'Empire; ils rêvent un retour de leur ancienne existence, ils veulent rentrer en lice; quel espoir les aveugle, leurs opinions sont incompatibles avec les lois, la religion. les mœurs et toute société civile.

A peine l'Empereur fût-il de retour, qu'on s'aperçut que son esprit n'était plus le même, ni dans le conseil, ni dans l'exécution. Autrefois on le quittait toujours surpris de la profondeur de ses vues, de l'énergie de ses pensées, de l'étendue de ses ressources ;mais en 1815 il n'a plus d'initiative : son génie, son imagination se sont refroidies au souffle glacé de l'adversité. Il parlait sans cesse de la souveraineté du peuple, il l'opposait à l'hérédité des Bourbons.

Cependant tout en la proclamant, il aurait voulu retenir la dictature jusqu'à la fin de la guerre qui allait avoir lieu. Des masses de troupes menaçaient

déjà les frontières de la France, il fallait résister ; Napoléon ne ressemblait plus à l'ancien vainqueur de l'Europe, il n'avait plus foi en sa mission. Les partis, poussés par Fouché, luttaient contre lui, il dut céder à leur influence et donner son acte additionnel aux constitutions de l'Empire, qui mécontenta tout le monde. Le Champ-de-Mai s'ouvrit en juin, la cérémonie fut magnifique, mais on reconnut ce jour-là que de recommencer l'ex-Empire serait une chose impossible ; l'Empereur lui-même fut frappé de cette vérité, dès-lors il ne songea plus qu'à se rendre à l'armée; il partit le 11 juin, il était de retour à Paris le 24, ayant perdu la bataille de Waterloo ! Malheureusement il ne sut pas se montrer supérieur à sa mauvaise fortune. Cédant à de vaines terreur, il abdiqua de nouveau, se livra à la foi de l'Angleterre, qui, parjure à ses traités, le tint enchaîné sur le rocher de Sainte-Hélène !

Les erreurs de Napoléon furent nombreuses, et pourtant jamais mémoire n'a laissé de si longues traces, jamais météore n'a brillé d'un si vif éclat. Venise, Rome, Amsterdam, ont vu tour à tour flotter sur leurs remparts le drapeau impérial ; l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et le Portugal ont subi les lois de son système fédératif.

Le 20 mars avait montré combien était encore énergique et puissante, dans la France, l'esprit

révolutionnaire. Quarante mille hommes, retranchés derrière la Loire, derniers débris des aigles d'or et des drapeaux triomphants de l'Empire, n'attendaient qu'un mot de leur Empereur pour marcher, non plus comme autrefois à l'envahissement du monde, mais à la conquête de la couronne de France. Le trésor était obéré, toutes les administrations désorganisées, réduites, jetaient dans la misère des milliers d'employés ; les villes et les villages regorgaient de soldats licenciés. On entretenait à plaisir dans le peuple des craintes exagérées sur la validité de la possession des biens nationaux. D'un autre côté, l'empereur Alexandre et le duc de Wellington n'avaient pas rejeté des propositions tendant à remplacer, par une dynastie nouvelle, la représentation héréditaire de la royauté sur le trône de saint Louis. En fallait-il davantage pour faire naître dans l'esprit des mécontents, des projets et des vœux, dont tout leur faisait espérer une heureuse réalisation ?

Aussi, à peine Louis XVIII eut-il une seconde fois touché le sol de la France, que déjà un parti puissant, formé des débris humiliés de nos armées, des restes de la Chambre des représentants, du conseil supérieur qui dirigeait les comités secrets, s'organisait contre la monarchie ; ce parti était encore dans le vague des espérances et des

regrets, lorsque tomba le ministère Fouché: Talleyrand, forcé d'abandonner un portefeuille qu'il croyait avoir conquis par ses menées diplomatiques avec les puissances étrangères, connaissant d'ailleurs la défiance du Roi à son égard et l'esprit de franchise de S. A. R. Monsieur, comprit, qu'à moins de circonstances extraordinaires, il ne pourrait jamais reprendre au conseil la place qui venait de lui échapper (1).

Talleyrand, comme toute l'école doctrinaire, aimait le pouvoir pour lui-même et non pour le bien qu'on peut y faire; disgracié par l'Empereur, il s'en était vengé en minant secrètement la puissance impériale; suspect à Louis XVIII, l'ancien évêque d'Autun ne chercha plus qu'à se rendre encore nécessaire, à favoriser un concours de circonstances qui pût mettre en relief son astuce et son habileté. Cette pensée fut le lien qui réunit Talleyrand à Fouché : ils se rencontrèrent dans le camp ennemi des Bourbons, pour y présider aux destinées de l'association insurrectionnelle qui se formait des débris des pouvoirs tour à tour enfantés et détruits par la révolution. A côté de Talleyrand et de Fouché, se présentaient en première ligne, Lafayette, Voyer-d'Argenson, une centaine

(1) Histoire de la conspiration de 1816.

de membres de la chambre des Représentants, et enfin Paul Didier. Il s'agissait pour l'un de reconquérir son portefeuille, pour l'autre de poursuivre l'œuvre inachevée des Cent-Jours ; si les uns ne cherchaient qu'à intimider le pouvoir, qu'à le pousser aux moyens extrêmes afin de se rendre nécessaires, les autres voulaient le renverser ; seulement, les plus habiles ne disaient pas leur dernier mot, et laissaient s'abriter, sous les souvenirs de l'Empire, une candidature ostensiblement désavouée par celui qu'on mettait en avant, mais secrètement encouragée par lui.

Napoléon, dont cent mille soldats redisaient le nom dans toute les parties de la France, n'avait plus les sympathies de la noblesse ni de la bourgeoisie ; c'était du camp du libéralisme qu'étaient partis les plus terribles coups portés au pouvoir impérial ; c'étaient la haute banque et la bourgeoisie qui avaient avancé l'agonie du grand Capitaine ; c'étaient les armées étrangères qui, pour se venger des agressions de ce favori de la victoire, avaient deux fois foulé le sol de la France. Entre toutes ces puissances, ayant chacune pour sa part contribué à la chute de Napoléon, il ne pouvait être encore question de l'exilé de Sainte-Hélène dans les bénéfices d'une révolution que la bourgeoisie préparait et dont elle seule devait profiter ;

mais comme les meneurs d'une conspiration ne sont jamais ceux qui descendent dans la rue, l'intrigue insurrectionnelle, lorsqu'elle voulut passer de l'expectative à l'exécution, fut forcée d'évoquer le grand nom de Napoléon, nom magique sur l'esprit de ceux dont on voulait escompter l'enthousiasme et le dévouement. Ce plan, une fois arrêté, il ne s'agissait plus que de préparer le dénouement du complot, de faire appel aux souvenirs patriotiques des débris de nos malheureuses armées, d'exciter le ressentiment des hommes dont les intérêts étaient froissés par la Restauration, de parler aux uns de Napoléon et de ses Aigles, aux autres de l'expulsion des nobles, à tous de l'humiliation de la France, d'exciter, à l'aide des comités secrets, dans les localités naturellement républicaines ou révolutionnaires, les ferments de discordes toujours faciles à faire germer dans leur sein; de faire concourir tous les éléments de désorganisation à un même but : celui d'une révolution nouvelle destinée à renverser le trône encore chancelant des Bourbons de la branche aînée.

Au mois d'octobre 1815, le comité organisateur de Paris, réuni sous la présidence de cinq des ministres démissionnaires, inscrivait sur son drapeau : Société de l'indépendance nationale, mot de ralliement qui n'excluait aucune ambition, aucun

parti. Ce fut au nom de l'indépendance nationale que bientôt il y eut dans chaque ville, un ou deux affidés chargés de préparer les esprits, de recruter et d'enrégimenter les mécontents; c'était au nom de l'indépendance nationale que Grenoble était choisi pour donner, par un coup de main hardi, le signal de l'insurrection.

Quand le genéral Donadieu renversa, par son énergie les projets des conspirateurs, on vit M. Decazes, alors ministre de la police, déployer une sévérité outrée et épuiser sur les petits tous les châtiments qui devaient être réservés aux grands coupables ; leurs noms furent effacés, les instigateurs du complot disparurent ; un seul, le prince de Talleyrand fut disgracié, le reste alla se perdre dans les salons du Palais-Royal pour y former ce noyau d'ambitieux mécontents, traîtres qui, pendant quinze ans, ont eu deux serments à la bouche et ont joué cette fameuse comédie dont, depuis, un des leurs se glorifiait à la tribune du parlement.

Cependant, à la suite des ordonnances du 5 septembre, la royauté était entrée dans la voie des concessions. Comment agirent les partis en présence d'un tel système?

La loi des élections devint un instrument aux mains des factions ; elles arrivèrent, en 1819, jus-

qu'à la nomination, comme député, de l'abbé Grégoire, et plantèrent leur drapeau dans le camp des régicides ; la loi du recrutement fut un moyen de corrompre une partie de l'armée ; la presse eut ses saturnales, elle attaqua violemment, la religion, la royauté ; toutes les doctrines subversives furent exploitées ; les jurys, effrayés, acquittèrent. Ainsi fut proclamée l'impuissance de la loi, et, comme résultat de cette confusion, on eut l'assassinat de monseigneur le duc de Berri !...

CHAPITRE XIX

Charles X, Louis-Philippe, duc d'Orléans, Révolution de juillet 1830, Abdication, Départ de Charles X et de sa famille.

Le 16 septembre 1824, le règne de Charles X commença, son avènement fut salué par des acclamation générales, et, pendant quelque temps, il fut l'idole du peuple. Tous les détenus politiques furent amnistiés : ces grâces furent illimitées, et précédèrent le noble cortége de Charles X à Reims. Ce fut dans cette antique cathédrale que, le lendemain du sacre, pendant la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, qu'on entendit les voûtes sacrées retentir de la prestation du serment de M. le duc d'Orléans. Ce prince, aux pieds des au-

tels, la main sur l'Évangile, jurait de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour maintenir la couronne sur la tête de son roi, et de voir son épée se briser plutôt que de trahir ses serments !...

Louis XVIII avait trop de pénétration dans l'esprit pour être dupe des fausses protestations de fidélité de M. le duc d'Orléans; mais Charles X avait cette franchise et cet abandon qui s'attache aux démonstrations extérieures et s'en contente. A la demande de Madame, duchesse de Berri, la famille d'Orléans reçut le titre d'Altesse Royale, ainsi que d'immenses apanages. Le duc de Chartres fut nommé colonel du 1er régiment de hussards, et, comme son père, il trahit son serment, et le 29 juillet il fit marcher son régiment contre les troupes royales.

Depuis son arrivée d'Angleterre, le duc d'Orléans avait commencé un système d'opposition contre la branche aînée; c'était une résistance mixte et déguisée qui s'exhalait en épanchements d'intimité avec quelques-uns des chefs de l'opposition; il recevait dans ses salons non-seulement les coryphées du parti libéral, Lafayette, d'Argenson, etc., mais encore ce qui restait de la tourbe révolutionnaire, les amis de son père, du régicide Philippe-Égalité.

Dès 1789, lorsqu'il n'était encore que duc de

Chartres, il avait joué un rôle assez significatif pour donner des gages sérieux à la révolution; d'un autre côté, il s'était rapproché de Louis XVIII, priant son royal cousin de couvrir les erreurs de sa jeunesse du voile de l'oubli. Par ses premières années, par son père, le duc d'Orléans relevait donc de la révolution; par son mariage et les bonnes grâces de son cousin, il appartenait à la monarchie. Ses allures bourgeoises, les idées constitutionnelles qu'il avait puisées dans un long séjour en Angleterre, un certain alliage de jacobinisme, d'idées religieuses et de philosophisme, faisaient du duc d'Orléans un chef admirablement bien posé pour servir de transition entre l'ancien régime et une royauté nouvelle, un compromis entre la révolution et la légitimité; aussi, à travers les vicissitudes qui l'ont tour à tour porté du club des Jacobins à l'armée de Dumouriez; des villages de la Suisse aux États-Unis d'Amérique et dans les réunions politiques de l'Angleterre, le duc d'Orléans avait su se former un noyau de partisans dont il savait mettre à profit les conseils et les avis. Né avec les débris de ces phalanges impures, pour le salaire desquelles Philippe-Égalité avait laissé une mémoire flétrie et dilapidé une des plus belles fortunes de France, le parti du jeune duc d'Orléans avait grandi au milieu de la révolution assez

pour inquiéter le Directoire. Dumouriez, après les désastres de Quiberon, proposa sérieusement au général Charette de donner au duc d'Orléans la couronne de France, et de réunir sur sa tête l'héritage de Louis XIV et celui de la révolution (1).

La rapide élévation du général Bonaparte mit un terme aux sourdes menées des Orléanistes, mais elles recommencèrent avec la chute de l'Empire. Pendant que certains comités s'agitaient à Paris, les généraux Lefèvre-Desnouettes, Drouet-d'Erlon, les frères Lallemand, fidèles héritiers de la pensée de Dumouriez, formaient dans le Nord une association centrale, dont le but était de placer le duc d'Orléans sur le trône de France. Le retour de l'Empereur de l'île d'Elbe vint ajourner ce projet. La promptitude de la chute de l'Empire déjoua toute combinaison. Le comité Orléaniste se hâta alors d'organiser un plan qui devait nécessairement enfanter une nouvelle révolution. Il s'agissait de prêter la main aux imprudences royalistes, et d'alarmer les acquéreurs des biens nationaux, puis de soulever les restes de l'armée au nom de Napoléon. Comme il était sérieusement impossible que celui-ci reparût, on parviendrait facilement à décider les officiers compromis dans cette tentative à se tour-

(1) Histoire de la Vendée militaire.

ner vers le duc d'Orléans, et les républicains à reconnaître l'autorité du fils d'un des leurs. Ce fut alors que le cabinet de Londres, s'apercevant que le roi de France penchait vers une alliance plus intime avec la Russie, fit insinuer, par un agent secret qu'elle envoya à Paris, que la Grande-Bretagne ne s'opposerait pas à un changement dans l'ordre de succession au trône; que l'Angleterre combattrait une restauration bonapartiste, mais n'interviendrait pas si la maison d'Orléans remplaçait celle des Bourbons. Cette assurance, dont on a profité quinze ans plus tard, donna de l'audace aux Orléanistes; il fut décidé que l'on tenterait un coup de main, qu'on chercherait à s'emparer d'une ville de guerre, dont la conservation deviendrait un gage de sûreté.

Paul Didier, agent actif du duc d'Orléans, ayant entre les mains les lettres-patentes de sa nomination à la charge de chancelier du royaume, dans le cas où la tentative réussirait, un diplôme de duc et pair héréditaire, une concession de quatre cent mille livres de rente, moitié en bien fonds, moitié en rente cinq pour cent, avec promesse d'un traitement annuel de deux cent mille, et enfin le grand cordon de la Légion-d'Honneur, partit muni d'une forte somme en or et en billets de banque. Il devait, par un coup de main hardi, s'emparer de

Grenoble, dominer l'esprit des soldats, entraîner la population, et, pour y réussir, répandre la nouvelle du débarquement de l'Empereur à Brest. Le Dauphiné soulevé, on marcherait rapidement sur Lyon, on convoquerait les États-Généraux, qui créeraient un gouvernement provisoire, composé du général Gérard, du duc de Choiseul, du duc d'Otrante, de Dupont (de l'Eure) et de Didier. Plusieurs banquiers, au nombre desquels était Lafitte, fournissaient les fonds nécessaires, sur les mandats signés Didier et d'Or..... (1). Chaque lieutenant-général en activité qui passerait au parti devait recevoir une dotation de trente mille livres de rentes, le titre de duc et le grand cordon de la Légion-d'Honneur. On promettait douze mille francs de pension et la croix de commandeur, à tout colonel qui passerait au nouveau gouvernement, en entraînant son régiment.

La première levée de boucliers eut lieu le 4 et le 5 mai 1816 ; mais les insurgés, reçus vigoureusement par des troupes dévouées, sous les ordres du général Donadieu, furent battus sur tous les points et la conspiration pleinement déjouée. Didier prit la fuite. Déjà il touchait au territoire piémontais, lorsqu'il fut reconnu, arrêté et livré à la justice

(1) Mémoires sur les archives de la police.

prévôtale du Roi de France. Cette conspiration de Grenoble a été le premier anneau de cette longue série de complots et d'intrigues, fruits de l'ambition des mêmes hommes qui, sous tous les prétextes, se sont pris pendant quinze années corps à corps avec la restauration, jusqu'à ce qu'ils l'aient étouffée en une dernière étreinte. C'est cette pensée qui enfanta l'association mystérieuse des patriotes.

C'est elle qui a jeté sur le chemin de Louvel le poignard que cet assassin y a ramassé, qui a organisé la conspiration du mois d'août 1820 et stimulé dans l'ombre la généreuse valeur des quatre sergents de La Rochelle, sentinelles perdues d'un complot dont Saumur, Toulon, Béfort, Thouars et Paris étaient en même temps le théâtre. C'est cette pensée qui, dans la nuit du 31 mai 1830, pesait une candidature au milieu du tumulte de cette fête napolitaine, dont le Palais-Royal était le théâtre. C'est elle enfin qui, sous le nom de parti constitutionnel, protestait officiellement de son amour pour le roi, tout en soudoyant les complots qui devaient le pousser à l'exil.

Placée entre les conseils imprudents des exaltés royalistes, et les sourdes menées de l'orléanisme et du libéralisme, la restauration se trouvait acculée, par les tentatives de plus en plus audacieuses

de la presse, dans une impasse d'où elle croyait ne pouvoir sortir que par un coup d'État. C'est alors que M. Thiers se rendit à Rochecotte, où M. de Talleyrand, devenu suspect à la cour, s'était retiré. Là, fut discutée l'éventualité prochaine d'un changement dans l'ordre de succession au trône; là, furent arrêtés les moyens d'en hâter le moment (1) et les mesures à prendre dans le cas où cette hypothèse viendrait à se réaliser. Muni des instructions de son habile patron, accrédité auprès du comité directeur, dont celui-ci était le chef, M. Thiers revint à Paris. Les fatales ordonnances parurent. Alors, pour nous servir de l'expression d'un auteur célèbre, le sol a tremblé sous les pas de Charles X, et la faction révolutionnaire, soudoyée par un prince du sang, s'est emparée du pouvoir. Le vieillard-Roi, sentant que le sceptre glissait d'entre ses débiles mains, abdiqua en faveur de son petit-fils, Henri duc de Bordeaux, et nomma le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume. Ce fut à Rambouillet qu'il signa le dernier acte de son autorité. Qui ne se sentirait profondément ému, en voyant cette noble famille, déjà si éprouvée par le malheur, reprendre la triste route de l'exil; et cependant une garde fidèle, des troupes dévouées, sollicitaient

(1) Souvenirs contemporains, par M. Jullien, inspecteur des domaines d'Orléans.

le Roi de leur permettre de faire justice de cette faction révoltée; lui, plein de résignation, s'y refusa. — Je désire ardemment, dit-il, le bonheur de la France; mais, puisqu'elle croit que je ne puis le lui donner, je vais, en m'éloignant, faire un dernier sacrifice en sa faveur. Charles X passa au milieu des régiments de la garde, qui s'étaient rangés en bataille, leur fit de touchants adieux et les délia du serment de fidélité à sa personne. MM. les gardes-du-corps escortèrent la famille royale jusqu'à Cherbourg. Le maréchal Maison, celui-là même qui avait été comblé des bienfaits du Roi, prompt à le trahir, était chargé, par la faction triomphante, de veiller aux apprêts du départ; et, quand ces illustres descendants de tant de Rois montaient sur un bâtiment de l'État, celui qui le commandait, l'amiral Dumont-d'Urville, lui disait: « Soyez tranquille, je ferai couler bas plutôt que de laisser échapper un des membres de cette famille! »

La révolution était accomplie, la branche aînée venait de tomber; mais qui peut oublier les bienfaits dont elle dota la France; elle lui donna la liberté de la tribune, la prospérité des finances, le développement de l'industrie, l'accroissement du commerce; dans la politique extérieure, le sentiment le plus profond de l'honneur fut maintenu. On lui doit l'indépendance de la Grèce et la con-

quête de l'Algérie. Sans la révolution de juillet, il y a longtemps que les traités de 1815 révisés, auraient rendu à la France ses frontières du Rhin et assuré toutes les ressources d'une paix glorieusement acquise.

CHAPITRE XX

Le roi Louis-Philippe, La Révolution de février 1848, le Gouvernement provisoire, le prince Louis-Napoléon président de la République.

La révolution du 27 juillet 1830 fut une conspiration de palais, tramée par un prince ambitieux contre un roi, son parent et son bienfaiteur : la nation ne fut point consultée ; le duc d'Orléans trompa également les vétérans des idées de 1789 et les partisans de l'Empire. Ce prétendu républicain escamota la couronne et se fit nommer roi par deux cent vingt-un députés ; alors, foulant aux pieds ceux qui lui avaient servi d'échelons pour arriver au trône, nous eûmes : l'état de siége, les massacres de la rue Transnonain, les prisons

encombrées de détenus politiques, et la presse, dont il s'était déclaré le soutien le plus ardent, écrasée sous le poids des amendes juridiques. Pendant que sa nièce, Madame, duchesse de Berri expiait dans la citadelle de Blaye son héroïque dévouement de mère, sa politique machiavélique cherchait à exploiter, au bénéfice de sa popularité, le grand nom de Napoléon, et tenait captif, dans le fort de Ham, un jeune prince, légitime héritier de son nom.

Presque toutes les nobles familles qui avaient entouré le trône de Charles X, préférèrent une honorable médiocrité aux faveurs de l'usurpateur. Pour se former une cour, il se vit réduit à mendier le suffrage de la bourgeoisie et créa quarante mille emplois nouveaux dont il augmenta le budget ; corrompre fut sa maxime ; humble vassal de l'Angleterre, il acheta son alliance au prix de l'antique honneur français : aussi, la lassitude des esprits, fatiguée du système de corruption et de pusillanime faiblesse qui présidait aux destinées de la France, prépara-t-elle sa chute. Il avait donné l'exemple de la trahison et fait élever des colonnes à la révolte, la justice de Dieu exigeait qu'il tombât victime d'une émeute, et le 24 février vit disparaître honteusement Louis-Philippe, le chef de cette longue chaîne de conspiration, dont le malheu-

reux Didier fût le premier anneau et Lafayette le dernier.

A la chute de Louis-Philippe d'Orléans, des hommes sans consistance politique, affiliés à des sociétés secrètes s'érigèrent en gouvernement provisoire et proclamèrent la république; mais les fondateurs étaient sans vertus, la république ne fut qu'un vain mot ! Ils achevèrent l'œuvre de corruption commencée par Louis-Philippe : dégrader le peuple; remplacer le travail par l'aumône; détruire la religion, la famille et la propriété fut leur suprême loi, et, pour accomplir cette œuvre de la barbarie contre la civilisation, ils promettaient au peuple un bien-être matériel, qu'il n'était pas en leur pouvoir de lui donner, et au moyen de paroles mensongères organisaient les ateliers nationaux, les manifestations, l'émeute, et plus tard, les sanglantes barricades de juin.

La faction révolutionnaire aurait voulu imiter sa devancière de 1793 et terrorifier la nation; mais la France irritée, revenue de l'instant de surprise, pendant lequel elle s'était laissé imposer un simulacre de république, sentit la nécessité de combattre le socialisme, ce hideux fantôme souillé de fange et de sang, sorti des antres des sociétés secrètes.

Le descendant de nos rois était resté, pendant

dix mois, muet spectateur de nos discordes ; nos regards se portèrent alors avec espérance vers un prince éprouvé par le malheur, héritier d'un nom glorieux; la voix de la France trouva un écho dans son cœur ; il répondit à son appel. Le prince Louis-Napoléon se posa comme le représentant de l'ordre ; il fut l'étoile qui brille au ciel pour le salut de tous ; son courage, son calme étaient généralement appréciés ; lui seul venait offrir à sa patrie, en proie à l'anarchie, des garanties de paix et d'avenir ; il se présentait aux quatre partis, qui divisaient la France, une branche d'olivier à la main ; six millions de suffrages récompensèrent son dévouement et le nommèrent Président de la République.

Cependant le mauvais vouloir de l'assemblée constituante avait légué au prince Louis un problème impossible à résoudre, il fallait réprimer le désordre, rétablir la sécurité, ranimer la confiance et maintenir une constitution impraticable !

S'il trancha le nœud gordien qui menaçait d'étouffer la civilisation de la France sous la pression du socialisme, qui pourrait l'en blâmer? N'y fût-il pas contraint par l'impuissance d'un pouvoir, uniquement occupé de ses égoïstes rivalités et par les aspirations de la nation, qui plus tard en l'acclamant, se démit en sa faveur de tous ses droits,

pour les placer sous la sauvegarde de son courage et de son énergie. Le général Changarnier a lui-même avoué, que la fraction de l'Assemblée nationale à laquelle il appartenait, méditait un coup d'état en faveur de la branche d'Orléans.

Cette assemblée était donc au moment de commettre un acte d'usurpation, dont le premier résultat eût été la guerre civile ; une lutte désespérée entre des espérances rivales et des principes opposés, aurait fait surgir de nouveau toutes les passions désordonnées, tous les instincts sauvages, toutes les utopies destructives de l'ordre, de la famille, de la propriété et du travail.

La haute sagesse du prince Louis-Napoléon a su maîtriser la difficulté de la position et maintenir la tranquillité, même au péril de ses jours ; puisse ce prince ne jamais oublier que l'influence des sociétés secrètes pèse encore sur ces hommes qui, par leurs antécédents, appartiennent aux factions, lesquelles, depuis si longtemps, ont agité la France et qu'ils méditent de l'exposer encore à de nouveaux dangers pour satisfaire leur vanité ou leur ambition.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau. — Imprimerie de E. Jacquin.

